

Jean-Paul Le Moël



Un certain été

*

Roman

Comme tous les Vendredis, les employés du super-marché Gigant, situé dans la banlieue d'Aix en Provence, ne dissimulaient pas leur mauvaise humeur. L'ouverture tardive et la frénésie d'achat de la clientèle – comme si la guerre allait se déclarer le lendemain! – entraînaient une tension désagréable. Il restait une heure avant la fermeture. Les chariots, remplis à ras bord se pressaient aux caisses de sorties où des jeunes femmes revêtues de la blouse aux couleurs de la Société tapaient d'une main droite enfouie sous un auvent une série de chiffres qu'un puissant ordinateur avalait, digérait, stockait, sans fin et sans fatigue.

Au rayon parfumerie, un jeune homme grand, mince, revêtu d'une blouse blanche vérifiait l'étiquetage des articles. Une série d'erreurs venait d'être signalée. Un travail de routine, monotone qui demandait cependant une certaine application. Mais la clientèle ne cessait de l'interrompre pour lui demander n'importe quoi. A se demander parfois où les gens avaient la tête! Rares étaient les questions accompagnées d'une formule de politesse et encore plus rares les réponses suivies d'un simple merci. Le jeune homme ne se départait cependant pas de son calme et, c'est d'une même voix au timbre chaleureux qu'il répondait: "au fond à droite, deux rangs plus loin, rayon charcuterie, etc.". Tout ceci sans tourner la tête, continuant à prendre un objet sur un rayon, regarder son prix affiché, le comparer avec une liste témoin. Ses gestes étaient tellement saccadés, répétitifs qu'un petit garçon, s'arrêtant près de lui, s'exclama:

– Oh maman, regarde, un robot!

– Mais Alexandre, qu'est-ce que tu racontes?

Lorsque le jeune Alexandre, voulant prouver à sa mère qu'il ne racontait pas de bêtises, pinça fortement la cuisse de l'employé à travers sa blouse, ce dernier ne broncha pas, se contentant d'un "petit salaud" in petto.

– Tu vois maman que j'avais raison. Est-ce qu'il parle?

– Tu veux mon pied aux fesses, jeune homme? lança l'employé d'une voix grave, profonde, métallique.

Le jeune Alexandre en resta stupéfait d'effarement, pendant que sa mère tentait de l'entraîner par le bras.

Un peu plus tard, un chariot prit contact brutalement avec son tibia gauche. Cette fois il perdit toute retenue, et se retourna furieux:

– Vous ne pouvez pas faire attention, espèce de...

Le mot cinglant, se voulant blessant, ne passa pas la censure car l'image qui se dressait devant ses yeux l'avait touché au plus profond de lui-même.

Deux grands yeux bleus illuminaient un visage rond, auréolé d'une superbe chevelure souple et brillante aux reflets cuivrés. Instantanément ils fascinèrent le jeune homme.

– Je vous ai fait mal? dit-elle avec une confusion mal simulée.

Le "oui" du jeune homme n'entraînait pas davantage la conviction.

– Je suis désolée, reprit la jeune fille.

– Vous pouvez.

Il la regardait, se laissant aller à cette émotion qui ne le lâchait pas depuis la première seconde qu'il l'avait vue. Totalement oublieux de son tibia endolori, qu'il ne frottait même pas. Une petite lueur naquit dans les yeux de celle qui lui faisait face, s'étendit, s'agrandit pour finalement exploser en un magnifique fou rire. Surpris, il tourna la tête pour voir si la cause de ce rire ne se trouvait pas derrière lui, puis s'examina rapidement des pieds à la tête afin de découvrir une explication en lui-même! Il n'en trouva pas... Elle riait de plus belle! La clientèle s'attroupa autour d'eux. Une action s'imposait. Un surveillant pouvait venir d'un instant à l'autre! Il n'était qu'à l'essai, cet attroupement ne serait peut-être pas vu d'un bon œil! Il se décida d'un coup, franchit le cercle des badauds et se dirigea vers le rayon traiteur où travaillait la seule personne qu'il connût dans le

magasin: une jeune fille embauchée le même jour que lui. Pour lui dire quoi? Il n'en avait aucune idée! Quelqu'un courait derrière lui. Il sentit qu'on le tirait par la manche en même temps qu'une voix féminine disait:

– Monsieur, Monsieur.

Il s'arrêta.

– Monsieur.

Il se retourna.

Son esquinteuse de tibia, lui souriait, les yeux encore emplis de larmes de rire.

– Je ne sais pas ce qui m'a prise... je viens m'excuser.

Soudain une scène avec Gary Grant lui revint – il était fou de cet acteur, son modèle de vie, dont il avait vu et revu tous les films. Prenant un air aristocratiquement ahuri, il lança:

– Mais de quoi, mon Dieu?

Elle fut surprise et bégaya:

– Mais de tout: la, la jambe, le, le, fou rire.

– Au football (américain), on en voit d'autres.

Comme Gary, il esquissa un entrechat. Assez bien imité, mais, sa jambe gauche, affaiblie par le choc avec le chariot, le trahit: il chut lourdement sur les fesses. Cette fois, ce ne fut pas une mais plusieurs personnes qui éclatèrent de rire. La seule à ne pas rire fut une employée du rayon traiteur qui – d'une traite – accourut vers le lieu de la chute. Lorsqu'elle arriva près de lui, il recouvrait la verticalité en même temps que sa dignité. Elle voulut lui prendre la main, ce qu'il refusa, puis lui demanda:

– Tu ne t'es pas fait mal, mon canard?

– Mal moi? Il m'en faudrait d'autres!

Un homme aux sourcils épais et au crâne dégarni, surgit soudain près d'eux et murmura, quoique d'un ton sans réplique:

– Vous avez fini de vous donner en spectacle.

– Mais, monsieur.

– Il n'y a pas de mais, Monique.

– Bien, monsieur.

Puis il ajouta:

– Vous viendrez me voir au bureau à la sortie.

– Oui, monsieur.

Elle avait soudain retrouvé un ton et une allure de petite fille.

L'homme ajouta:

– Tous les deux.

Comme le jeune homme ne répondait pas, il le tira violemment par la manche, sifflant entre ses dents:

– Eh! vous, je vous parle, c'est pour vous aussi.

– J'ai entendu, répondit l'employé en libérant sa manche d'un coup sec.

– Monsieur...! J'ai entendu, monsieur. Répétez.

Le jeune homme le regarda avec un petit sourire sous l'admiration un peu horrifiée de Monique:

– Cela vous ferait tellement plaisir?

– S'il vous plaît!

– Monsieur, serviteur.

Et il esquissa une révérence grand siècle, cependant que Monique étouffait avec peine un fou rire.

L'homme se haussa d'un cran. "Il en avait maté d'autres, ce n'est pas ce petit plaisantin qui...!"

A ce moment une femme portant l'écusson de la maison lui fit un geste du doigt. Il se propulsa immédiatement vers elle.

Avant de regagner son rayon, Monique demanda:

– On se voit ce soir, Charles?

– On verra, répondit-il en cherchant des yeux l'inconnue au fou rire tamponneur.

Plantée non loin, devant le rayon des vins, intriguée par ce jeune homme si beau et qui avait le don de la faire rire aux larmes, elle feignait de s'absorber dans une réflexion intense. Charles, rejoignant son poste de travail par le chemin des écoliers, passa lentement derrière elle, s'imprégnant de son odeur, notant un court mais intense frisson dans la nuque de l'inconnue. Il s'éloignait à regret quand il entendit une nouvelle fois dans son dos:

– Monsieur, monsieur.

Il s'arrêta.

– Monsieur.

Il se retourna.

Elle lui souriait. Ah! ce sourire!

– Monsieur, est-ce que vous vous y connaissez en vins?

Il hocha la tête comiquement en signe d'affirmation. De nouveau, apercevant dans ses yeux l'éclair annonciateur d'un nouveau fou rire, il se précipita vers elle pour lui plaquer une main sur la bouche en disant:

– Non, je vous en prie, assez.

On ne saura jamais si la crise fut enrayée par ce geste ou par l'arrivée du même surveillant:

– Ce jeune homme vous importune, madame?

Pour pouvoir répondre, la jeune femme dut ôter la main de Charles encore posée sur sa bouche.

– Non, non, pas du tout.

– J'aurais cru pourtant.

– Non, non, je vous assure... ce serait trop long à vous expliquer... je l'ai arrêté pour lui demander conseil sur le choix d'un vin.

L'homme se rengorgea:

– Vous ne pouviez mieux tomber, c'est moi le responsable de ce département... de quoi s'agit-il?

Et en même temps, d'un geste méprisant de la main droite, il signifia à Charles de rejoindre vite fait son poste de travail.

– Merci monsieur, merci beaucoup, dit la cliente, un éclair amusé dans l'œil.

Charles reprit son travail avec le même entrain que précédemment, c'est à dire: nul. Mais la spécificité et la répétitivité de celui-ci n'en exigeant aucun, son 'ami', l'homme aux sourcils broussailleux, put constater qu'il l'effectuait cependant correctement. En s'éloignant, il ne manqua pas de lui rappeler:

– N'oubliez pas... dans mon bureau... à la fermeture.

Les demandes de renseignements s'estompaient. L'annonce "fermeture dans 1/4 d'heure" retentit. La clientèle se pressa d'entasser, d'entasser, de peur de manquer.

Parmi les bruits de toute nature qui constituent le fond sonore d'un grand magasin, Charles perçut celui du roulement défectueux d'un chariot qui couinait comme une souris blessée. Lorsque le bruit cessa, il tendit l'oreille.

– Monsieur.

De nouveau cette voix harmonieuse qui lui portait droit au cœur. Il se retourna. De grands yeux large ouverts le fixaient. Il se sentit aspiré, intégré, noyé. C'était à la fois angoissant et merveilleux. Il aurait voulu dire quelque chose mais ne le pouvait. La jeune femme se méprit sans doute sur ce qu'il ressentait car elle lui dit:

– N'ayez pas peur, je viens au contraire m'excuser une seconde fois.

Il retrouva soudain l'usage de la parole.

– Cela va fermer, vous devriez vous rendre aux caisses.

– J'ai encore trois minutes, répondit-elle après avoir rapidement jeté un coup d'œil à sa mon-

tre de poignet. Assez pour répondre à une question qui me trotte dans la tête.

– Je vous écoute.

– Vous m’avez traitée d’“espèce de...”, je n’ai pas entendu la fin ... vous n’avez peut-être pas osé?

– C’est vrai, reconnu-il.

– Si je vous le demandais maintenant, me le diriez-vous?

– Pourquoi pas!

– C’était quoi?

– Conne... conne était le mot.

Ses yeux se durcirent, les lèvres se pincèrent.

– Cela ne m’est pas arrivé souvent qu’on me traite de la sorte.

Charles se contenta de hausser les sourcils. – Gary le faisait très bien!

– Cette fois je l’avais mérité, admit-elle.

Elle lui souriait de nouveau.

– Je ne vous en veux pas, reprit-elle. J’aimerais vous voir à la sortie.

– Bien volontiers.

Mais il se souvint soudain qu’il était déjà attendu, en compagnie de Monique, pour un tout autre rendez-vous.

– J’oubliais... je ne le pourrai pas car je suis convoqué dans les bureaux.

– Dommage... je vais tout vous dire. J’ai invité un couple ami à dîner; étant seule, j’aurais aimé que vous rétablissiez l’équilibre.

– Vous vouliez m’inviter à dîner?

– En quelque sorte oui.

A ce moment, une femme d’un certain âge portant une blouse bleue à écusson brodé, indiquant un niveau déjà élevé dans la hiérarchie, intervint d’un ton sec:

– Madame, nous fermons.

Et elle était bien décidée à rester là tant que la cliente n’aurait pas bougé. Avant de se diriger vers les caisses, l’inconnue s’adressa à Charles:

– Alors?

Charles ouvrit les mains en une mimique éloquentes signifiant qu’il *aurait été enchanté, que cette invitation le touchait réellement, qu’une autre fois, il se serait fait un plaisir de répondre à une si aimable et spontanée invitation, mais que sincèrement ce soir, il ne pouvait pas et qu’il en était désolé*. Il ne sut pas si elle reçut le message dans son intégralité car elle marchait rapidement vers la caisse, suivie de la cheftaine.

2

La sonnerie de 21 heures retentit, déclenchant un sursaut d’activité chez les employés dans la préparation des rayons pour la nuit. Charles, soit pour se distinguer, soit parce qu’il n’avait rien de particulier en vue, continuait tranquillement son boulot répétitif. Une voix l’interrompt de nouveau, une voix aigrement plaintive, une voix de criquet: celle de son amie Monique. Une voix à déclencher la plus tenace chair de poule aussi sûrement qu’un mauvais archet, sur un médiocre violon, aux mains d’un musicien amateur. Ce qui détonnait dans un corps dont les courbes ne laissaient aucun mâle indifférent et dont le visage s’inspirait en droite ligne de la sœur de Pamela et Cliff Barnes dans le feuilleton télévisé Dallas. Bien qu’elle cultivât cette ressemblance, aucun riche pétrolier n’était venu l’enlever à son rayon ‘charcuterie’.

– Tu fais des heures sup? disait cette voix ‘harmonieuse’. Viens donc, le plus tôt nous en au-

rons fini avec ce ‘mec’, le mieux je me trouverai et, ce soir, je suis pressée.

Il s’essuya les mains dans sa blouse et la suivit.

Le chef les attendait de pied ferme. Il les fit entrer dans un petit local sommairement meublé d’une petite table et de quelques chaises, puis les invita à s’asseoir. Lui-même se posa sur le bord de la table. Se grattant le crâne, puis manœuvrant une paire de fois ses redoutables sourcils, il se racla la voix:

– Monique, tu n’es pas sans savoir que les gestes, disons, privés, ne sont pas tolérés intra-personnel pas plus que du personnel vers la clientèle. (Il jeta un rapide regard vers Charles.)

– Je le sais, monsieur, mais je pensais qu’il s’était fait mal en tombant, sinon, vous pensez bien, répondit celle-ci en se tortillant sur sa chaise et en jouant savamment avec sa belle chevelure mi-longue, shampounée à la sève de banian.¹

La jupe découvrait largement de jolis genoux ronds, polis chaque matin à la pierre ponce du Vésuve. Il sembla à Charles que le surveillant faisait de gros efforts pour ne pas loucher. De même que sa moustache s’agitait. C’est d’un ton presque humain qu’il reprit:

– C’est bon pour cette fois... mais qu’on ne t’y reprenne plus... d’accord?

Elle se leva gracieusement. Il voulut ponctuer cet accord par une tape sur les fesses mais, avec la souplesse féline de la panthère, elle esquiva. La sortie de la pièce fut du pur Marilyn Monroe. (Monique aussi, puisait ses modèles dans la pellicule.) Les yeux encore papillonnant, le surveillant se retourna vers Charles.

– A nous deux, mon gaillard... qu’est-ce que c’est que ce cirque? Mossieu fait le beau, mossieu fait le joli cœur, mossieu drague... qu’avez-vous à répondre à cela?

– Je renseignais une cliente.

– Et mon cul, c’est du poulet?

C’était tellement inattendu que Charles resta un moment interloqué:

– Dois-je répondre à cette question?

– Quelle question?... Vous ai-je posé une question?... En moins d’une heure, je vous ai surpris successivement la main dans celle d’une employée puis sur la bouche d’une cliente... qu’avez-vous à répondre à cela?

– Rien, sinon que c’est l’exacte vérité.

– Ah! ah! Vous reconnaissez les faits?

– Les faits sont les faits.

L’homme semblait frustré. C’était allé trop vite! Il s’attendait à une plus grande résistance.

– Et vous n’essayez même pas de vous justifier?

– Pourquoi: c’est mal? s’écria Charles d’un air innocent.

– Pour un autre que vous, c’était la porte immédiatement, mais dans votre cas je devrais me justifier auprès du Directeur, qui est un ami de votre papa... alors!

– Comme vous voudrez.

Le surveillant poussa un profond soupir:

– Je vous tiens quitte pour cette fois, mais la prochaine vous n’y coupez pas.

– Je vous remercie de votre bonté, monsieur, dit Charles avec le plus grand sérieux.

– Ne vous foutez pas de moi par-dessus le marché, explosa l’homme, sinon c’est à coup de bottes que je vous vire.

Charles sortit la tête haute, cependant que derrière son dos, le surveillant éructait:

– Fils à papa de mes deux!

Monique l’attendait plus loin, sur le parking. Dès qu’elle le vit, elle se précipita vers lui:

– Alors?

– Alors quoi?

– J’espère que tu l’as remis à sa place ce sale type!

¹ un arbre des tropiques

– Il n’y a pas eu besoin, il s’y est remis tout seul.

– Ah bon... t’as vu, après le baratin qu’il nous a fait sur le personnel par ci, le personnel par là, voilà t-il pas qu’il essaye de me mettre la main où je pense... dégoûtant ce mec!

– Tu fais tout pour, entre nous.

– Eh ben quoi! Quand on a de jolies choses, faut pas les cacher, non? ... t’es pas d’accord?

– Oh moi! Tu montres ce que tu veux, c’est pas mon problème.

– Alors, cela ne te fait rien que quelqu’un essaye de me peloter?

– N’est-ce pas ce que tu cherches?

– Pas du tout, qu’est-ce que tu crois?

– Ce que je crois?... C’est que je ne comprendrai jamais rien aux femmes.

– C’est pas compliqué pourtant.

Et elle lui prit de nouveau la main qu’elle lâcha presque aussitôt, à la vue de l’inspecteur qui se dirigeait vers sa voiture.

Mais quelque chose d’autre avait attiré son attention. Charles porta les yeux dans la direction et vit, pas très loin d’eux, adossée à une rutilante BMW, sa cliente préférée qui les observait calmement. Monique grinça:

– Eh bien celle-là, elle ne manque pas d’air!

C’est bien un peu ce que pensait Charles.

Monique réfléchissait au sujet de la conduite à tenir. Ce ne fut pas très long. Elle se tourna vers Charles:

– Embrasse-moi.

– Cela ne va pas, non, après tout ce qu’on vient de nous dire?

– On n’est plus au boulot.

Voyant que Charles ne se décidait pas, elle opta pour le self-service et l’embrassa à bouche déployée. C’était un peu mouillé mais pas désagréable. Après cette manifestation de marquage de terrain, elle se tourna, femelle triomphante, vers l’intruse qui n’avait pas modifié d’un pouce son attitude.

– Oh! celle-là, elle va voir comment je m’appelle.

Contraint de jouer l’arbitre, Charles dit:

– Ne bouge pas.

– Pourquoi?

– Ne bouge pas, c’est tout.

Le ton, accompagné d’une prise de possession musclée de son épaule gauche suffit à créer la diversion.

– Aïe! tu me fais mal.

Dans la foulée, Charles se mit en marche et conduisit ‘manu militari’ la jeune fille vers sa voiture, une modeste 2 CH Citroën. (Le pétrolier texan ne s’était pas encore manifesté.) Il ouvrit la porte, elle prit place, en le regardant d’un air de chien battu:

– Tu es fâché?

– Non, mais je n’aime pas me donner en spectacle.

“*Sauf dans le magasin!*” pensa-t-elle.

– Excuse-moi, je ne le ferai plus.

Puis elle ajouta:

– Avec tout ça, j’allais oublier de te demander: tu es libre ce soir?

Sans attendre la réponse, elle enchaîna:

– Parce que j’ai invité un couple d’amis à dîner ce soir, je suis seule et j’aurais aimé que tu rétablisses l’équilibre.

Charles pensa que, décidément, les femmes manquaient d’imagination.

– Désolé, je ne suis pas libre.

– Je croyais, pourtant.

– Je ne suis pas libre.

- Tu m’aurais dit.
- Pas libre.
- Enfin, rappelle-toi.
- Je ne suis plus libre, si tu préfères.
- Je suis sûre que c’est à cause de cette...

Elle ne termina pas sa phrase et referma la porte de sa voiture à la volée. Ce qui fit retomber la moitié de vitre supérieure qui manqua de peu son coude. L’embrayage grinça – normal sur cette voiture. Et elle s’éloigna de cette allure apparentée au chameau qui fait les délices de la 2 pattes Citroën.

3

Là-bas, au loin, l’encore inconnue jouait à la statue vivante. Coïncidence curieuse, Charles remarqua que la BMW était parquée juste à côté de sa voiture. Il ne pouvait éviter de se rapprocher d’elle! Qu’aurait fait Gary?...

Il s’avança en sifflotant, les mains dans les poches, tel le cow-boy distrait. Mais s’apercevant que cette marche les yeux au ciel, le conduisait inmanquablement vers celle qu’il voulait éviter, il s’arrêta et se baissa pour resserrer un lacet de ses mocassins. En se relevant, dans un coup d’œil en éclair, il capta le sourire narquois de la jeune femme, toujours figée au pied de sa voiture. Tout ce cinéma était d’un ridicule achevé! Pourquoi ne pas s’avancer vers sa voiture comme tous les jours, en marchant normalement? Quoique! Siffler une petite marche militaire pourrait peut-être aider, par exemple celle de la Légion Etrangère, air favori de son père lorsqu’il se rasait. Et c’est ainsi que, d’un air martial, buste droit, menton relevé, plantant ses talons dans le sol, il parvint à son véhicule, une modeste R 5.

Un rapide coup d’œil par dessus le toit lui permit de voir qu’‘on’ s’était tournée un peu pour le suivre dans son déplacement, et qu’‘on’ le fixait de plus belle.

Fouille, refouille, trifouille, farfouille dans la poche droite du pantalon; fouille, refouille, trifouille, farfouille dans la poche gauche. Rebelote! Rien qui ressemblât à une clef de voiture. Il ne put s’empêcher de porter les yeux par-dessus le toit. ‘On’ souriait!

- Ça y est, vous avez retrouvé la vue?
- Moi? répondit Charles, feignant de s’apercevoir enfin de la présence de cette jeune femme.
- Ce sont vos clefs que vous cherchez?
- Elles sont forcément quelque part.
- Oui, mais où, “*that is the question?*”

L’accent était bon, mais “*de quoi se mêlait-elle, cette greluche?*”

Il se frappa le front subitement.

- Je sais où je les ai laissées. Et il repartit en courant vers l’Entrée du Personnel.

A l’intérieur, il n’eut pas plus de succès. Les clefs restaient introuvables. Il eut alors l’idée de téléphoner à sa mère de venir le chercher. Parvenu devant la cabine, il constata qu’il n’avait ni pièces de monnaie, ni carte. Il ne lui restait plus qu’à faire du stop. Entre temps le parking s’était vidé. Ne restaient plus que deux véhicules, le sien et la BMW. Lassée du jeu, la conductrice venait d’ailleurs de prendre place au volant. Il vit les feux de marche arrière s’allumer. Après un demi-tour, la voiture se dirigea vers lui. Parvenu à sa hauteur, elle ralentit, s’arrêta, moteur tournant. La portière droite s’ouvrit. Il entendit:

- Allez, montez, je vous emmène.
- Vous m’emmenez où?
- Je vous conduis chez vous.
- Mais...

Le mot n'eut pas de suite et il se trouva peu après installé sur un siège recouvert de velours vert.

Le ronron feutré du moteur était tout à fait conforme à la publicité. Boîte automatique, vitres teintées, climatisation classaient la voiture et sa conductrice.

Ils s'engagèrent sur la route.

– Vous aimez la musique?

Il n'eut pas le temps de répondre, car une symphonie de Mozart – la 40^e, reconnut-il – prit possession de leur petit espace acoustique. La conductrice fit preuve du même sans-gêne sur la Nationale 7. Installée sur la file de gauche, elle roulait son train – rien d'un express –, malgré les nombreux appels de phare et rugissements d'avertisseurs rageurs. Quand elle prit la bretelle d'accès à la petite route campagnarde de Puyricard, il s'étonna car elle ne lui avait pas demandé où il habitait.

– Vous aimez?

– Quoi?

– La musique.

– Vous m'avez déjà demandé.

– Vous ne m'avez pas répondu.

– Vous ne m'en avez pas laissé le temps.

– C'est un peu vrai, c'est mon péché mignon, j'ai tendance à faire les demandes et les réponses en même temps... excusez-moi.

Ce disant, elle lui posa familièrement la main droite sur le genou gauche. On venait de s'arrêter à un stop. Avec une boîte de vitesse manuelle, cette main aurait quitté incessamment son genou. Une main suffisait pour conduire avec une BVA. Quelle manœuvre de conduite pouvait amener la conductrice à mettre sa main droite ailleurs que sur son genou, était-il en train de se demander? La commande d'essuie-glaces? Aucun nuage dans le ciel! L'avertisseur? On ne s'en servait pratiquement plus!

Une image lui vint: Robert Redford au volant d'une Ford décapotable posait sa main distraitemment sur le fort joli genou de Jane Fonda découvert par un bermuda couleur bleu des mers du Sud... Jane n'avait pas hésité... Un coup sec par en dessous et hop! la main avait repris sa place sur le volant. "Sorry" avait dit Robert...

Il avait sans doute un peu tardé! Ne rien faire risquait de cependant de prolonger un peu plus l'équivoque... Il prit la main et, vlan! sans ménagement, la reposa sur le volant... "Désolée", fit-elle, sans manifester la moindre gêne.

– Vous avez l'air de bien connaître le coin! s'étonna-t-il, peu de temps après l'incident.

– J'y ai vécu.

"Allons bon!"

– Et vous... y habitez?

– Non, non, j'habite Aix.

– Vous n'avez pas fait tout ce détour pour me conduire?

– Mais si... Pourquoi? Cela vous contrarie?

– Contrarie? Non... Je m'étonne: point.

– Vous n'avez jamais raccompagné une jeune fille chez elle?

– Si.

– Alors!

Que pouvait-il répondre à cela, sinon que les rôles étaient inversés! Pourquoi ne le seraient-ils pas d'ailleurs?

La conversation en resta là. Il se rendait compte qu'il n'aurait pas le dernier mot avec cette... Puis il nota que dans le silence sa présence s'imposait encore davantage. Vivement la maison!

Il glissa tout de même quelques regards de coin. Plus séduisante que cette nana, il avait rarement rencontré, sauf au cinéma! Sa chevelure tombait en vagues lumineuses sur des épaules rondes et bien formées, mises en valeur par une robe légère dont le décolleté laissait apercevoir la

naissance d'une poitrine aussi orgueilleuse que sa propriétaire. Oui, vraiment séduisante!

Le panneau indiquant Puyricard fut en vue.

Il ne notait aucune hésitation dans la conduite comme si cette toujours-inconnue avait emprunté cette route tous les jours de la semaine. Un peu avant l'agglomération, elle prit un petit chemin à droite, un autre à gauche pour s'arrêter enfin devant l'entrée d'une bâtisse imposante qui apparaissait au bout d'une allée de platanes centenaires. Une grande plaque à l'entrée portait le nom de LA SEMILLANTE.

– C'est chez moi, remarqua-t-il.

– Je le sais.

– Comment?

– C'est une longue histoire.

– Vous avez l'air de bien connaître le coin!

– J'y ai vécu quelques années.

Elle lui tendit la main. Elle semblait désormais pressée.

– Mes invités doivent m'attendre, je n'ai que trop tardé.

Il prit sa main. Le contact était doux.

– Monsieur de la Réole, j'ai été charmée de faire votre connaissance, lui lança-t-elle quand il referma la portière.

Charles la regarda s'éloigner, la tête pleine de questions. Un aboiement le fit se retourner. Une boule de poils couleur feu accourait au triple galop. Il ouvrit les bras. Le setter irlandais s'y jeta.

– Brave Olga, dit-il, en lui posant un baiser sur la truffe.

Il fourragea encore un moment dans sa fourrure et se décida à prendre le chemin de la bâtisse. Olga gambadait à ses côtés. A un moment elle lui prit la main dans la gueule. Invité à jouer, il la repoussa mollement:

– Non, ce n'est pas l'heure!

“*Comme s'il y avait des heures pour jouer!*” lui fit-elle comprendre. Alors, de guerre lasse, il saisit un bout de bois et le lança le plus loin possible. Olga démarra comme une flèche afin de le saisir en vol, le fin du fin. Mais la course du bâton s'acheva dans un arbre. Le jeu était faussé et Olga le fit savoir par une série d'aboiements bien sentis.

Une voix lui parvint, en provenance de la maison.

– C'est toi, Charles-Henri?

– Non, c'est moi, maman.

– Ah! c'est toi, Charles-Jean!... Où es-tu? Je ne te vois pas!... Olga suffit... Ah! cette chienne, elle me rendra folle.

– J'arrive, maman. (Et il se mit à courir:) Olga, viens, viens.

Le bâtiment, genre grande ferme améliorée, que ses premiers propriétaires n'hésitèrent pas à baptiser château, s'étendait sur une bonne trentaine de mètres. Deux tours surmontées d'un toit pointu de forme conique s'élevaient à chaque extrémité. A une époque, elles avaient abrité des pigeons. La façade indiquait deux étages. Une belle demeure bourgeoise en vérité! Une grande terrasse s'étendait tout au long de la façade. Un dégradé de quatre marches permettait d'accéder à la grande cour intérieure recouverte de gravillons, délimitée par des platanes centenaires.

Devant la porte d'entrée principale de la maison se tenait une femme aux cheveux gris bleu-tés: sa mère, Lorraine. Il haussa les sourcils – le matin même, il l'avait quittée aussi blonde que Liv Ullman!

– Où as-tu laissé ta voiture? s'enquit-elle.

– Je n'ai pas pu la démarrer, je me suis fait conduire.

– Par qui?

– Un ami... tu ne connais pas.

– Tu aurais pu me le présenter, je suis si seule ici, je ne vois plus personne.

Il la rejoignit en haut de l'escalier. Elle le serra dans ses bras. Aussi grande que lui, elle se nicha sans effort dans son cou, posant ses lèvres chaudes à la naissance de l'oreille. Il ne savait où

mettre les mains, car à travers le tissu léger et transparent de sa tunique africaine, il sentait la chair tiède et élastique d'une belle femme de cinquante ans qui était sa mère. Le trouble était indéfinissable.

Était-il normal d'être ainsi ému physiquement par sa mère? Plusieurs fois à la Fac, il avait essayé d'orienter la conversation sur ce sujet, mais le tabou millénaire était bien ancré. Même parmi les étudiants de "psycho", il s'avérait que le terrain était miné. Les filles par contre, semblaient aborder le problème avec plus de franchise. Celles attirées physiquement par leur père l'avouaient sans culpabilité apparente.

Olga créa une diversion opportune en se remettant à aboyer avant de galoper vers l'entrée. La mère se sépara de son fils pour dire:

– Ce doit être ton père, il m'a fait téléphoner qu'il avait lui aussi des ennuis de voiture et qu'on le raccompagnerait.

Et elle cria:

– C'est toi, Charles-Henri?

– Ne crie pas comme cela, maman... tu verras bien si c'est lui, il n'aime pas, tu le sais bien.

– C'est vrai, reconnu-elle d'une pauvre voix. Mais quand je suis inquiète, je ne me contrôle plus.

On entendit une voix forte s'adresser à Olga. C'était bien le maître, Charles-Henri.

– Inquiète de quoi, maman?

Mais déjà elle dévalait les marches à la rencontre de son mari. Charles-Henri apparut à la sortie de l'allée, en pantalon léger et chemisette à col ouvert, portant à la main gauche une petite mallette en cuir. Sa femme courut vers lui, fit demi-tour à sa hauteur – car il ne s'arrêta pas –, prit son bras, et se serrant contre lui comme une jeune fiancée, l'accompagna du même pas jusqu'à la première marche où ils se séparèrent. Seigneur rentrant au château, accueilli par sa châtelaine préférée! Cependant que leur fils suivait ce rituel avec un sourire de commisération pour sa mère.

– Alors mon garçon, comment cela va ce soir?

– Comme tous les soirs, père.

– Eh! bien, c'est bien.

Il lui donna une grande tape sur l'épaule et ajouta:

– J'ai eu une journée difficile aujourd'hui, je vais aller prendre un bain...: dîner dans une demi-heure.

La cuisinière en titre rendait son tablier à 20 heures précises. La maîtresse de maison prenait le relais. Son fils la rejoignit. Il ne répugnait pas à l'aider. Au contraire même. Les conversations semblaient s'y dérouler plus facilement.

– J'avais oublié de te dire: Claire est là.

– Où?

– Dans sa chambre, elle a déjà dîné.

Sa mère avait à peine terminé qu'il s'élançait dans l'escalier... "*Claire, sa sœurette, sa complice!*"

Un escalier central coupait la maison en deux ailes. Le côté ouest était réservé aux enfants et à leurs amis, l'aile est, aux parents et à leurs invités. Dans la tour ouest, Claire avait fait aménager une immense chambre tout en rond à laquelle on accédait par une échelle amovible.

Elle était en place. Tout au long pendait un tuyau, terminé par un entonnoir en plastique. Les mots s'y engouffraient sans peine.

L'idée était de Claire. Charles en fut le réalisateur. Le système fonctionnait à la perfection. Les sarcasmes du père ne manquèrent pas. Il les accusa de vouloir réinventer le téléphone. Un soir, il avait rapporté un système dit d'intérieur, '*made in Taiwan*' offert par un de ses clients du Koweït, mais Claire refusa carrément de l'utiliser. Le sien marchait remarquablement bien, ne consommait pas d'électricité et ne tombait jamais en panne.

Soulevant l'entonnoir, il lança:

– Claire, c'est moi, Charles.

Il entendit du bruit. Une voix sourde lui parvint:

– Tu peux monter. (L'échelle était à poste.)

Le ton témoignait une certaine lassitude. Il gravit les échelons, remarquant au passage que l'un d'entre eux était fendu, ouvrit la trappe. Un crochet pendait au bout d'une corde amarrée à une planche de soutènement du plafond. Il s'en servit pour maintenir la trappe à la verticale. Revêtue d'une ample robe hindoue à larges motifs floraux sur fond rouge sang, les cheveux entièrement rasés, les yeux fortement maquillés en bleu indigo, sa sœur le reçut assise en 'lotus'. Elle fumait une cigarette plate, roulée main. A l'odeur il reconnut la marijuana. Un serpent brûlait lentement, dégageant un doux parfum d'encens. La superbe 'chaîne' Hi Fi, cadeau de son père au dernier Noël, une Sanyo, 'spéciale Mozart', égrenait une lancinante mélodie indienne à base de grincements de cordes sur fond de plaintes de vieilles femmes. (Ainsi la définissait Charles!) Avant d'aller plus loin, il mit ses deux index à l'entrée de ses oreilles. Le message fut reçu sans brouillage par sa sœur. Elle coupa immédiatement le son. Prenant sa cigarette entre deux doigts, elle la leva en signe d'interrogation. Cela ne gênait pas son frère, pas plus que l'encens!

Les préliminaires ainsi exprimés, il s'avança et voulut l'embrasser selon leur coutume: un contact furtif de leurs deux lèvres pressées. Mais elle esquiva et lui fit signe de s'asseoir en face d'elle en adoptant la même position.

Il n'eut aucun mal à le faire. C'est lui qui la lui avait enseignée à une époque de sa vie – sa première année en Fac à Aix – où il tâtait de l'hindouisme, katmandouisme, sectisme, existentialisme... tous ces 'ismes' prétendant apporter une réponse à des questions que les jeunes se posaient sur le sens de leur vie. Mais le conservatisme, l'autoritarisme, le sectarisme, (autres genres d'ismes) de son père mit vite les choses au point.

– Ou bien tu arrêtes immédiatement tes conneries, et je dis immédiatement, avait tonné le père, ou je te coupe les vivres. Si tu désires te retrouver aussi nu que ces guignols qui jouent aux mendiants inspirés sur le cours Mirabeau, libre à toi.

– Ils n'ont pas l'air malheureux, osa-t-il répondre, et je dirais même qu'ils respirent davantage le bonheur que certains de tes clients que tu nous amènes à manger parfois.

Ce soir-là, Lorraine crut à un éclat irréparable, mais Charles-Henri savait qu'il jouait sur du ve-lours. Très calmement, il se leva de table en laissant tomber:

– Réponse demain à la même heure.

Sa mère l'avait suivi, laissant seuls les deux enfants. Claire, quatorze ans à peine, avait explosé:

– J'espère que tu ne vas pas te laisser faire par ce vieux dinosaure... Le fric, le fric, il n'a que ce mot à la bouche! Il croit qu'on peut tout faire, même acheter l'âme de ses enfants!

Bien que cette phrase ne lui semblât pas du cru de sa sœur, elle n'en définissait pas moins ce qu'il aurait dû faire, ce qu'il aurait voulu faire mais dont il se savait incapable. Il ne pouvait pas s'opposer à son père – Dieu sait pourtant s'il avait essayé! Tout juste était-il capable d'un baroud d'honneur! Mais pas cette fois-là!

Il chargea sa mère de donner la réponse. Ce qui ne lui évita pas la cinglante et ironique remarque de son père concernant son manque de courage à s'exprimer en face. La réflexion de sa sœur, le toucha beaucoup plus: "Mon pauvre Charles, tu as l'âme d'un esclave." Ce jour-là il perdit l'estime de Claire. Pas son affection. De ce fait, il s'estimait un peu responsable de ce qu'elle était devenue, car il n'avait pu lui apporter un modèle de vie valable.

Il s'assit en face d'elle. Leurs genoux se touchaient. Elle avança les mains, les posa sur les siennes, en prononçant quelque chose comme "amvijtraj". C'est à ce moment seulement qu'elle avança ses deux lèvres en offrande.

– Comment vas-tu, toi?

Elle exagérait le ton grave de sa voix. Mais, comme à chaque fois qu'ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps, il lut une grande tendresse dans son regard.

– Je vais plutôt bien.

– Je prie souvent pour toi, ajouta-t-elle, en joignant les mains.

– C'est sans doute la raison pour laquelle je vais bien.

– Ne te moque pas. Un jour, comme pour moi, la Lumière descendra en toi.

Si encore cette Lumière avait épanoui sa sœur! Certes, le tempérament de Claire ne la portait pas aux formes rondes. Mais cette fois, il avait en face de lui un jeune être carrément famélique, aspect qu'accentuaient le crâne rasé et le maquillage bleu. Ce n'était pas la joie non plus qui habitait son regard, mais bien plutôt une grande détresse!

– Cela fait longtemps que tu es là? se contenta-t-il de demander.

– Je suis arrivée ce matin.

– Pour longtemps?

– Je ne sais pas.

– Et tes moutons?

– C'est Hans qui s'en occupe.

Elle élevait des moutons dans le Lubéron, non loin de Lurs. Hans, un 'vert' Allemand était son compagnon de 'route'! Ils essayaient de subsister en vendant leurs fromages sur les marchés d'Apt et de Forcalquier.

– Le fromage, ça marche?

– C'est inespéré, nous n'arrivons plus à fournir, Hans songe à acheter d'autres moutons... je crains qu'il ne soit en train d'oublier que vendre du fromage n'est pas une fin en soi, mais un simple moyen de subsistance... Nous avons eu une discussion, je n'oserais dire violente, car ce terme est banni de notre vocabulaire, mais néanmoins forte à ce sujet hier.

"Et c'est pourquoi tu es venue te réfugier à la maison", continua en pensée son frère.

Sur instructions de sa mère, Charles avait chargé deux épiciers, un d'Apt, l'autre de Forcalquier, d'acheter toute la production de fromage de Claire. Elle l'ignorait!

– Et à part cela, comment va-t-il ce grand gaillard? demanda-t-il.

1,90 mètre, 100 kilos, barbu comme un apôtre, Charles l'avait aperçu de loin, un jour qu'il raccompagnait sa sœur à Lurs.

– Gaillard plus tellement, répondit Claire, depuis que sa femme est venue s'installer tout près de nous. Elle a loué une maison de village à Lurs même... Je crains bien que son envie subite de faire de l'argent ne soit liée à cette présence! Je lui ai donné huit jours pour choisir entre sa femme et moi. Très peu pour moi, la polygamie! (Le ton qu'elle venait de prendre lui rappela leur père.)

Claire resta un moment songeuse, tirant par longues bouffées sur son 'joint', les yeux levés au plafond, puis elle les rabaissa sur son frère et lui offrit sa cigarette. Il ne la refusa pas.

– Ca fait du bien, n'est-ce pas?

Cela ne lui faisait ni chaud ni froid! Il hocha la tête et lui rendit sa sucette. Puis, il jeta un coup d'œil à sa montre. L'heure du repas approchait.

– Qu'est-ce qu'a dit maman pour? (Il frotta la main sur sa tête.)

– Que veux-tu qu'elle dise?

Elle mima sa mère, l'air effaré et se tordant les mains, pleurnichant: "*Ma pauvre fille, est-ce que tu t'es vue dans une glace? J'espère que tu n'as rencontré personne de notre connaissance!*"

– Je suis venue nu-pieds, avec un baluchon, j'avais l'air d'une gitane. Personne ne risquait de reconnaître la jeune fille du château qui roulait en Mercedes décapotable il n'y a pas si longtemps... Jusqu'à Olga qui a commencé par aboyer!

Pour la première fois, elle paraissait enfin vivante. Son air ravi confirmait à Charles que l'idée de jouer un bon tour à ses parents était pour beaucoup dans sa décision de vie marginale.

– Tu vas descendre dîner avec nous?

– Est-ce que tu m'as bien regardée?

– Avec une autre robe, un foulard sur la tête et... un peu moins de maquillage, cela pourrait aller.

– Ce n'est pas de mon aspect physique que je parle, papa est rayé de ma vie tout simplement.

– Pourquoi reviens-tu à la maison alors, si tu ne veux pas le voir?

– C'est mon problème, dit-elle d'un ton sec.

Charles sourit car, au cours de leurs longues discussions d'enfants et d'adolescents, "c'est mon problème" voulait dire chez sa sœur qu'elle ne pouvait pas expliquer ses contradictions.

– Souhaites-tu qu'on lui dise que tu es là?

– Vous faites ce que vous voulez... et puis assez causé de mon père.

Charles consulta sa montre et dit:

– Il va falloir que j'y aille.

Pour la première fois un sourire apparut sur les lèvres de sa sœur:

– A ce que je vois, c'est toujours la caserne ici, il ne manque plus que le clairon! Chez nous, c'est la clochette de mouton. Hans aussi aurait quelques tendances militaro-machiques!

– A demain sœurette, dit-il en se dépliant.

Il redescendit l'échelle. A peine avait-il le pied sur le plancher que Claire releva son pont-levis (l'échelle).

Lorsque Charles atteignit les dernières marches de l'escalier, il y rencontra sa mère qui venait le chercher:

– Ton père est déjà à table, chuchota-t-elle.

5

La 'petite' salle à manger se trouvait dans l'aile ouest. Ses fenêtres donnaient au nord sur un bois de pins. La décoration était à base de moulures sur du bois peint en un gris style 'marine de guerre', ce qui donnait une impression de fraîcheur en toutes saisons. L'idée du précédent propriétaire était de reconstituer le carré du dernier bateau qu'il avait commandé: la Sémillante, un cuirassé datant d'avant la guerre de 14. Sans compter les nombreux tableaux de combats navals décorant les murs – sorte d'anthologie du combat sur mer au cours des siècles – la touche marine s'étendait à la table, montée à la Cardan. Un peu superflu dans une maison a priori stable, sauf pendant les quelques tremblements de terre qu'elle avait subis sans dommages au cours de sa déjà longue existence.

Pendant l'enfance de Charles-Jean, le mécanisme n'eut pas le temps de se gripper. Cette table constituait une balancelle très originale. Ses hôtes des goûters d'enfants ne manquèrent pas de lui infliger des coups de gîte qu'elle n'aurait sans doute pas expérimentés en mer.

Charles-Henri modernisa l'éclairage, en remplaçant la mèche à pétrole du fanal par une ampoule électrique. Une superposition de hublots en superbe cuivre rouge constituaient les fenêtres. La lumière du jour ne s'y faufilait qu'avec peine.

Bien que 'biffin' dans l'âme – officier dans la Légion étrangère pendant une dizaine d'années – et moyennement attiré par la mer et les bateaux, le nouveau propriétaire était cependant très fier de son 'carré'. Il le faisait savoir à l'avance, de telle sorte que les visiteurs ne pouvaient que s'extasier à qui mieux mieux sur la 'superbe' originalité de cette pièce.

Le seul qui avait osé jouer une fausse note dans ce concert rituel – ce qui lui avait valu de la part de Charles-Jean une admiration sans bornes – fut le cousin germain de Charles-Henri, Charles-Auguste. Menant une vie marginale pour les uns, originale pour les autres, il alternait les périodes de voyages avec la sédentarité. Bûcheron au Canada, pêcheur de thon au Sénégal, mercenaire en Afrique, boulanger dans un petit village de montagne, il avait tourné deux films et on lui prédisait un avenir dans le septième art. Il écrivait un bouquin qu'il ferait lire un jour à son petit cousin, etc.: bref, pas n'importe qui.

Quand Charles-Henri lui montra le 'carré', loin d'exprimer son admiration il ironisa:

– Il manque la mer. A ta place je ferais creuser des douves autour de ton manoir, que je remplirais d'eau, salée de préférence!

L'idée séduisit Charles-Jean. Lorraine craignit un moment que son mari ne la mette à exécution. Le fossé resta à l'état de projet.

Lorsque Charles-Jean pénétra dans la pièce, son père mit le doigt sur sa montre de poignet:

– Tu es en retard.

– Excuse-moi.

– Les excuses n'enlèvent rien au fait que tu es en retard.

Charles-Jean se rebiffa:

– Si tu veux, je peux me passer de dîner.

– Ce serait pire, assieds-toi.

Il aurait dû quitter la salle! Il s'assit. Puis il déplia sa serviette lentement, dérangea puis réarrangea les couverts, toussa pour s'éclaircir la gorge, se servit un verre d'eau, en proposa à son père qui refusa.

Il le vit se saisir d'une grosse clochette à manche de bois patiné posée à portée de main. Elle ne servait plus guère. Angelina, leur cuisinière espagnole, avait dès le début prévenu le "Messié, qué enne Espagna la clocheta c'était pour les *vacas* (vaches)... *entonces*: pas dé clocheta si moi cuisinière *aquí*".

Cette clochette faisait partie des meubles, les enfants l'avaient toujours connue. Aux mains de Charles-Jean, elle avait effrayé bien des chats de passage. Seule Olga ne s'était pas laissée faire en se jetant sur le nouveau pull tricoté par Lorraine pour son fils.

Voyant que Charles-Henri s'apprêtait à actionner l'instrument, son fils se leva. Sa mère non plus n'aimait qu'on la sonne, comme une vache!

– Où vas-tu?

– A la cuisine, voir ce qui se passe.

– Assieds-toi.

– En quoi cela te dérange?

– Assieds-toi.

– Mais.

– Ta place n'est pas à la cuisine.

– Nous ne sommes pas en 1882 mais en 1982, tu te trompes de siècle, osa-t-il lancer... en se rasseyant.

Un jour cela changerait, c'était obligé... oui, un jour, cela allait changer!

Charles-Henri n'eut pas le temps d'actionner la cloche. Lorraine apparut, ses mains gantées

d'amiante supportant un plat en pyrex.

– Attention, c'est chaud, dit-elle en le posant sur un dessous de plat avancé précipitamment par son fils.

Elle était toute rouge, une rougeur aggravée par la confusion qu'elle tenta d'expliquer:

– J'ai voulu faire un soufflé aux écrevisses comme tu les aimes, dit-elle, en adressant un regard désolé à son mari. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans la programmation du four! Je n'y comprends d'ailleurs rien à ce four.

– Angelina s'en sort très bien, et elle n'est pas docteur en Droit, elle, ironisa son mari.

Lorraine fit mine de ne pas avoir entendu et continua, s'adressant cette fois à son fils:

– Il faudra que tu regardes, Charles-Jean.

– Pas question, vous appellerez Marius Trabuc, il se fera un plaisir.

– Ton fils fait cela très bien.

– Vous ferez venir Marius... bon, tu nous sers ton 'supposé être' soufflé!

Après avoir servi tout son monde, Lorraine s'assit, prit sa fourchette mais elle n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil furtifs vers son mari, dans l'attente d'un verdict, oubliant de manger elle-même. C'est son fils qui le lui donna:

– C'est fameux, maman, félicitations.

– Ouais! C'est mangeable, consentit à dire le mari.

Le reste du repas fut sans problème: un rôti de dinde aux petits pois, suivi de fraises à la crème.

Charles-Jean trouva son père plutôt silencieux. Sa mère n'arrêtait pas de se passer la main dans les cheveux, en regardant ostensiblement son mari. Ce ne fut qu'à la dernière fraise qu'elle osa enfin dire:

– Que penses-tu de ma nouvelle coiffure?

– Ta nouvelle coiffure? Hum!... tu veux dire la nouvelle couleur?

– Tu aimes?

– C'est davantage de ton âge.

– Cela ne me vieillit pas trop?

– Cinquante balais, c'est cinquante balais, pas trente.

– Pas encore, le mois prochain seulement, minauda-t-elle.

– C'est du kif au même. (Une expression bien à lui!)

– Moi j'aime bien, affirma Charles-Jean, cela fait très classe et ne te vieillit pas du tout, bien au contraire.

– Oh! toi, bien sûr, ta mère se présenterait le crâne rasé et en guenilles que tu la trouverais belle.

– Mais elle est belle, répéta-t-il avec conviction tout en souriant dans son for intérieur, en pensant à la tête que ferait son père en face de sa fille.

– Je ne dis pas non, acquiesça enfin le pater. (Une joie enfantine apparut sur le visage de sa femme.)

Charles-Henri semblait se détendre à la fin du repas, bien qu'il fût près de 23 heures. Sortant un petit cigare d'un étui en cuir, il s'adossa au dossier de son fauteuil de 'pacha' – doté également d'un système à la Cardan –, l'alluma avec une certaine volupté et dit, d'une voix presque gentille:

– Un petit kawa, c'est possible?

Toute ragaillardie par le semblant de compliment de son mari, elle se leva aussitôt:

– Bien sûr, mon chéri, il est déjà prêt.

– C'est du frais que je veux.

– Mais oui, mon chéri, ce que je voulais dire c'est que tout est prêt pour le faire.

Elle sortit... "*C'est lamentable, pensait son fils, lamentable!*"

Charles-Henri, en exhalant une belle bouffée vers le plafond, tourna son fauteuil vers lui:

– Alors, mon garçon, comment ça va à Gigant?

Comme d'habitude, il ne lui laissa pas le temps de répondre – ce qui dans un sens était assez

pratique –, enchaînant:

– J’ai déjeuné à midi avec le patron, le grand-patron, un vrai Breton, Erwan Guervenec, dans le genre de Leclerc. Il a commencé tout petit, en faisant les marchés dans une camionnette, dans la région de Lannion. C’est là d’ailleurs que se trouve le siège social. Une progression fulgurante. Un peu d’essoufflement maintenant. Il cherche d’autres épaules. J’y pense. Comme disait le Commandant: “il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier!” ou, comme on dit maintenant, “il faut savoir diversifier!” Le gaillard est dur, mais je les aime comme cela, avec eux on sait où on va... Tout ceci pour te dire qu’il y a un sacré avenir dans cette boîte pour quelqu’un qui veut en mettre un coup. Qui n’a pas peur de retrousser les manches, de rester après la fermeture si besoin est, qui ne pense pas qu’aux week-ends à la montagne ou à la mer, aux vacances à Djerba ou aux Caraïbes et qui n’est pas tout le temps fourré près de son syndicat pour se plaindre du patron! Bref: tout le contraire de ce qu’on glorifie maintenant... la qualité de la Vie! C’est avec des conneries comme cela qu’on coule un pays... est-ce que les Japonais vont à Djerba?

– C’est un peu loin pour eux! remarqua Charles-Jean.

– Façon de parler, répliqua son père en balayant de la main.

Sur la lancée il continua:

– Dieu merci, je ne t’ai pas élevé comme cela!

Lorraine créa la diversion en entrant avec le café, disposé sur un plateau ‘mauresque’. Elle fit le service, se rassit, et c’est en touillant consciencieusement le sucre dans la tasse qu’elle s’enquit:

– De quoi parliez-vous?

– De l’avenir qu’il y a à Gigant pour ton fils.

– J’aime bien ce magasin, moi, on y trouve beaucoup de choses, c’est bien présenté. Il y aurait par contre un effort à faire pour le personnel... Pas plus tard qu’hier, je me suis accrochée au rayon traiteur avec une fille, jolie ma foi, mais impertinente au possible, tu dois connaître Charles?

– Peut-être! fit-il, prudent.

– Mais si, tu dois connaître, elle ressemble à la sœur de Pamela, tu sais, celle qui a de si beaux yeux. Il paraît que dans un épisode qu’on n’a pas encore vu mais que m’a raconté une amie qui va souvent aux Etats-Unis, elle va essayer de tuer Bobby.

– Oui, oui, je vois, convint son fils, elle n’est pas très aimable.

– Effrontée, tu veux dire.

– Cela dépend comment on la prend.

– En levrette, cela change le caractère, lâcha tout de go le père.

De son passage dans la Légion, Charles-Henri avait gardé le goût de la plaisanterie salace, provocante. Il aimait choquer. Rien de tel pour le mettre de bonne humeur.

– Que veux-tu dire? eut le malheur de demander sa femme.

– Faudrait peut-être lire autre chose que le Dalloz (Manuel de référence pour le Droit), ma pauvre Lorraine! ... et toi, Charles-Jean?

Celui-ci devança la question en répondant:

– Elle aime: je le sais.

– A la bonne heure... bon chien chasse de race.

Pour la première fois de la soirée son fils venait de lui procurer un motif de satisfaction.

– Mais de quoi parlez-vous? insistait Lorraine, j’aimerais savoir.

– Tu expliqueras à ta mère, laissa tomber Charles-Henri, en grand seigneur.

– Nous parlions de mon travail, maman... papa dit qu’il a rencontré le grand patron.

– Tu le connais? Tu pourrais peut-être lui demander un prix! L’autre jour, j’ai vu un superbe téléviseur en couleur qui irait parfaitement dans notre chambre pour les soirs où tu rentres tard...

“Ma pauvre maman, quand donc cesseras-tu d’aller chercher des verges pour te faire fouetter?” pensa immédiatement son fils.

Cela ne tarda pas:

– Il n’est pas question pour une ‘de la Réole’, ne serait-ce que par alliance, d’aller mendier quoi que ce soit à qui que ce soit et encore moins à un futur associé... Si tu veux t’acheter ce ma-

chin, tu te le payes, au prix fort.

Boum, c'était tombé fort, bien asséné et la pauvre maman en était coite. La tête baissée, elle regardait le fond de sa tasse, vide. Cela lui donna l'idée de la remplir de nouveau bien que de multiples expériences lui eussent montré qu'une tasse supplémentaire de café noir entraînait une nuit blanche. Elle avait levé la cafetière, s'apprêtant à en vider dans sa tasse quand la main de son mari s'interposa:

– Tu sais bien ce qui va t'arriver... d'autant plus qu'il était fort ce soir, moi-même...

Désolée, elle s'écria:

– Il était trop fort?

– Il était bon... peut-être un peu fort.

– Je ferai attention la prochaine fois.

Elle était rassurée, il avait trouvé le café bon. Rares étaient les compliments chez lui. Aussi, quand il en tombait un, dans n'importe quel domaine, elle l'accueillait comme le Messie. Pour le téléviseur, elle s'arrangerait avec son fils, qui, dieu merci, n'était pas bardé de vieux principes anachroniques comme son mari!

Quant à Charles-Jean, il se demandait si le geste humanitaire de son père afin d'éviter une nuit blanche à sa mère était gratuit ou inspiré par le fait que, dormant dans le même lit, il aurait souffert par contre coup de cette insomnie. Réponse dans peu de temps, lorsque le cigare serait consumé.

Il en restait encore un bout.

– Des nouvelles de ma petite fille chérie? demanda-t-il d'un ton badin. (Lorraine et son fils échangèrent un regard. Le père insista:) Je vous ai posé une question.

– Tu veux parler de Claire? minauda Lorraine.

– Il me semble que je n'ai eu qu'une fille... de toi!

Il suffisait de si peu pour que sa mère s'alarmât. Charles-Jean vit son visage se défaire. Il répondit à sa place:

– En ce qui concerne Claire, elle va bien, son commerce de fromages fleurit. La santé est bonne. Je l'ai vue il y a trois jours, mais je mentirais si je te disais qu'elle m'avait chargé de quoi que ce soit pour toi.

Et vlan! touché sans doute, touché certainement, mais rien ne transparaîtrait comme d'habitude.

– Je savais qu'elle se débrouillerait toute seule, elle!

Il écrasa son cigare, se leva en s'étirant, annonçant qu'il prenait l'avion de 7 heures pour Paris. Il s'approcha de sa femme, l'embrassa sur le front en lui disant: "bonne nuit ma chérie", adressa un signe de la main à son fils, accompagné de: "bonne nuit mon garçon" et s'avança vers l'escalier.

Mais avant de franchir la porte, il s'arrêta, comme si quelque chose venait de le frapper:

– A propos de cette nouvelle coiffure, dont je te félicite, tu pourrais peut-être par la même occasion abandonner ces tuniques dont la transparence n'est pas davantage de ton âge.

Son fils espérait depuis longtemps qu'un jour son père taperait trop fort et que cela provoquerait un dé clic, style 'survie', chez sa mère. C'était peut-être le cas ce soir car elle reçut le trait, debout. Son visage décomposé n'était plus celui de la petite fille qui vient de déplaire mais celui de la femme qui venait d'essuyer un terrible affront. Elle resta ainsi un long moment... "*Ça y est!*" se dit-il... Mais se rasseyant, puis se prenant la tête dans les mains, elle éclata en sanglots.

Charles-Jean ne pouvait supporter voir sa mère pleurer et, par extension, il perdait tous ses moyens devant des pleurs de femme. Il posa sa main sur son épaule. Elle s'en saisit et la pressa contre son visage, la mouillant de larmes.

Elle se calmait.

– Qu'est-ce que j'ai fait de mal?

– Mais rien, maman, rien... pourquoi cherches-tu toujours à te culpabiliser?

– Il y a une autre femme là dessous, tu ne penses pas?

– Il y a toujours eu d’autres femmes, tu le sais bien.

– Cette fois, ce ne doit pas être n’importe qui... qu’est-ce que c’est que cette histoire d’autre fille?

– Il plaisantait.

– Ton père est incapable de plaisanter.

– Ça c’est vrai.

– Tu vois bien... demain, j’irai voir Demuzet.

– Le détective?... C’est grotesque, n’y va pas... Si tu essayais un peu de l’oublier, mon père, et de vivre ta vie pendant qu’il en est encore temps.

– Mais c’est mon mari!

– Tu y crois encore?

– J’y crois plus que jamais.

– Dans ce cas, je ne peux plus rien pour toi.

D’une voix frisant l’hystérie, elle cria:

– Tu ne vas pas m’abandonner toi aussi, l’enfant de ma chair.

Quand on en arrivait là, on entrait dans de la métaphysique primaire contre laquelle aucun raisonnement n’avait prise.

– Arrêtons là, veux-tu, je suis fatigué, je vais me coucher.

Elle lui tenait encore les mains:

– Tu me jures, hein! que tu ne m’abandonneras pas... jure le moi.

– Je te le jure.

Il l’embrassa pour lui dire bonsoir. Elle le serra contre elle à l’étouffer:

– Heureusement que je t’ai, sinon je ne sais pas ce que je deviendrais.

Il réussit à se dégager et commença à s’éloigner. Se retournant, il vit qu’elle se mettait à débarrasser la table.

– Laisse cela pour Angelina.

– Comme je sais que je ne vais pas dormir, autant faire quelque chose.

– Tu ne veux pas que je t’aide?

– Non merci, tu es gentil... je préfère rester seule... bonsoir, mon grand... merci encore.

Le calme soudain avec lequel elle prononça ces dernières paroles l’étonna.

Il monta lentement l’escalier, empli de compassion pour sa mère et de rage impuissante envers son père.

6

Devant la vitrine d’une agence de voyage à Marseille, Charles-Jean s’arrêta devant une affiche. En bordure de la forêt équatoriale en Afrique, des singes faisaient du trapèze volant, sautant de liane en liane. Dans la savane voisine, lions, zèbres, girafes, éléphants, gazelles se dirigeaient pacifiquement vers un point d’eau dans lequel s’ébattaient comme gamins en piscine, hippopotames, crocodiles et autres gentils animaux aquatiques.

“Ils sont à vous, en boîte, et pour toujours, proclamait le texte joint. Vous les montrerez à vos enfants, à vos petits-enfants... Dépêchez-vous car, hélas, toutes ces espèces sont en voie de rapide disparition... Vous détiendrez chez vous, dans de luxueux albums conçus spécialement pour nos clients, la plus belle collection d’animaux fabuleux, tirée par vous, grâce à nous, dans leur décor naturel.”

Au bas de l’affiche, un petit placard astucieusement mis en forme indiquait que seul le Konika X 100, appareil fabuleux, “mis au point spécialement pour nos clients par la célèbre firme Japonaise”, garantissait à coup sûr des prises de vue sans défaut.

L'agence fournissait également habillement et bagages. "On ne s'embarque pas pour l'Afrique comme pour Romorantin !"

Les économies faites sur le salaire de Gigant ne suffisant pas, ce fut la mère de Charles qui compléta la somme, tout en tremblant pour son fils qui allait partir chasser le lion en Afrique.

– Mais non, maman, je ne vais pas chasser, je fais un safari-photo. De nos jours, on ne tire plus, on "snap-shot".

Et il sortit de sa housse en cuir d'antilope le Konika X 100, qui prenait des photos à la cadence d'une mitrailleuse.

Mais ce n'en était que plus terrible pour sa mère. Se trouver devant un animal sauvage, armé seulement d'un appareil de photo, même si celui-ci tirait comme une mitrailleuse! Cette réflexion de bon sens de sa mère l'inquiéta un moment. Il téléphona à l'agence. Celle-ci le rassura. Cette expédition bénéficiait de la protection de chasseurs professionnels. Des anciens du Katanga! "C'est vous dire, mon cher Monsieur, que tout ce qui bouge ou ne bouge pas n'a aucune chance. En 10 ans d'exploitation – un mot qu'ils auraient peut-être dû éviter! – pas le moindre bobo, pas la moindre égratignure, je dis bien pas la moindre, c'est vous dire le sérieux de la maison... dormez sur vos deux oreilles, elles reviendront intactes... au revoir cher Monsieur, à dimanche comme convenu".

Rassuré, il communiqua sans mal sa 'rassurance' à sa mère.

Son père n'eut tout d'abord que mépris pour le projet. C'était bien le signe de l'époque cela! Chasser avec un appareil de photo!

– De mon temps, seul le corps à corps avec la bête comptait, c'était elle ou toi!

– Il me semble, papa, que la bête n'a guère de chance. C'est toujours elle qui perd. A tel point que toutes les espèces sont en danger d'extinction.

– Ce sont les nègres qui disent cela, pour nous extorquer de l'argent!

Cette mauvaise foi enflamma le fils:

– Tu ne vas tout de même pas nier que les espèces sont en voie de disparition! Ce ne sont pas les nègres, comme tu dis, qui le font savoir mais la Wild Life Foundation.

– Je les connais ceux-là, des écolos! Il n'y a pas pire! Si on les écoutait, on serait ramené à l'âge de pierre en deux temps trois mouvements... Tous des nègres, voilà ce qui nous menace.

Au comble de l'exaspération, Charles-Jean aurait voulu cogner, cogner, lui rentrer dedans avec... avec un tank. Justement, son père en parlait, des tanks.

– J'en ai appris une bien bonne, c'est ton histoire de chasse-photo qui m'y fait penser. Il paraît que maintenant, on entraîne les chars au tir photo, pour ne pas effrayer les populations et parce que nos gentils équipages se plaignaient d'avoir mal aux oreilles en tir réel... Dans la marine, c'est en train et dans l'aviation, c'est déjà fait... En face, les Russkoffs eux, ils s'entraînent à balles réelles et t'as intérêt à les allumer... pauvre France!

Cependant, quand Lorraine lui fit savoir que l'expédition était sous la garde d'anciens du Katanga, il manifesta un certain intérêt, faisant promettre à son fils de lui rapporter les noms. Il en connaissait sûrement quelques-uns.

En une nuit d'avion Charles-Jean fut sur place. Il s'était imaginé John Wayne dans Hatari où, impérial dans son 4x4 Chevrolet, il prenait au lasso girafes et rhinocéros avec la maestria qu'il apportait en toute choses.

Dans le camp, il y avait bien le 4x4, un Toyota, mais pas de lasso. Pas de courses folles non plus, car les animaux se laissaient approcher encore plus facilement qu'à Thoiry, prenant des poses, offrant leur meilleur profil aux tireurs d'élite du Konika X 100. Les clients n'étaient pas nombreux. "La morte saison", disait le chef d'expédition, un transfuge du Club Med. Quant aux "anciens du Katanga", du mercenaire professionnel ils n'avaient que l'habit. Charles-Jean apprit que le cirque Pinder les avait licenciés, suite à des ennuis financiers. Son père allait être déçu.

Par contre, à la vue d'une cliente – à elle seule elle aurait valu le déplacement –, il manqua tomber de saisissement. Diane Chasseresse en personne! La signature Christian Dior apparaissait

en grosses lettres apparentes sur son équipement. De beaux cheveux souples aux reflets cuivrés encadraient un visage angéliquement rond, mangé littéralement par de superbes choses qu'on ne pouvait appeler yeux tellement ce mot était banal pour les qualifier! Enfoncée, Elisabeth Taylor au mieux de sa forme!

De taille moyenne, elle ne marchait pas mais glissait comme une patineuse dont elle possédait la beauté sculpturale. En plus du Konika X 100, elle portait en bandoulière, en ceinture, en poches, d'autres pièges à images mini, micro, analytique, digital, ordonné: le summum de la technique moderne dont elle jouait et jonglait avec brio.

Charles-Jean fut ébloui au même titre que les autres mâles du groupe. Une compétition féroce prit naissance. Les cerfs se battent à mort, quelques hommes le font encore, mais la plupart – faut-il y voir un signe de civilisation ou de dégénérescence? – se contentent de faire valoir le produit selon les moyens de chacun. Charles-Jean, du haut de son Parthénon, regardait ces jeux débiles avec la sagesse d'un centenaire Platonicien. Il savait que le meilleur moyen d'attirer l'attention est justement de ne rien faire pour. (Ses deux certificats de 'psycho' lui servaient enfin à quelque chose!) A la Fac, les étudiantes se pressaient d'autant plus autour de lui qu'il faisait semblant de les ignorer! Tel le chasseur retors, il s'embusqua. Le filet en place, deux jours plus tard, le gibier était dans ses rets. Un zeste d'éblouissement, une pincée de galanterie et la belle se chargea de faire savoir *orbi* tout court (il n'y avait pas d'*urbi* puisqu'on était dans la savane africaine) que la chasse était gardée. Beaux joueurs, la gent mâle dut convenir avec un certain 'fair-play' – même les Italiens –, que le couple avait fière allure.

Quelques jours – forcément divins – s'écoulèrent dans cette super Arche de Noé où rien n'était sauvage sauf, à la limite, le chef de groupe à deux ou trois occasions.

Eve – elle ne pouvait s'appeler autrement! – et Charles-Jean voyait avec terreur les minutes, les heures, les jours s'écouler car ce qui passait ne reviendrait hélas plus!

Jamais il n'avait connu une telle félicité! Et il le disait. Eve, aussi, le laissait entendre. Bonheur troublé cependant par un des Italiens, lequel, chaque fois qu'il le voyait, faisait courir l'index et le majeur de sa main droite sur le dos de sa main gauche en imitant les jappements d'un petit chien. Charles-Jean faisait semblant de ne pas comprendre.

Une fin d'après-midi, le groupe, fatigué de prendre toujours les mêmes photos qu'on pouvait d'ailleurs se procurer à la boutique, revint en avance au camp pour le 'five o'clock tea'. Eve se pencha à son oreille pour lui chuchoter: "Soyez prêt dans une demi-heure, on repart, vous et moi seulement". L'intense excitation avec laquelle elle prononça ces paroles lui fit supposer un nirvana inconnu, ce qui augmenta fortement la durée de cette moitié d'heure.

Rendez-vous était fixé derrière un bosquet qui jouxtait le camp. Charles hésita entre la démarche du Sioux caché derrière une touffe d'herbe qu'il déplace avec lui et la scène du clown qui tente de faire croire qu'il sort alors qu'il rentre. Il n'opta en définitive ni pour l'une, ni pour l'autre car Eve, à découvert, lui faisait des signes on ne peut plus comminatoires de se presser. Il partit au galop. A l'abri du bosquet, se trouvait le 4x4 Toyota. Le chauffeur portait moustaches et casquette de bersaglier, le même Italien qui imitait si bien les petits 'toutous'. Il l'accueillit d'un sourire mi-figue, mi-raisin (en italien, c'est plus joli!) Il n'eut pas le temps de lui demander des explications sur la présence de ce Rital – surtout celui-là! – alors qu'ils devaient être seuls! Elle le fit monter au vol dans le 4x4 sans lui laisser le temps de reprendre son souffle. Quand il découvrit la nouvelle tenue Dior totalement inédite, il reçut un coup au cœur, sur un organe déjà fortement accéléré par la course. De bas en haut il détailla: brodequins en toile de tente chinoise, pantalon en toile de tente US Army, veste en coutil de travailleur indien, une multitude de poches toutes tailles, zip-pées ou rabantées, baudrier en cuir de Russie formant la plus jolie des cartouchières qui soit. En plus du Konika X 100, une Beretta C 15 qui, comme ses initiales l'indiquent, tire 15 cartouches à la seconde, lui barrait la poitrine.

Le 4x4 roulait grand train sur une piste cahoteuse. L'étonnement restait encore marqué sur le visage de Charles. En lui posant la main sur le genou, la jeune femme le rassura:

– N’aie pas peur, chéri, je suis armée.

C’était justement la question qu’il se posait. Pourquoi était-elle armée?

Aldo, toujours lui, avait repéré une superbe panthère noire qui apparemment s’était introduite par effraction dans la réserve touristique. Il apparut qu’elle ne jouait pas du tout le jeu. Le risque de contamination n’étant pas négligeable, le chef de groupe s’en était inquiété, en avait référé à Paris qui avait donné son accord pour éliminer l’intruse. Championne olympique de tir aux pigeons d’argile, Eve avait obtenu sans mal le commandement de la mission. Aldo, pilote numéro ‘uno’ de rallye automobile d’Italie, requit le volant. Charles-Jean n’étant rien – comme d’habitude aurait dit son père – accompagnait. Avec un tel maître du volant, on fut très vite sur les lieux de la future action.

Le 4x4 s’arrêta sous un immense baobab procurant une ombre fort agréable. Eve descendit, en répétant: “N’aie pas peur chéri, je reviens.” Charles-Jean sentit l’agacement le gagner. Le bersagliier en couverture arrière, ils disparurent sous le couvert.

Charles-Jean entendit soudain un bruit de feuillage au-dessus de sa tête. Prudemment il la leva. Deux yeux brillants dans une tête noire, elle-même reliée à un corps noir, le fixaient. La panthère noire dans toute sa splendeur!

Sans armes, sans défense, que pouvait-il faire?... Les appeler? Quel manque de dignité! Il allait l’affronter seul, les yeux dans les yeux! Ce qu’il fit... Alors, il se passa quelque chose d’extraordinaire dont on parlerait pendant des siècles dans les chaumières africaines. Ce fut lui qui hypnotisa la panthère. Elle se fit chatte. Descendant par une succession de mouvements plus gracieux les uns que les autres, elle s’approcha, pour enfin se laisser tomber comme un gros chat sur les genoux de Charles-Jean. Sortant sa langue humide et douce elle lui lécha le visage...

7

Olga, douillettement lovée au pied du premier platane, vit le maître principal se lever avec le jour, monter dans une voiture qu’elle ne connaissait pas. Elle se contenta de lever les paupières et se rendormit. Sur un vélomoteur dont elle ne supportait pas l’odeur, arriva un peu plus tard la jeune fille qui remplaçait de temps en temps la grosse qui n’arrêtait pas de lui donner des coups de pied quand elle venait fouiner autour d’elle. Elle se leva, et la suivit dans la cuisine. Après quelques caresses fort agréables, la chienne reçut en prime une tasse de lait et des gâteaux. Olga aimait bien cette jeune personne. Puis elle s’en alla faire un tour sur la place du village. C’était un mauvais jour. L’endroit était encombré de petites cabanes d’où sortaient de superbes odeurs mais dont on ne la laissait pas approcher. Alors, elle était revenue, avait encore fait un petit somme, un peu plus difficile car de la cuisine venait un bruit très fort comme chaque fois que la jeune fille s’y trouvait. Les rayons du soleil l’atteignirent. Au début, c’était agréable, mais maintenant, c’était trop chaud. Elle se leva de nouveau, s’étira, puis étonnée de ne voir personne d’autre dans la cuisine, se décida à monter les escaliers. Les portes ne constituaient pas un obstacle pour elle. Elle en ouvrit une sans difficulté. Les yeux du jeune maître étaient fermés mais il n’arrêtait pas de bouger et de dire des mots. Avançant la gueule, elle ne résista pas au plaisir de lui donner un grand coup de langue sur le visage, puis un autre puis un autre. Charles-Jean mit la main sur la tête de la panthère noire, fut surpris de trouver un pelage long, ouvrit les yeux et reconnut Olga:

– Ah! ma vieille, c’était toi?

Elle sauta dans son lit, s’allongea de tout son long, posant son museau à la truffe froide et humide dans son cou.

Par les interstices des volets en bois, le soleil se divisait en une multitude de rayons. Charles se réveillait doucement, se remémorant son rêve. Ce n'est pas encore cette fois qu'il épaterait son père. Même dans ses rêves, il n'arrivait pas à jouer les héros. Dans celui-ci, il avait même été franchement ridicule. D'accord il avait enlevé, à la barbe et au nez de tous, la belle Eve, mais était-ce lui qui l'avait enlevée ou elle?... Il se secoua et décida d'oublier au plus vite ce songe qui ne le grandissait pas!

Sa montre indiquait 9. Il en déduisit qu'il avait encore 3 heures avant de reprendre le travail à Gigant. Après avoir joué un peu avec Olga il se leva. Quand il ouvrit les volets, le soleil le frappa de plein fouet. Le grand beau temps. Il passa rapidement un vieux short de tennis, un polo et sortit dans le couloir. Un rapide coup d'œil lui montra que le pont-levis n'était pas encore abaissé. Il s'engagea dans le couloir est. Il nota la porte de la chambre de sa mère: fermée, celle de son père: ouverte. Il revint sur ses pas en songeant soudain que monter le samedi à Paris pour affaires ne lui semblait pas un mensonge très plausible.

De la 'petite' salle à manger venait un 'paseo' espagnol endiablé. Il engagea la tête dans l'ouverture. Carmelita, la fille d'Angelina, nettoyait la pièce. Née et élevée en France, elle se refusait à porter ce prénom et se faisait appeler Françoise. Ce qui ne l'empêchait pas d'écouter plein pot 'Radio Barcelona' sur ondes moyennes pendant qu'elle faisait le ménage. Il s'approcha doucement, parvint derrière elle sans avoir attiré son attention, lui plaqua un baiser dans le cou juste avant de lui mettre les deux mains à la taille. Elle se retourna comme une tigresse, la main levée prête à griffer bien qu'elle tint encore le chiffon avec lequel elle essuyait la cloche.

La main retomba, un sourire parut au milieu d'un visage courroucé:

– Ah! c'est vous, Charles-Jean? Ce qui lui laissa supposer qu'il n'était pas le seul mâle à se livrer à ce genre de privautés dans la maison.

Elle coupa. L'impression de silence en fut impressionnante.

Agée de seize ans, elle était fort mignonne avec déjà une certaine tendance à s'arrondir. Au contraire de sa mère, elle commençait à s'inquiéter de cette évolution! Plantée devant lui, les yeux grand ouverts, elle le regardait avec le ravissement d'un amour d'enfance ayant survécu dans l'adolescence.

Gamine, sa mère la prenait avec elle, les jours de congé d'école. Charles-Jean, plus âgé, l'avait emmenée sur son vélo, puis sur sa petite moto tout terrain. Il lui avait appris à grimper aux arbres, à tirer sur les lézards et les écureuils avec une carabine à plombs. Toutes activités que sa sœur Claire, un an de moins à l'état civil mais au moins cinq de plus en mentalité, se refusait à pratiquer avec lui. Angelina, la mère, bien que sachant dans son for intérieur que beaucoup de ces activités ne rentraient pas dans le cadre de l'éducation 'à l'espagnole' d'une jeune fille, en était cependant ravie. Charles-Jean l'inscrivit au Country Club d'Aix, lui apprit à nager dans la piscine, lui donna ses premiers rudiments de tennis, sport auquel elle avait mordu tout de suite. Un dimanche, il l'avait emmenée faire du bateau dans la rade de Marseille sur le voilier du père d'un camarade, la présentant comme une petite cousine d'Espagne.

Elle se souvenait de cette sortie! Sa volonté d'être à la hauteur de tout ce qu'il lui demandait de faire n'avait pu s'opposer aux nausées qui l'assaillirent quand, dès la sortie du Vieux Port, le bateau se mit à tanguer et à rouler. Dans la cuvette qu'il lui tendit, ce fut autant de rage que de bile qui s'y écoulèrent. Pas un moment elle ne lui demanda de revenir. Ce fut une dure épreuve, mais aussi quelle récompense! Dans la voiture, au retour, il la félicita pour son courage. Puis, pour donner plus de crédibilité à ses paroles, il l'embrassa sur la bouche. La première fois qu'un garçon posait ses lèvres sur les siennes. Et c'était celui dont elle était follement amoureuse. Oh! il ne l'avait pas refait souvent, et plutôt comme une sorte de jeu. Ce soir là, pourtant, elle l'aurait juré – il y a des signes qui ne trompent pas, même une fillette de quatorze ans! – c'était du vrai. S'arrêtant à l'entrée d'une station-service pour faire semblant de vérifier quelque chose par la vitre de droite, il s'était penché vers elle et avait récidivé. Elle avait fermé les yeux. Ce fut long, long.

Pas assez long pour elle! Elle aurait voulu que cela dure une éternité... Encore maintenant, certains soirs, elle y pensait avant de s'endormir. "Ma petite sœur espagnole", il l'appelait!

Posant son chiffon sur la table du 'carré', la jeune fille enleva prestement le tablier que sa mère l'obligeait à porter pour préserver ses vêtements et qu'elle se gardait bien de mettre quand 'il' était dans les parages:

– Vous avez déjeuné, monsieur?

– Pourquoi, monsieur?

– Parce que je suis en service.

– Mais non, tu viens d'ôter ton tablier.

Après un temps où il l'examina des pieds à la tête, ce qui la fit rougir, il ajouta:

– Tu es mignonne tout plein dans cette nouvelle robe.

– C'est moi qui l'ai faite, répondit-elle avec une feinte modestie, n'osant pas ajouter: "*en pensant à toi*".

Elle reprit:

– As-tu déjeuné, Charles-Jean?

Il simula une grosse voix pour répondre:

– Non et j'ai très faim.

Elle partit en courant et en gloussant vers la cuisine. Il la rejoignit peu après. Le couvert était déjà disposé sur la grosse table de ferme en bois massif qui occupait le milieu de la pièce, le beurre et la confiture sortis du frigo. Une poêle légère à la main, levée en point d'interrogation, elle l'attendait:

– Œufs ou pas œufs, ce matin?

– Ce sera des œufs, Fanchon.

– Non, pas ça, je déteste.

Pour un peu, elle lui aurait bien donné un coup de poêle à frire sur la tête.

Il riait franchement en modifiant:

– Ce sera des œufs, Carmelita.

Cette fois, il fut bien prêt de recevoir sur le crâne l'ustensile de cuisine.

– Je déteste encore plus.

– Il faudrait savoir.

– Mon prénom est Françoise.

– C'est un prénom de vieille, il ne te va pas du tout.

– Je n'aurais pas toujours dix-sept ans.

Il corrigea, toujours en riant:

– Seize, seize depuis un mois.

Ravie, elle simula l'étonnement:

– Tu connais mon âge?

– Je connais tout de toi.

Elle fit face aux plaques de cuisson. Comme c'était bon ces moments d'intimité dans la cuisine le matin! Ce devait être ainsi la vie d'un couple marié! Mais ils étaient rares, ces moments, car la mère de Charles s'interposait souvent entre eux. Etonnant qu'elle ne soit pas encore levée, ce matin!

– Comme d'habitude, les œufs?

– Comme d'habitude.

Elle eût été folle de joie si elle avait pu connaître les pensées du jeune homme en ce moment même. Guère différentes des siennes! Ce matin il se surprenait à la regarder avec d'autres yeux. C'est vrai qu'elle était charmante, appétissante même. Le soleil entrant à flots dans la cuisine mettait en valeur sa peau de blonde Andalouse que sa nouvelle robe dévoilait passablement. Il y avait fort à parier que sa mère ne l'avait pas encore vue! Sa coiffure, du genre ébouriffé, lui donnait un air espiègle. Une soudaine envie de l'embrasser lui vint. Il se leva. Elle le sentit approcher, le cœur

battant alors qu'elle cassait les œufs. Il l'embrassa dans le cou tout en éteignant le gaz d'une main. Puis la retournant, il lui prit les lèvres avec une fougue qui le surprit autant qu'elle. Elle ne fut pas longue à se mettre à l'unisson.

Ils restaient debout, se regardant dans les yeux. Ce fut elle qui parla la première, d'une voix tremblante:

– Tu ne te moques pas de moi, Charles-Jean?

– En ai-je l'air?

– Non, reconnut-elle.

Et elle osa la question qui la torturait parfois jusqu'à l'angoisse:

– Serait-ce que tu m'aimes un peu?

La question même qu'il se posait!

– Je crois bien que oui.

– Merci mon dieu! fit-elle en joignant les mains.

– Il n'a rien à voir là-dedans.

– Plus que tu ne crois! (Incalculable le nombre de prières qu'elle avait pu faire!)

Encore toute secouée par cet aveu, elle ralluma le feu, cependant que le jeune homme, troublé par cette courte scène, se dirigeait vers la porte de la cuisine. Il se laissa accaparer un moment par la chasse qu'Olga donnait à un lézard qui venait d'ailleurs de se réfugier dans un arbre. Elle en aboyait de rage. Il l'appela, elle vint aussitôt, trouvant là une bonne raison de ne pas perdre la face envers ce maudit lézard *“tu comprends, mon maître m'appelle, je suis obligée d'interrompre ma chasse, mais tu ne perds rien pour attendre!”*

– C'est prêt, dit une voix gaie, derrière son dos.

Il revint s'asseoir. Dans l'assiette, les œufs, frits à l'huile d'olive, reposaient sur des tranches de soubresade. Il mangea avec appétit sous le regard enamouré de la jeune fille, debout non loin de la table.

– C'est bon? lui demanda-t-elle.

Oui, fit-il de la tête, la bouche pleine, encore effrayé par la voie sur laquelle il venait de s'engager sur une simple impulsion. Puis, osant enfin la regarder en face, il lui demanda:

– Tu ne t'assois pas?

– Si ta mère venait!

– Je lui dirais que c'est moi qui t'ai demandé... assieds-toi.

Ce qu'elle fit non sans avoir jeté un coup d'œil vers le petit escalier d'accès à la cuisine.

Il buvait son thé à petites gorgées – un mélange spécialement fait pour lui par une brûlerie de la vieille ville à Aix – la regardant par-dessus les bords du bol. Bizarrement, soudain, il ne sut plus quoi lui dire alors qu'habituellement, leurs rencontres n'étaient que rires, plaisanteries et chahut. Elle-même restait étrangement silencieuse. Ce silence devenait de plus en plus pesant. Ce fut elle qui le rompit:

– Tout à l'heure...

L'interrompant brutalement, il jeta:

– Quoi, tout à l'heure?

Elle se mit soudain à trembler, mais poursuivant son idée avec courage, elle continua:

– Quand tu...

– Quand je quoi?

Cette fois, elle ne put retenir ses larmes qui perlèrent au coin des yeux. Elle se leva brutalement, prit son tablier et repartit en courant vers la 'petite' salle à manger. Il ne fit pas un geste, continuant à siroter son breuvage, tout en essayant de faire le point en lui.

Jusqu'à présent, il avait toujours refusé l'amour. Ce sentiment n'avait apporté à sa mère qu'une vie gâchée. Il n'allait pas maintenant se laisser aller, qui plus est avec une gamine de 16 ans! D'accord, il s'était montré brutal. Elle ne le méritait pas. Mais il valait mieux arrêter cela tout de suite plutôt que plus tard, quand les liens auraient déjà une consistance qu'il n'aurait peut-être plus la force de rompre. Il se sentit soulagé et eut soudain envie de fumer. Il venait d'arrêter le

mois passé, à la suite d'un pari avec son père que les médecins sommaient de cesser. Charles-Henri n'avait pu s'y résoudre. Mais il réussit encore à ternir la victoire de son fils en lui disant: "C'est que tu n'étais pas un vrai fumeur!"

Sans grande conviction, il chercha, si, par hasard, un paquet ne traînerait pas dans la cuisine, n'en trouva pas, oublia puis se mit à siffler. Il s'étonna de ne plus voir Olga, sortit sur le pas de la porte. Elle avait repris faction au pied de son arbre. Il sourit, regarda l'heure. Il lui en restait encore deux. Puis il s'étonna que sa mère ne soit pas encore levée. Il commençait à s'inquiéter et s'apprêtait à prendre le chemin de l'escalier quand il entendit le bruit familier des mules à semelle de bois que sa mère chaussait quand elle était en 'négligé', comme elle disait.

Il se retourna. Lorraine apparut en haut du petit escalier, dans un pantalon large, le buste recouvert d'une ample chemise d'homme aux manches retroussées sur les avant-bras. Premier étonnement de son fils!

Habituellement, elle ne se trouvait 'à l'aise', si l'on peut dire, que dans des pantalons à côté desquels les corsets d'autrefois n'étaient qu'aimable plaisanterie. Que dire des polos de couleur criante qui lui moulaient habituellement une poitrine qu'elle s'enorgueillissait de ne pas ceinturer de 'tuteurs'! Son fils se souvenait des sarcasmes de Charles-Henri: "Si les Arabes te mettent la main aux fesses à Marseille, comme tu t'en plains parfois, ne t'en prends qu'à toi!"... "Equipée de pareils flotteurs, plus besoin de bateau pour traverser le Vieux-Port!" Ou encore: "Avec de tels 'lolos', tu ferais fortune quartier de l'Opéra!" (quartier des prostituées)

Elle encaissait remarquablement, persuadée que malgré, ou plutôt à cause de, ses remarques méchantes, elle avait réussi à attirer l'attention de son époux sur son corps, sa maladive obsession.

Autre nouveauté: ses yeux s'ornaient de lunettes – ce qui lui allait ma foi assez bien! Jusqu'alors elle s'était toujours refusée à en porter, bien que son mari, agacé par cette sottise supplémentaire, lui eût fait remarquer que la conduite automobile en perpétuel brouillard constituait un véritable danger public. Pour une fois, Charles-Jean avait approuvé.

Si d'habitude, dès le petit déjeuner, elle apparaissait peinturlurée comme une geisha, ce matin, son visage, vierge de tout maquillage, présentait ce teint blafard des peaux soustraites habituellement à la lumière et au soleil. Pour couronner le tout, sa chevelure était tout simplement brossée et non plus apprêtée dès le saut du lit, comme si elle sortait de chez Carita. L'ensemble faisait enfin vrai et son fils n'avait souvenance de l'avoir vue ainsi que lorsque, malade, elle gardait le lit.

Elle lui adressa un petit sourire triste. Il s'avança vers elle pour l'embrasser et, là encore, au lieu de se répandre sur son épaule pour se lamenter dès bon matin sur les misères de sa vie, elle reçut ses deux baisers, froidement, dignement, en lui demandant:

– Tu as déjeuné?

Apercevant dans l'évier la poêle et les couverts, elle n'attendit pas sa réponse:

– Tu as eu raison.

Habituellement, elle détestait prendre son petit déjeuner, seule. Elle prit une casserole, y fit couler de l'eau qu'elle mit à chauffer sous les regards ébahis de son fils. Il suggéra:

– Tu ne veux pas que j'appelle Françoise?

– Ah! elle est là?

– Ben oui, comme chaque samedi.

– C'est vrai que nous sommes samedi!

Le ton était lent et empreint de lassitude. Elle continua:

– Elle va bien?

Confidente habituelle de ses aventures, il hésita cependant à lui faire part de ses sentiments contradictoires vis-à-vis de la jeune fille. C'est elle qui l'incitait à se montrer dur, à ne pas s'engager, à ne pas s'impliquer sentimentalement, à tenir l'autre à bout de bras: à ne pas faire comme elle.

– Elle va bien, se contenta de répondre Charles-Jean.

En attendant que l'eau chauffe, elle se mit à laver la vaisselle du déjeuner de son fils.

– Laisse donc, lui dit-il, Françoise le fera.

– Figure-toi, mon garçon, que lorsque j'étais étudiante, je faisais tout dans mon petit appartement. A la maison, nous n'avions pas de domestiques. Ma sœur et moi aidions notre mère. Pas question de se tourner les pouces et de fumer une cigarette pendant que maman trimait. Je regrette bien de ne pas avoir fait la même chose avec ta sœur. Elle n'en serait peut-être pas où elle est. C'est ton père qui n'a pas voulu qu'une de la Réole, quoique par alliance, femme du futur PDG de l'Omnium de Travaux de Marseille, continue à tremper ses mains dans l'eau de vaisselle, de même qu'il n'a pas voulu que je me remette à travailler quand vous n'avez plus eu besoin de moi, si toutefois ce fut le cas un jour!

– Ne dis pas cela, maman.

– Oh! je suis très lucide et ne me fais plus aucune illusion... Quand Angelina s'est mise à faire sa mauvaise tête, il a décrété que la cuisine était digne d'une de la Réole.

Tout ce réquisitoire fut prononcé sans récrimination, sur un ton égal. Comme un huissier, posément, calmement, elle faisait un constat de vie. Ce n'en était que plus impressionnant. Son fils se demandait comment une telle transformation – qu'il appelait de ses vœux pourtant chaque jour – avait pu s'opérer si soudainement? Dans l'état actuel de ses connaissances il n'y voyait que l'action d'une drogue nouvelle. Elle en avait toujours usé: pilules pour dormir, pour se réveiller, pour se donner de l'appétit, pour se couper la faim, pour stimuler l'intellect, pour se donner envie de faire du sport, pour se rendre 'sexy', pour bronzer, pour blanchir, pour et contre la constipation, etc.

– Tu as bien dormi? s'inquiéta-t-il.

Avant de lui répondre, elle coupa le gaz, versa l'eau chaude dans la théière, la posa sur la table, s'assit et lui fit face:

– Très bien, c'est même étonnant pour quelqu'un qui a décidé de jeter toutes ses pilules à la poubelle! On m'avait pourtant assuré qu'il se produit un effet d'accoutumance qui nécessiterait une sorte de cure de désintoxication.

– Tu es sûre que tu n'as rien pris?

– Non, rien.

– Une nouvelle pilule que l'on donne justement pour contrer toutes les anciennes?

– Non... rien... j'ai juste bu un grand verre d'eau fraîche.

– Rien d'autre, tu en es sûre?

– Aussi sûre qu'on peut l'être, en tout cas.

Il nota une réticence dans la dernière phrase, de même qu'un certain trouble dans le regard.

– Tu peux me dire à moi, tu me dis tout d'habitude.

– Ce n'est peut-être pas ce que je fais de mieux.

De toute évidence, elle fuyait.

– Allez, maman, un effort... de plus, cela m'intéresse sur le plan clinique.

– Tu t'intéresses à la médecine, maintenant?

Il se fit un peu plus pressant. Elle céda. Et c'est d'une petite voix aux intonations enfantines qu'elle commença:

– Tu vas te moquer de moi.

Sa curiosité éveillée au plus haut point, il la pressa un peu plus.

– Mais non voyons, tu le sais bien.

Elle hésita encore un moment et se lança:

– Tu as assisté à ce qui s'est passé hier soir, et tu peux imaginer l'état dans lequel je me trouvais. Je suis venue à la cuisine et me suis astreinte à faire toute la vaisselle du repas à la main, comme autrefois à la maison, m'efforçant de ne plus penser, de faire le vide dans mon esprit comme dans une cuve avant d'y mettre le vin nouveau. Cela m'a détendue royalement comme aucune drogue n'aurait pu le faire. Je suis montée dans ma chambre, un verre d'eau fraîche à la main que j'ai bu lentement, la fenêtre ouverte, face au ciel si lumineux. Je suis restée ainsi un long moment, me pénétrant de l'infini comme jamais je ne l'avais ressenti... et alors... naturelle-

ment... me sont revenues mes prières d'enfant – car nous étions très croyants dans notre famille. Elles sont revenues et je les ai récitées sans hésitation, comme si elles étaient inscrites dans le ciel... Une grande paix est entrée en moi, j'ai fermé les volets, me suis déshabillée, me suis couchée et me suis endormie instantanément. En me réveillant, je me suis sentie reposée comme si j'avais dormi un siècle!

Elle se servit le thé qu'elle blanchit avec un peu de lait, se mit à boire lentement sous les regards médusés de son fils. En face de lui se tenait ce qu'il avait confusément souhaité: une mère vraie, plus vraie à la limite qu'il n'aurait pu l'imaginer. Même sa façon de boire le thé avait changé. Alors, revint en lui un souvenir.

Deux années auparavant, elle s'était faite renverser par un vélomoteur qu'elle n'avait pas vu (cf. lunettes plus haut.) Quand il lui rendit visite à la clinique elle apparut, pas maquillée, les cheveux en désordre, lunettes sur le nez car, à la suite du choc justement, elle ne voyait strictement plus rien. Une immense tendresse l'envahit, en présence de cette mère retrouvée comme par miracle. Le lendemain, dès qu'il put, il se précipita à la clinique. Mais ce n'était déjà plus la même personne: son père était passé après lui, en fin de soirée.

– Pourquoi me regardes-tu ainsi? lui demanda-t-elle, en reposant son bol.

– J'aime bien tes lunettes, cela te... change... beaucoup.

Elle comprit au-delà des mots, eut un sourire bon, très bon, mit la main sur celle de son fils, étalée sur la table:

– Tu verras, nous nous en sortirons.

L'échange fut interrompu par l'arrivée de Françoise, une arrivée en trombe d'une Françoise décidée, visage fermé, lèvres serrées, qui s'arrêta net sur la première marche en disant:

– Oh! pardon.

Elle s'apprêtait à faire demi-tour quand Loraine s'adressa à elle:

– Eh bien! ma petite Françoise, on ne dit plus bonjour?

Elle mit sa main devant sa bouche en ouvrant de grands yeux:

– Oh! pardon... bonjour, madame.

– Tu ne m'avais pas reconnue?

– Si, si, mais je pensais à autre chose.

Phrase qu'elle accompagna d'un regard noir en direction de Charles.

– Je peux retourner travailler, madame?

– Tu peux rester un moment à bavarder avec nous, tu veux une tasse de thé?

– Non merci, je ne veux rien... est-ce que je peux?

– Tu étais bien venue chercher quelque chose?

– Oui, mais je ne m'en souviens plus.

– Bon, eh bien! je ne te retiens pas.

Elle repartit plus vite qu'elle n'était venue.

– Elle est bizarre ce matin, tu ne trouves pas?

Le "non" de son fils n'était pas plus clair!

Elle se resservit du thé qu'elle but lentement puis reprit:

– Elle devient mignonne, cette petite Françoise! (La veille encore, elle ne trouvait pas grâce à ses yeux!) Elle change beaucoup en ce moment. Je commence à lui reconnaître une certaine allure, elle me donne l'impression de savoir ce qu'elle veut.

Charles s'agita sur sa chaise:

– Assez parlé de Françoise, veux-tu, ce n'est qu'une gamine.

Elle le regarda par-dessus ses lunettes, geste nouveau qu'elle faisait tout à fait bien.

– Comme tu voudras!

Après un léger silence, Charles reprit:

– Qu'est-ce que t'as dit Claire hier? Nous n'avons pas eu le temps de beaucoup parler.

– Je n'en sais certainement pas plus que toi... Elle est arrivée ici au début de l'après-midi, à pied – elle a dû faire du stop, comme à son habitude –, puis elle s'est excusée en disant qu'elle

était crevée et qu'elle avait surtout besoin de repos... Elle a beaucoup insisté sur ce mot. Comme j'avais d'autres chats à fouetter, je n'ai pas insisté.

– Combien de temps compte-t-elle rester?

– Ta sœur nous a habitués à surgir sans trompette et à déguerpir sans clairon.

Il écarquilla les yeux. Le langage était nouveau lui aussi!

Elle continua:

– Elle va, elle vient, sans but précis, apparemment. L'an dernier, – tu étais en Corse – elle a passé huit jours ici, dans son donjon, sans manger ni boire, quoique j'ai pu vérifier qu'elle se levait la nuit pour se servir dans le Frigidaire. Ton père a voulu une ou deux fois aller la voir, elle a refusé de descendre l'échelle. Quelques éclats de voix s'en sont suivis, ton père a menacé de balancer une grenade fumigène dans ce foutu grenier. Puis il ne s'est plus occupé d'elle.

Un court silence suivit. Portant son regard vers l'horloge de la cuisine, elle demanda soudain:

– A quelle heure travailles-tu ce matin?

– A midi.

– Ton travail, ça va?

– Non.

– Pourquoi n'en changes-tu pas?

– Faire ça ou autre chose! Au moins, j'ai la paix avec papa, tant qu'il s'imagine que j'apprends mon métier puisque pour lui, il est indispensable que les futurs chefs débutent au bas de l'échelle. J'aime encore mieux débiter au bas d'un escabeau dans un super marché qu'en haut d'un échafaudage en Arabie, comme il en a été question un moment.

– Tu n'as vraiment rien qui te tente?

– Non. (Ce fut dit très vite, puis il continua d'un ton badin:) Ou plutôt, si: rentier comme les jeunes dandys fortunés de Balzac.

– Ce n'est pas le genre de ton père.

– C'est pourquoi je bricole à Gigant.

– Je me souviens pourtant que lorsque tu étais petit, tu répondais toujours quand on te posait la question: "Je ferai des robes pour les dames."

– Un métier de tantouze, disait papa.

– J'ai montré quelques-uns de tes dessins à des gens du métier, ils m'ont tous dit que tu avais du talent, mais qu'il fallait continuer à travailler... Tu dessines toujours?

Depuis que sa mère avait abordé le sujet, il serrait les mâchoires pour ne pas se laisser envahir par l'émotion. C'était son jardin secret. Il ne permettrait à personne, même pas à sa mère, d'y pénétrer. Il secoua d'abord la tête pour dire non, puis finit son geste en assentiment.

– Tu me montreras?

Il fit oui, mais cette fois ne put retenir les larmes. Sa mère sentant également sourdre les siennes, se leva:

– Il faudrait peut-être que tu te prépares.

Il sortit en courant de la cuisine et s'élança dans l'allée de platanes, suivi peu après par Olga qui pensait qu'on allait poursuivre vers le village comme d'habitude. Mais la course prit fin à l'entrée de la propriété. Ils revinrent en jouant. Parvenu à sa chambre, il en ferma la porte à clef, déplaça la grosse commode et, d'une cache aménagée dans le parquet, il sortit un petit carton à dessin. Songeur, il examina quelques feuillets, puis, à regret, referma le dossier et remit le tout en place.

En ressortant de sa chambre, il se rendit sous la trappe de la retraite de Claire. Constatant que le cornet acoustique manquait il cria très fort, à tout hasard: "Coucou, sœurlette, tu vas bien?" N'obtenant aucune réponse, il prit l'escalier pour descendre.

Entendant un bruit d'aspirateur dans la 'grande' salle à manger, il s'y aventura. Il débrancha l'appareil. Françoise se retourna furieuse. Ses yeux portaient encore quelques traces de larmes.

– Tu voulais me dire quelque chose?

Toujours avec son air buté, mais d'un ton qui se voulait dégagé, elle répondit:

– Je n'ai pas osé te le dire pendant que tu déjeunais avec ta mère mais je voulais t'annoncer que je me suis fiancée en Espagne, à Pâques. Il est très riche, des propriétés immenses au sud de Valence et il est amoureux fou de moi. Il me téléphone tous les soirs à la maison, voilà.

C'était tellement énorme que c'est avec peine qu'il contrôla son envie de rire:

– Félicitations, c'est ta mère qui doit être contente, je lui en ferai part moi-même quand je la verrai.

Il vit avec un nouvel amusement une légère panique gagner la jeune fille qui bredouilla:

– Oh mais! elle ne sait pas.

– Très bien, dans ce cas, je ne lui dirai rien, cela restera secret entre nous deux, comme autrefois... refélicitations... Carmélita.

Il ne dut qu'à sa vitesse d'échapper à la chaussure qu'elle lui lança à défaut d'autre projectile... ils avaient retrouvé leurs relations passées, faites comme aujourd'hui de brouilles et de rabibochages.

En entrant dans le garage, il se souvint soudain que sa voiture était restée sur le parking de Gigant. Il était onze heures et demie. Ce n'était pas le moment d'arriver en retard car l'inspecteur allait l'avoir à l'œil pendant quelques jours. Il revint en courant dans la cuisine, mais sa mère n'y était plus. Toujours en courant il remonta l'escalier pour frapper à la porte de la chambre maternelle. N'obtenant pas de réponse, il ouvrit et... vit sa mère, agenouillée devant un prie-Dieu qu'il n'avait jamais remarqué auparavant. Comme elle ne l'avait toujours pas entendu, il songea un moment à repartir, mais il n'avait pas d'autre choix, à part le vélomoteur de Françoise. Il toussa doucement, puis plus fort. Enfin elle se retourna. L'expression lointaine qui émanait de son regard le frappa. Elle se trouvait à plusieurs années lumières! Il lui fallut un certain temps pour redescendre sur terre et lui demander:

– Que voulais-tu?

– J'ai laissé ma voiture au parking et...

– C'est vrai, j'aurais dû y penser moi-même... tu n'as qu'à prendre la mienne, je ne sortirai pas aujourd'hui.

Ce n'est que sur la route qu'il se rappela que c'était le jour de bridge de sa mère au Country Club. Il fallait qu'il se soit vraiment passé quelque chose d'important pour qu'elle y renonçât.

8

– Tu as une nouvelle voiture? lui demanda Monique lorsqu'il sortit du vestiaire.

Le maquillage forcé de ses yeux faisait ressortir le violet de l'iris. Elle en semblait très fière au vu de la façon dont elle le fixait en les écarquillant au maximum. Mais Charles fit celui qui ne voyait pas.

– Non, c'est celle de ma mère.

– Elle est chouette, dis-donc, qu'est-ce que cela me plairait d'avoir une bagnole pareille... c'est quelle marque?

– J'en sais rien... c'est une bagnole et elle roule, c'est tout ce que je leur demande.

– Ah! vous, les gars au pèze, vous êtes tous pareils: faire les blasés alors qu'on a tout.

Elle commençait à l'agacer avec sa voix de criquet mal réveillé et son amour immodéré pour le fric, aussi c'est d'un ton sec qu'il lui rétorqua:

– Et d'une, le pèze, comme tu dis, n'est pas à moi mais à mon père et de deux, puisque tu en

rêves tellement, pourquoi tu ne vas pas chasser à Saint-Tropez?

“Pourquoi aller chasser à Saint-Trop alors qu’elle en avait un à portée de fusil et qui de plus lui plaisait?”

– Dis-donc, tu n’es pas aimable ce matin... t’as mal dormi ou quoi! A moins que tu n’aies revu cette garce, d’hier?

– Justement... je l’ai revue... en rêve et c’était... je ne te dis pas!

Le sang de Monique ne fit qu’un tour. Elle prit sur elle car, comme elle l’avait lu dans un magazine, c’est lentement et sans gestes brusques qu’une araignée tisse sa toile. Lui tournant le dos, elle se dirigea vers le magasin en roulant du bassin, à la grande joie de l’équipe de gorilles qui surveillait l’entrée.

Ce ne fut pas le même accueil pour Charles à qui on demanda de se laisser fouiller bien qu’il eut affiché son badge. Procédure inhabituelle!

– Que se passe-t-il aujourd’hui? demanda-t-il.

– Ce ne sont pas tes oignons, petit frère, lui dit un gros à gueule de macaque comme un des singes qu’il avait photographiés cette nuit, avec son Konika X 100.

Comme Charles n’avait pas de poste fixe, il passa au bureau des chefs pour se faire affecter un travail. Le responsable était une, du genre qui vous prendrait au dépourvu si on vous demandait de la décrire. Ainsi qu’il était indiqué sur la porte, il frappa avant d’entrer. Ayant cru entendre un grommellement qu’on pouvait prendre pour une invite, il ouvrit la porte, entra et referma. La préposée était tellement absorbée dans sa tâche qu’après quelques minutes, elle n’avait toujours pas remarqué sa présence. Se dandinant d’un pied sur l’autre, il entreprit d’examiner les murs. Ni photos, ni tableaux. A leur place, des graphiques ésotériques ou des lignes de couleur, droites, brisées, en trait plein, en pointillé, s’ébattaient, lui sembla-t-il, en toute anarchie. Il songea cependant que le peintre Mathieu aurait pu s’en servir comme trame d’un de ses fameux tableaux. Ce qu’il aurait essayé de faire, pour sa part, s’il avait travaillé dans cette pièce. Il s’imaginait déjà remplissant de couleur les divers blancs, tâche qui l’absorba tellement qu’il ne vit pas la titulaire lever la tête.

– Qu’est-ce que vous faites là? aboya-t-elle.

Surpris en pleine création artistique, il mit un certain temps à réagir.

– Je vous ai demandé ce que vous faisiez là.

– En ce moment?

– Dans mon bureau.

– J’ai frappé, comme c’est écrit, et j’ai cru que...

– Bon, bon... au fait, au fait.

– Eh bien! Je suis nouveau.

– Cela se voit!

Il se demanda à quoi?

– Et je n’ai pas de travail fixe, c’est pourquoi...

– Il fallait le dire tout de suite, je n’ai pas de temps à perdre, moi, nom?

Comme il ne répondait pas, elle répéta, furieuse:

– Je vous demande votre nom, vous êtes sourd ou analphabète? Nom: n, o, m?

– Oui, oui, j’ai bien compris.

Comme il tardait un peu, elle s’essaya à l’humour:

– Eh bien! ce nom, il vient? Qu’a-t-il de si particulier? Vous n’allez pas me dire que vous vous appelez Charles de Gaulle?

– Non... simplement Charles de la Réole.

Elle le fixa un moment de ses yeux ronds puis se mit à pianoter sur une console d’ordinateur:

– Je n’ai pas ce nom là.

– C’est possible.

– Comment cela?

– J’ai dû enlever le ‘de’, cherchez à la Réole ou Réole tout court.

– C’est que je n’ai pas que cela à faire, moi, vous me faites perdre mon temps (on allait finir par le savoir)... oui voilà, je vous ai: Charles Réole, né le 20 juin 1955 à Ouagadougou, où c’est ça?

– En Afrique noire.

– Cela ne m’étonne pas... bon, allez, je n’ai pas le temps, moi... qu’est-ce que vous savez faire?

– Cela dépend: tout... ou rien.

Elle le regarda en coin:

– Puisque vous faites le mariole, je vais vous donner un boulot sur mesure. Sylvie, la responsable du rayon féminin d’habillement, vient de me téléphoner qu’elle ne pourra pas venir. Vous allez la remplacer.

– Ce n’est pas un boulot d’homme.

– Et vous croyez que le rayon boucherie est un boulot de femme? Ici, on est tous polyvalents, il n’y a pas de boulot réservé... Exécution.

– Bien, madame.

Il joignit les talons et salua, mais elle avait déjà replongé la tête dans ses dossiers.

9

Le printemps fut plutôt pluvieux et froid en Provence cette année là. La véritable chaleur ne s’était pas encore établie. Depuis quelques jours seulement on pouvait raisonnablement penser à l’été. C’est pourquoi les articles, dits de saison, s’entassaient encore dans les penderies et étagères. Une jeune employée se vernissait les ongles d’un rouge vif sang sur un fauteuil de plage du rayon d’à côté. Elle n’avait pas à proprement parler le style mannequin. A croire que la responsable du rayon l’avait choisie exprès afin de décomplexer ses clientes à tendance forte. Il s’approcha d’elle pour se présenter:

– C’est moi qui remplace Sylvie.

Instantanément, elle s’esclaffa – ce qui prouvait sa bonne nature –, et, en se vissant un doigt sur la tempe, elle ironisa:

– Vraiment, là-haut, ils ne sont pas bien!

Puis elle entreprit de l’examiner de haut en bas, exactement comme un mec le fait d’une nana.

– T’es beau gosse, toi dis-donc!

Elle affichait un aplomb comme seules peuvent se permettre celles qui partent perdantes d’avance.

– Cela fait longtemps que tu travailles ici? enchaîna-t-elle.

– Deux semaines.

– Etonnant que je ne t’aie pas remarqué!

– Tu sais, je suis plutôt du style courant d’air, rase muraille, si tu préfères. (Et il mimait le personnage.)

– Ah! en plus t’es un mec marrant, toi! J’ai comme l’impression qu’on ne va pas s’ennuyer cette “aprême”... Tiens, prends moi ça donc et revisse le moi ... s’il te plaît. (Elle lui tendit son flacon de vernis.) Tu t’appelles comment?

– Charles.

– Moi, c’est Liliane, tu sais la petite fleur, tu vois le genre.

Il éclata de rire franchement car le spectacle de Liliane jouant les fils de fer était du meilleur comique:

– A ton accent, je vois que tu n’es pas d’ici.

– Gagné mon pote: je suis de Paname, une Parigote quoi.

L'accent, le timbre de voix lui rappelait... lui rappelait... voilà: Arletty dans Hôtel du Nord. Il la soupçonna de le savoir et d'en rajouter un peu, mais cette pointe d'exotisme au milieu de l'accent méridional lui donnait un certain charme.

Il lui demanda de le mettre au courant du travail, ce qu'elle fit avec gentillesse et humour, en lui faisant savoir que la chef, un cactus de la meilleure espèce, l'avait laissée se dé... patouiller toute seule.

Et ils attendirent le chaland en bavardant comme de vieilles connaissances.

Bien qu'il portât la blouse et le macaron du magasin, les clientes s'adressaient systématiquement à Liliane, pensant sans doute que ce jeune homme distingué était son petit ami venu passer un samedi après-midi auprès d'elle. Sur le coup de trois heures, se présenta une dame qui cherchait une robe légère pour sa fille de 14 ans qui en paraissait 18 (dixit mater). Liliane la pria de s'adresser au jeune homme là: "C'est lui le chef de rayon." Pendant ce temps la fille, une mi-gnonne Eurasienne, avait repéré une petite chose qui lui semblait ressembler tout à fait à ce qu'elle avait en tête. Elle s'adressa naturellement à Charles.

– Sophie, voyons! s'offusqua sa mère.

Le visage de Sophie brillait d'intelligence. En les regardant, elle et sa mère, on se posait inmanquablement des questions sur les mystères de l'hérédité. La jeune fille lui prit la main avec le plus grand naturel:

– Venez, monsieur, venez. Dès que l'ai vu, j'ai craqué.

La mère suivait avec difficulté en bougonnant contre la chaleur intolérable qu'il faisait dans ces magasins – elle était entièrement vêtue de noir. D'un fatras innommable, Sophie sortit un ensemble salopette en tissu brillant à rayures rouges et noires ondulantes.

– Mais c'est horrible! s'exclama sa mère.

Sans se préoccuper le moins du monde des exclamations maternelles, la jeune fille voulut essayer. Charles lui montra la cabine ad hoc. A la sortie, elle se planta devant lui:

– Alors, qu'est-ce que vous en pensez?

La mère se précipita vers sa fille pour lui chuchoter:

– Tu ne vas pas mettre ça, on dirait le pantalon de ton père quand il travaillait dans les rizières, tu sais sur la photo.

– Et alors? s'exprima-t-elle tout haut. Raison de plus! Je n'ai pas honte de mes parents moi, 'niakoué' ils sont, 'niakoué' je suis. (Et elle ajouta à l'adresse de Charles:) Elle n'est pas ma mère. Nous étions en plein drame de l'adoption.

– Vite un siège! geignit la dame en portant la main à sa gorge.

Et elle se laissa tomber sur la chaise de plage de Liliane qui, telle le roseau, plia mais ne rompit point.

– Cette petite me fera mourir! eut-elle encore la force d'ajouter avant de se taire pour un bon moment.

– Vous ne m'avez pas répondu, monsieur, dit la 'petite' qui manifestait une persévérance de bon aloi.

– Le tissu est bien, on dirait même qu'il y a un peu de soie. (Ce qui fut confirmé par l'étiquette dans le dos indiquant de plus le lieu de fabrication: Italie.) Le dessin est original ainsi que l'impression mais la forme ne vous va pas du tout, trop étroite en haut, trop large en bas. Pour votre type de femme, je veux dire de jeune fille, c'est l'inverse qu'il faudrait: large en haut et étroite dans le bas.

Le ton tout à fait professionnel de Charles impressionna la jeune fille. Elle buvait littéralement ses paroles. Il réfléchit un moment.

– Vous savez coudre?

– Oui, oui, j'adore.

Il réfléchit encore un peu.

– Je vais vous faire un dessin... vous avez un crayon, du papier?

– Crayon oui... papier? J'ai une lettre dans mon sac, un côté n'est pas écrit.

Il fit une place sur une petite table voisine et, au dos d'une lettre un peu vieillie, debout, à moitié courbé, ayant à ses côtés la jeune Asiatique, il dessina d'un seul jet ce qu'il avait vu intérieurement. Quand ce fut fini, elle trépignait de joie, d'excitation, répétant:

– Ah! c'est beau!... ah! c'est beau!

Mais la dame en noir venait de reprendre ses esprits et d'une voix geignante répétait-elle aussi:

– Mais Sophie, que fais-tu donc, mais Sophie, que fais-tu donc?

– J'arrive maman, j'arrive, regarde ce que m'a fait le monsieur!

Elle ne jeta qu'un coup d'œil distrait sur la feuille, ne pensant qu'à son malaise. Dégue, la jeune fille revint lentement vers Charles. Liliane se trouvait maintenant près de lui. Se saisissant de la feuille, elle la regardait du mauvais côté où s'inscrivait une écriture qu'elle ne comprenait pas.

– Pas comme ça, fit Sophie en retournant d'autorité la lettre du côté dessin.

– C'est toi qui as fait ça? demanda Liliane.

– Non, c'est le monsieur.

Elle regarda Charles puis, de nouveau le croquis et dit simplement:

– Chapeau! Tu ferais un bien meilleur chef de rayon que Sylvie. En mode elle n'y connaît rien. (Puis, présentant la salopette, elle demanda à Sophie:) Tu prends?

– Oui, oui... maman, tu fais un chèque?

En même temps que la mère adoptive maugréait qu'elle n'était bonne qu'à cela, Liliane précisait:

– On paye à la caisse.

En reprenant le croquis, la fillette murmura:

– C'était une lettre de mon père au Vietnam.

– Pour un peu, elle t'aurait embrassé! commenta Liliane alors que le couple s'éloignait.

Entre trois et quatre heures, Charles eut affaire à quelques clientes, mais il ne renouvela pas son offre de dessin bien qu'à chaque essai, des idées germassent en lui. Petit à petit, il se laissa aller à son goût des formes et du toucher, jusqu'à en perdre la notion de l'heure.

Peu après quatre heures, il y eut un creux. Liliane en profita pour s'asseoir sur le fauteuil. Charles s'adossa à la petite table. Il venait de rire à une plaisanterie dont Liliane était prodigue. Survint alors inopinément dans leur champ de vision, une jeune fille très maquillée, en minijupe et chemisier transparent, au visage renfrogné. Ne s'embarrassant pas de préambule, elle attaqua:

– Décidément, tout est bon, pourvu qu'il y ait un trou.

– Qui c'est celle là? réagit aussitôt Liliane.

– Je m'appelle Monique.

Et Charles, qui décidément ne se ferait jamais à ses manières, ajouta:

– Elle travaille à la charcuterie.

– Ce n'était pas la peine de le préciser! ironisa Liliane.

Le coup de gong fut donné par l'irruption du chef du rayon 'traiteur':

– Dites donc, Monique, qu'est-ce que vous faites là, en civil?

Elle répondit en ondulant du corps et en papillotant des yeux, ce qui, au point de vue coordination, n'était pas évident:

– J'étais venue me mettre d'accord avec mon ami Charles pour ce soir. Il doit me prêter une voiture.

D'un air fort peu amène, l'homme regarda Charles, en qui il venait de voir un concurrent potentiellement dangereux.

– Au boulot, commanda-t-il.

– Bien, chef.

Et Monique repartit non sans avoir jeté un regard noirissime à Liliane.

Celle-ci resta silencieuse un moment, puis demanda:

– Tu sors avec?

– Elle voudrait bien...

– Je ne te conseille pas. C'est le genre de bonne femme pieuvre dont on ne peut jamais plus se débarrasser. Quand tu réussis à enlever une patte, il y en a dix qui crochent à côté... crois-moi, c'est un avis sincère. Tu vois comme je suis? Je sais parfaitement que je n'ai aucune chance avec toi.

– Tu n'es pas dénuée de charme.

– Ouais! ouais! c'est ce qu'on dit quand on veut être gentil.

– Non, non, je t'assure, je suis certain qu'on peut arriver à ne plus te voir comme tu es... Je ne sais pas qui a dit: "Il n'y a pas de femme laide, il n'y a que des hommes qui ne savent pas voir."

– T'es sympa. (Sa certitude de ne jamais plaire venait d'être sérieusement ébranlée.)

Sur le coup de 5 heures, les haut-parleurs du magasin diffusèrent le message suivant: "Monsieur Charles de la Réole est demandé à la Direction, Charles de la Réole à la direction".

Charles, qui, à ce moment là, aidait Liliane à confectionner un paquet cadeau, ne réagit pas tout de suite:

– Mais c'est moi, qu'est-ce qu'ils me veulent?

– Tu t'appelles Charles de la Réole?

– Oui.

– Ben dis donc!... alors, qu'est-ce que t'attends?

10

Sur le chemin, il pensa que c'était une suite à l'affaire de la veille. Prenant l'escalier conduisant aux étages, au premier palier un homme lui demanda s'il était M. de la Réole, ce qu'il confirma. "Suivez-moi", dit l'homme. Ils montèrent encore deux étages, l'accès au dernier étant filtré par deux gardiens armés. Eclairé par une voûte translucide, le palier abritait de nombreuses plantes d'intérieur. Les murs étaient garnis de tableaux modernes qui semblaient être du même auteur. Tous évoquaient un milieu aquatique sous une lumière lunaire. Ils se dirigèrent vers une grande porte en bois massif verni qui ne portait pas d'inscription. Une chaînette à l'ancienne pendait le long du battant droit. Actionnée, elle déclencha à l'intérieur un bruit de clochette qui rappela étrangement à Charles celle de la maison. La porte s'ouvrit toute seule et ils pénétrèrent dans une grande pièce abondamment éclairée par de grandes baies vitrées qui donnaient à l'est sur une colline boisée et au sud sur le parking du Supermarché. Sur une immense table en bois massif datant au moins de Vercingétorix, au plus de Louis XI, reposaient une superbe console téléphonique, un vase rempli de fleurs, un micro ordinateur, un petit coffre en bois clouté ressemblant à celui d'Errol Flynn dans "le Corsaire des Iles", ainsi qu'un crucifix en bois noir patiné. Un homme au visage osseux, les traits burinés, s'y tenait. Des yeux gris acier d'une couleur identique aux cheveux le regardèrent avancer en le transperçant. Puis, se levant de son fauteuil en bois plein, directement sorti d'un château fort, il lui tendit par-dessus la table une longue main osseuse et sèche:

– Charles-Jean de la Réole?... Erwan Guervenec... prenez place.

Il se rassit, et indiqua à Charles qu'il pouvait en faire autant. Puis il s'adressa à l'homme qui venait de l'accompagner:

– Vous pouvez nous laisser, Joël.

Erwan Guervenec, le grand patron et fondateur de la Chaîne Gigant, celui que son père avait évoqué la veille au soir, le regardait intensément, ses mains nouées l'une à l'autre. Les doigts faisaient penser à des racines. Charles se sentit mis à nu. Sa chaise, bien qu'en bois, s'était transformée en gril. Il lui fallait réagir, mais comment? Soudain, les traits de l'homme s'éclairèrent d'un

sourire bon:

– Veuillez m’excuser, c’est une sale manie que j’ai de regarder de cette façon les gens en face de moi. Je sais que je les mets mal à l’aise, mais je ne peux entamer un entretien sans entrer en communication avec l’âme de mon interlocuteur, à condition qu’ils en aient une, bien entendu... Rassurez-vous, la vôtre est d’excellente qualité.

Il dénoua ses mains, se renversa en arrière et continua:

– J’ai déjeuné avec votre père, hier. Un personnage, votre père, haut en couleurs! (Charles n’osa pas lui demander s’il lui avait vu une âme?) Il vous a peut-être fait part de nos projets? (Charles acquiesça.) J’ai désiré m’entretenir avec vous de votre avenir à l’intérieur de ce projet. Votre père le voit très prometteur. Comme chacun sait, les parents ont des œillères en ce qui concerne leur progéniture, même si dans leur vie professionnelle, ils font preuve de la plus grande clairvoyance. Je ne m’exclus pas de la catégorie. Donc, première question:

– Comment le voyez-vous vous-même, cet avenir?

Charles fut tenté de répondre: “*Je n’en vois aucun*”, mais il ne put s’empêcher de penser à la terrible désillusion de son père.

– Vous savez, c’est encore un peu tôt, je ne travaille ici que depuis quinze jours. Il faut un temps d’adaptation, c’est tellement différent de la vie d’étudiant... Je ne pense pas pouvoir vous répondre valablement.

Ce disant, il ne se faisait aucune illusion sur sa tentative d’éluder – il se savait trop mauvais comédien. En face d’un maître observateur tel que ce Guervenec, il n’avait aucune chance. Ce dernier changea abruptement de sujet.

– Que faisiez-vous comme études?

– Oh! des lettres, de la psycho, des langues, rien de bien sérieux. En tout cas, pas la préparation idéale au monde des affaires auquel me prédestine mon père.

– Pourquoi cette moue péjorative? Toute étude est enrichissante quelle qu’elle soit et pour ce qui est de la préparation idéale dont vous parlez, les miennes se bornent à la théologie! Mes parents avaient une petite épicerie à Callac en Bretagne. Une vie de chien à cette époque, je vous parle de bien avant la guerre. Ce n’est pas tellement le travail qui me rebutait – il ne m’a jamais fait peur – mais cette vie terre à terre, sans âme ou si peu. J’ai voulu m’élever spirituellement, quoi de mieux que la religion pour les hauteurs, mais Dieu n’a pas voulu de moi comme servant exclusif. Les voies du Seigneur étant impénétrables, comme chacun sait, je me suis retrouvé à la boutique parentale à la suite d’une maladie grave de mon père. Tel que vous me voyez, j’ai failli devenir prêtre, je n’en tire ni honte, ni gloire. Ces années d’études m’ont beaucoup enrichi et certains de mes collaborateurs d’ajouter: marqué... il paraîtrait que je ne me suis pas débarrassé de ma soutane! Mes concurrents, eux, n’hésitent pas à me surnommer ‘le curé de choc’, une sorte de Don Camillo défroqué, à la Française.

Charles qui s’attendait à une sorte de sermon sur les vertus de la religion dans l’exercice du Commerce fut agréablement surpris par l’humour acide du bonhomme qui se révéla d’autre part un parleur intarissable, doté d’une voix de basse bien articulée. Quand il évoqua Don Camillo, il le vit dans une église du 13^e siècle, subjuguant une foule en transes religieuses, du haut de sa chaire.

« Pour en revenir, enchaînait-il, à la valeur des études, en ce qui me concerne, je préfère cent fois quelqu’un qui a fait ce qui lui plaisait mais avec passion plutôt que le brave petit gars, ou fille, car on va encore me taxer de sexiste, qui a fait HEC parce que son papa l’a voulu. Je suppose que ces études de lettres n’ont pas dû plaire à votre père. »

– Exact... c’était la première fois que je lui résistais. Je n’ai pas encore compris pourquoi il a lâché si facilement... Il y a quelque temps, il m’a fait venir dans son bureau à Marseille.

– C’est toujours plus facile de parler à ses enfants dans le cadre professionnel, remarqua son vis-à-vis, continuez.

– Et il m’a dit de son ton sans réplique de P.D.G., excusez-moi.

– Non, non, j’aime la formule, fit Guervenec avec un sourire de connaisseur.

– Il m’a donc dit: tu vas avoir 25 ans, tu vas me faire le plaisir d’arrêter tes conneries, il parlait de mes études. Il m’a fait la proposition suivante: ou travailler sur un de ses chantiers en Arabie Saoudite, ou dans un Supermarché à Aix. Bien que n’ayant pas compris le pourquoi du Supermarché, j’ai opté pour cette formule.

– Ce n’est donc pas un coup de cœur.

– Ce serait plutôt du contrecœur.

– Jolie formule également.

– Oh! n’ayant aucune chance de vous tromper, j’ai préféré être sincère. (Et il s’apprêta à se lever.)

– Restez donc assis.

– Je pense pourtant que vous êtes en train de perdre votre temps avec moi.

– D’une part, je suis seul juge de mon temps, d’autre part, je n’ai pas l’impression que je suis en train de le perdre. (Il se renversa de nouveau dans son fauteuil.) Cette conversation me rappelle étrangement une que j’ai eue avec mon fils aîné il y a quelques années. Sa mère venait de mourir. Il en fut très affecté. Plus rien ne semblait l’intéresser. Comme votre père, je l’ai convoqué dans mon bureau Directorial et je l’ai sermonné au lieu de tenter de le consoler. Pendant tout ce temps il est resté étonnamment silencieux. A la fin, voyant que je n’en tirerais rien, je me suis tu... Nous sommes restés un long moment l’un en face de l’autre. Soudain, j’aperçois à ses pieds un grand carton noir. Il le portait en entrant mais je n’y avais pas fait attention. Je lui demande ce qu’il avait là-dedans. Il le prend, tire sur une cordelette et le pose ouvert sur le bureau me mettant en face avec son secret: des dessins, des tableaux. Je les ai examinés posément, en prenant pour une fois tout mon temps. Il m’a avoué par la suite que de consacrer un aussi long moment à ses créations, moi dont le temps était minuté à la seconde, l’avait fortement ému. Je ne suis pas connaisseur, mais ai trouvé une certaine ‘patte’ à son œuvre.

– Dans le couloir, c’est de lui?

– Oui, répondit fièrement le père.

Charles n’attendit pas la question qui n’allait pas manquer de suivre pour donner son appréciation:

– Cela me plaît beaucoup.

– Merci.

A ce moment, la sonnette retentit. Guervenec regarda la vieille pendule électronique, suspendue au mur d’en face. Il se leva:

– Cette fois, je ne peux retarder... j’ai beaucoup apprécié cet entretien... je ne sais pas, mais j’ai l’impression qu’il y a en vous, comme chez Gildas, une sorte de jardin secret... nous aurons certainement l’occasion de nous revoir.

Il actionna la commande d’ouverture de la porte. En sortant Charles croisa un groupe de personnages compassés conduits par le fidèle Joël.

En rentrant à Puyricard le soir, il fut étonné de ne pas trouver sa mère sur le perron, vigie inlassable du retour de ses hommes. La porte du garage refermée, Olga ne s’était pas encore manifestée. Pourtant, toutes les issues donnant sur la façade étaient ouvertes, celle de la cuisine, celle de l’entrée, celle du petit bureau de l’aile est. Il jeta un rapide coup d’œil dans ces pièces, puis dans les salles à manger, monta l’escalier, frappa à la porte des chambres fermées, les ouvrit, se rendit dans la sienne pour se changer, remarqua en sortant que le pont-levis était abaissé, la trappe ouverte. Il gravit l’échelle. La pièce était vide et paraissait rangée sans aucun baluchon d’aucune sorte. En descendant l’escalier, un aboiement attira son attention. Il lui sembla venir de derrière la bâtisse. Derrière le grand escalier intérieur, une porte donnait sur la façade nord, permettant

l'accès à un grand terrain un peu en friche. En bordure nord et ouest de ce champ, une rangée de pins et de peupliers offrait protection contre le mistral. A une époque, des pommiers, poiriers, oliviers s'étaient ordonnés en emplacements bien délimités, excluant toute autre végétation. A présent y régnait une anarchie de bon aloi où dame Nature avait laissé les graines choisir en toute liberté leur lieu de pousse, mélangeant ainsi les oliviers avec des platanes, des chênes, des pins, des cèdres, des genêts, des saules pleureurs et toutes sortes de petits arbustes sauvages qui essayaient de s'immiscer dans cette mini forêt qui étonnait les visiteurs stupéfaits de trouver une telle végétation dans un pays réputé pour sa sécheresse. Miracle d'une ancienne irrigation relayée désormais par le superbe réseau du Canal de Provence qui permettait n'importe quelle culture.

Les aboiements venaient du seul endroit policé qui faisait tout de même près d'un demi-hectare. Domaine de Juan, mari d'Angelina, père de Françoise, ancien homme à tout faire d'une grande quincaillerie d'Aix. Retraité depuis quelques années, sa main verte faisait merveille dans cet espace dont il avait lui-même fixé les limites. En plus du potager traditionnel et des massifs de fleurs, il s'essayait à toutes sortes de plantations qui auraient semblé incongrues dans cette région. Pas plus Lorraine que le maître de maison n'y mettaient les pieds, encore moins les mains, se contentant de commentaires lors des visites de rigueur pour les invités. Aussi quelle ne fut pas la stupéfaction de Charles en apercevant, près d'Olga qui avait cessé d'aboyer, une personne en pantalon de coutil vert, chemise grise à manches retroussées, la tête recouverte d'un chapeau dit de jardinier? Ce n'était pas Juan qui d'ailleurs, ne portait jamais de chapeau malgré son crâne dégarni. En s'approchant, Olga reconnut son jeune maître et se précipita vers lui. Il lui gratta la tête et s'apprêtait à lui demander: "Qui c'est?" quand la personne se retourna.

Les mains pleines de terre, le visage ruisselant de sueur qu'elle épongea d'un revers de bras, Lorraine, sa mère, souriait devant l'étonnement de son fils.

– J'ai bientôt fini, dit-elle, il ne me reste plus qu'à arroser. Je suis allée chez le pépiniériste, tu sais, sur la route...

– Comment? J'avais ta voiture!

– En vélo.

– En vélo! lequel?

– Françoise m'a prêté le sien, elle ne s'en sert plus... J'ai eu une envie irrésistible de planter quelque chose, n'importe quoi mais planter... Juan va se fâcher... alors, j'ai mis des roses, un citronnier, un érable, ce n'est pas la saison, d'accord, mais qui sait? Et puis aussi des laitues. Il se refuse à en semer car cela porte malheur... On mangeait des laitues de notre jardin à la maison.

Elle alla prendre un tuyau d'arrosage, ouvrit un robinet.

– A quelle heure rentre papa? demanda Charles.

– Il ne rentre pas, répondit-elle d'un ton neutre.

Puis elle enchaîna:

– J'ai cru entendre Juan dire que la difficulté avec l'arrosage était d'en mettre ni trop ni pas assez.

– Et quand rentre-t-il?

– Il ne m'a pas dit.

– Et Claire?

– Envolée.

– Quand?

– Pas vu.

Partie de cette façon, la conversation risquait d'être passionnante au repas. Il songea un moment à se rendre au cinéma à Aix, mais, à l'approche de l'été, les programmes laissaient un peu à désirer.

– Je vais lire un peu dans ma chambre, tu m'appelles quand tu auras fini.

La nuit était tombée. Après avoir frappé à sa porte, sa mère entra, revêtue d'une robe, en coton gris perle, ample, à col légèrement ouvert, garnie de poches. L'ensemble faisait un peu vieillot

mais ne manquait pas de charme. Elle ne lui était pas inconnue.

– Je vois que tu cherches, lui dit-elle. Je vais t’aider ... Tu avais 14 ans.

Et le déclic se fit. Il l’avait dessinée pour sa grand-mère désireuse de faire un périple en Italie avec un ami. Quelques jours avant le départ, elle s’était cassée le col du fémur. Le voyage ne put jamais se faire car au cours de l’hiver suivant, elle mourait.

– Et tu l’as gardée depuis ce temps?

– En me promettant bien de ne jamais être assez vieille pour la porter... Comme quoi il ne faut jamais jurer de rien... Ceci étant, j’espère qu’il n’y aura pas la même suite que pour elle... Je compte bien aller en Italie cet été.

– Avec papa?

– Tu sais très bien que ton père déteste les voyages qui ne sont pas... d’affaires.

Contrairement à ce qu’il avait pensé, le repas pris dans la cuisine en toute simplicité fut gai et la conversation fort animée. Il avait craint que sa mère, de jeune fille attardée geignarde, ne glisse à la vieille dame sermonneuse et moraliste. Il n’en était rien et il découvrit une personne dotée d’humour et d’auto critique, se rendant parfaitement compte du personnage complètement faux et artificiel qu’elle avait joué des années durant. Elle ne pouvait l’expliquer autrement que par une sorte d’envoûtement hypnotique dont son fils ressentait lui aussi les effets néfastes.

Elle évoqua longuement son enfance dont son fils ignorait tout.

« Je suis née à Villefranche-sur-Saône où papa travaillait dans une coopérative vinicole. Il n’y avait pas beaucoup d’argent à la maison : une petite bâtisse en briques, ceinturée d’un jardinet où, en plus des légumes, nous élevions des poules et des lapins. Comme je travaillais particulièrement bien à l’école, la directrice, qui m’avait prise en amitié, insista pour que je continue mes études. Veuve sans enfant, elle a contribué à mes frais de scolarité. Je le lui ai mal rendu. Elle a cessé de m’écrire l’année dernière, voyant que je ne lui répondais plus. J’en ai honte maintenant. Après mon bac, j’ai voulu faire des études de Droit dans l’intention de devenir magistrat bien qu’à l’époque ce fût encore une chasse gardée masculine. J’ai fait ma première année à Lyon, effectuant en vélo tous les jours le trajet Lyon-Villefranche. C’est pourquoi j’ai souri devant ton étonnement parce que je m’étais rendue chez le pépiniériste à cinq kilomètres. D’une part cela me fatiguait tout de même et d’autre part je restais une charge pour mes parents. Par hasard, je suis tombée sur une annonce demandant une fille au pair dans la région d’Aix en Provence. Elle avait paru dans un journal lyonnais car les demandeurs, eux-mêmes d’origine lyonnaise, se méfiaient, me dirent-ils plus tard, de la jeunesse locale. Je suis venue voir, pendant les vacances. Tu ne devineras jamais où habitaient ces gens?... Château des Eyguières à... Puyricard... nos presque voisins. La demeure est grande, beaucoup plus que celle-ci, mais c’est vrai que tu la connais par ton ami Gontran, qu’est-il devenu? Les patrons se rendaient souvent aux Etats-Unis pour affaires, me laissant seule avec leur petit garçon et un couple de domestiques. Je travaillais, mes jours de congé, dans un restaurant d’Aix: le Béfou. Il n’existe plus, mais à l’époque c’était un restaurant célèbre... C’est là que j’ai rencontré ton père. Pour mon malheur, aurais-je encore dit hier! Mais, son bonheur ou son malheur, on se le fait soi-même.

» Un samedi soir, je vois entrer trois messieurs dont un militaire. “Un officier de la Légion Etrangère, basée à Aubagne”, me précisa la caissière. J’étais chargée d’accueillir la clientèle et de la placer, ce qu’on appelle maintenant hôtesse. Les deux messieurs en civil étaient nettement plus âgés. Le cheveu dru et court, le visage bien marqué sans un gramme de graisse superflue, ton père était impressionnant sous l’uniforme. Pendant le repas, il m’a souvent et longuement fixée. Ce regard me troublait. Je m’efforçais de l’éviter, mais plus d’une fois je me suis surprise à regarder dans la direction de leur table. A la fin du repas qui dura longtemps, je leur apportai le vestiaire. Quand je lui tendis son képi, il me demanda abruptement:

– Etes-vous libre demain?

Je l’étais mais fit non de la tête. “Dommage” et il s’inclina. Il revint, mais seul cette fois, le samedi suivant puis le samedi d’après. Chaque fois, il me poursuivait de son regard magnétique.

Au point que le patron du restaurant, me prenant à part, me dit:

– Vous avez l’air de plaie au Capitaine de la Réole, il n’arrête pas de vous fusiller des yeux. Le mot était on ne peut plus juste.

Il m’apprit qu’il descendait d’une riche famille d’huiliers de Marseille qui n’appréciait pas trop, semble-t-il, la Légion Etrangère même si elle contribuait à défendre leurs positions commerciales aux Colonies. Ils espéraient que ce qu’ils considéraient comme une lubie, à défaut d’une provocation, passerait bientôt.

Pendant deux mois je ne le vis plus. Puis un soir il réapparut, en civil, accompagné des deux mêmes messieurs que la première fois. Le manège recommença, mais, est-ce le fait qu’il eût abandonné l’uniforme (papa était farouchement anti-militariste), je ne refusai plus son regard... La suite, on peut la lire dans un livre ou la voir au cinéma... cour rapide à la hussarde se terminant dans le lit de son studio à Marseille pour vérifier une possible incompatibilité dans la position allongée, ce qui ne fut pas le cas, bien au contraire. »

Charles n’en revenait pas du langage direct et stupéfiant de sa mère.

» Notre mariage s’est fait dans la plus stricte intimité. Ni ses parents ni les miens n’y assistèrent. Le lendemain de la cérémonie, il m’annonça, d’une part, qu’il quittait l’armée et que, d’autre part, ses nouveaux employeurs l’expédiaient à Ouagadougou. N’ayant pas de dictionnaire sous la main, je plaçais difficilement cette cité ou village sur le globe et lui demandais si au moins, il y avait une Faculté de Droit là-bas?

– Il n’y a que des ‘nègues’ là-bas, les ‘nègues’ les plus cons qui puissent exister en Afrique.

» C’est ainsi que j’ai appris que Ouagadougou se trouvait en Afrique, qu’il n’y avait pas de Faculté et que de toutes façons, les études pour moi c’était ‘rapé’, car, chez les de la Réole, jamais les femmes n’avaient levé le petit doigt autrement que pour prendre le thé. Elles s’en étaient très bien trouvées au cours des siècles, ne s’en étaient jamais plaint. Il n’y avait donc aucune raison que cela change. Je lui ai bien rétorqué qu’on ne faisait plus la guerre avec des arbalètes mais il m’a répondu que la guerre était une affaire de mâles et que de toute façon, les bonnes femmes ne comprenaient rien à rien. Je lui ai alors demandé pourquoi il s’était encombré d’une ‘bonne femme’ si telle était son opinion?

– Le goût de me taper des négresses m’est passé, tu ne pensais tout de même pas que j’allais m’embarquer pour plusieurs années dans ce trou à ‘nègues’ sans ma paillasse!

» Je me demande encore comment je ne me suis pas enfuie ce jour là. Une paillasse! Voilà ce que j’étais pour lui, une Marie-couche-toi-là, à tout moment, à tout endroit et à tout va, car pour la ‘bagatelle’ il n’a jamais connu le chômage, comme dirait Audiard.

» Nous avons passé quatre années à Ouagadougou dont le nom à lui seul était tout un programme.

» Je serais morte d’ennui si je n’avais eu le double bonheur de tomber enceinte tout de suite ainsi qu’un an après... En fut-il heureux? Je ne sais. Il était toujours sur les routes ou dans les airs. Se consacrer complètement et sans doute exagérément à des petits enfants est une occupation à plein temps qui me permit de créer une oasis dans ce petit monde de la colonie blanche où l’étalage de ses biens constituait le seul critère de valeur. J’échappais à ces gouffres d’ennui que constituent les ‘cocktails’ pour ci, pour ça, passais pour une sauvage. C’était le bon terme car je préférais cent fois la compagnie de nos domestiques noirs et de leur famille, si gais malgré leur misère. Bien entendu, je fus accusée de me ‘taper’ du noir, “qui adore les blondes!” Je présume que ton père ne sut rien de cette accusation classique car il aurait commencé par casser la tête du colporteur avant de venir éventuellement s’attaquer à la mienne.

» Nous avons vécu les débuts de l’indépendance où certaines de mes contemporaines n’hésitèrent pas à ‘pratiquer’ du noir mais ce n’était pas par vice n’est-ce pas, comme moi, mais par souci légitime de préserver le pain de leurs enfants... Mères admirables!.. Mais je médis: ce n’est pas bien.

» Exit donc ‘Ouaga’. Retour en Provence, où ton père, qui avait apparemment donné satisfaction à ses employeurs – je dis apparemment car il ne me parlait jamais de ses affaires –, obtint un

poste important au siège de la Société à Marseille.

» Nous avons logé dans la magnifique propriété de tes grands-parents le long de la corniche à Marseille. Oh! ce n'est pas la place qui manquait, mais, l'intimité. Les de la Réole ont une forte tendance à vivre en tribu. On m'a déchargée de l'éducation de mes enfants. "Les nurses anglaises et les précepteurs suisses font cela cent fois mieux que les parents, exemple votre mari, ma chère!"

» C'est là que, résignée aussi bien que lâche, j'ai développé mon personnage qui me semblait être l'archétype de la femme idéale pour cette famille anachronique. Ce fut assez réussi pendant de longues années. Cette caricature de femme semblait plaire effectivement à Charles-Henri. Cela lui permettait d'exercer sa verve destructrice à mes dépens. Il en devenait aimable! Puis, il s'est lassé; je me suis accrochée à mon personnage. Plus je me cramponnais, plus il se lassait, jusqu'au point où les choses en sont arrivées, hier.

» Ne crois pas que cette tentation du retour au Moi soit récente. Plusieurs fois, ces dernières années, je suis partie en vacances, seule, bien décidée au retour à mettre fin à cette comédie. Mais il y avait vous, il y avait la peur du quotidien. Ce ne pouvait être qu'un abandon de domicile conjugal avec la terrible sanction financière qui en est la conséquence. Chez les de la Réole, on se déchire, on s'entretue, on se hait mais on ne divorce pas.

– Claire et moi n'aurions pas laissé faire cela, s'exclama Charles.

Elle le regarda en hochant la tête:

– Le crois-tu vraiment? Vous êtes peut-être encore plus dépendants que moi.

– Alors, pourquoi maintenant?

– Parce que maintenant, je n'ai plus peur.

Il faisait complètement nuit. Un petit air frais entra par la porte ouverte de la cuisine.

– Veux-tu une infusion?

– Non merci.

– Je vais m'en faire une, une citronnelle, comme à Ouaga. J'en prenais tous les soirs, à cause des moustiques. Ce soir ce sera pour chasser les fantômes... tu n'en veux vraiment pas?

– Et puis si, je vais t'accompagner.

Elle se leva pour faire chauffer de l'eau. En allumant le feu, elle lui demanda s'il avait des souvenirs de son enfance à Ouagadougou.

– Je me vois parfois juché sur les épaules d'un noir immense.

– C'était Mamadou, notre cuisinier. Extraordinaire cuisinier!... Je me souviens d'un jour, ton père arrivant à 7 heures du soir et lui disant:

– Mamadou, dans une heure, quinze à table.

– Bien mon Commandant.

» Il resta un moment songeur puis fit:

– Tu dis 15?

» Et il montra par trois fois les cinq doigts de sa main droite. Ayant obtenu confirmation, en un éclair il dépêcha toute une nuée de petits commissionnaires qui campaient en permanence près de la maison... A huit heures, la table était somptueusement mise, le repas prêt, un dîner dont on n'aurait pas eu à rougir au Béfour. »

Revenant avec l'eau chaude à table, elle la versa sur les sachets de citronnelle, l'air pensif et nostalgique, ce qui laissait supposer que ces années en Afrique furent sans doute les meilleures de sa vie de femme mariée.

Liliane n'était pas de bonne humeur. C'est tout juste si elle répondit au salut de Charles. Patience valant mieux que questions, il apprit peu après que son ami, un homme beaucoup plus âgé, dont elle ne parlait jamais, venait de lui annoncer son divorce en même temps que son remariage... avec une autre. Jouant au grand philosophe – pour les autres c'est facile –, il s'efforça de lui démontrer qu'un homme aussi peu fiable ne pouvait laisser de regrets.

– Mais je l'ai dans la peau, ce mec, tu ne peux pas savoir!

C'est vrai qu'il ne savait pas. Il avait déjà entendu cette expression, toujours dans la bouche d'une femme. A croire que la peau des hommes était impénétrable! A moins que la chose ne fût invouable pour la fière gent masculine!

L'après-midi fut plutôt calme, conjonction du lundi et des premières chaleurs. Il consultait un journal de mode quand il se sentit tiré par la manche. Se retournant, il reconnut sa jolie petite cliente Eurasienne, la jeune Sophie. Elle lui souriait.

– C'est moi, fit-elle. (Puis elle ajouta d'un ton de conspirateur:) Je voulais vous montrer quelque chose.

D'un sac en toile qu'elle portait à l'épaule, elle sortit deux feuilles de papier. Dépliées et posées sur la table, elles contenaient une série de dessins de mode.

– Ce ne sont pas des copies, ils sont de moi, s'empressa-t-elle d'ajouter. Celui-là, c'est ce que j'ai acheté l'autre jour. J'ai un peu modifié ce que vous aviez fait, vous ne m'en voulez pas?

L'ensemble dégageait un air de fraîcheur et d'originalité qui plut tout de suite à Charles. Il s'apprêtait à le lui dire quand on entendit un: "Sophie, Sophie, où es-tu donc?" suffisamment fort pour faire sursauter la jeune fille. Sans se retourner, elle ramassa ses papiers dans sa sacoche. Avant de répondre: "J'arrive", elle lui demanda:

– Vous aimez?

– Beaucoup.

La réponse de Charles-Jean lui mit du baume au cœur et alluma un éclair de joie dans son regard. Elle eut encore le temps, car sa mère se déplaçait fort lentement, de lui dire:

– Je repasserai seule, un mercredi.

Avec les doigts de la main collés, elle lui fit un mignon signe de main en guise d'au revoir.

– Un sacré ticket que vous avez là, mon cher de la Réole, commenta Liliane.

– Penses-tu, c'est une gamine!

Vers 18 heures, il rêvassait un peu, assis sur le bord de la table, quand, dans le vague de son regard, une forme se précisa. Au fur et à mesure que la forme qui se faisait femme approchait, un trouble l'envahissait. Cette femme qui lui souriait, s'avancait d'une démarche assurée de chasse-resse. La Diane chasseresse de son rêve, l'Eve dominatrice! Il n'aurait pu dire comment elle était habillée tellement il était fasciné par son visage, son regard à la fois lumineux et froid, sa magnifique chevelure flamboyante. Elle était maintenant tout près:

– Bonjour, monsieur de la Réole, dit-elle.

Devant l'air stupéfait de Charles, elle crut bon d'ajouter:

– Vous ne me reconnaissez pas?

– Si, si, balbutia-t-il.

– Vous avez retrouvé les clefs de votre voiture?

– Oui, oui.

(Tout simplement au volant!) Mais cela il ne le précisa pas.

Liliane s'approcha:

– Vous désirez quelque chose... Maa...dame?

– Laisse, c'est une amie.

Liliane en fut pour ses frais de curiosité.

– Au fait, je ne vous ai pas demandé ce que vous désiriez? Nous venons de recevoir une collection de maillots de bain tout à fait originale.

– J’ai ce qu’il faut, merci. Je désirerais m’entretenir avec vous. C’est important. Quand et où pourrions-nous nous voir?

– C’est à quel sujet?

– Je ne peux pas vous en parler ici.

– Dans ce cas, où et quand vous voulez.

– Ce soir, chez moi.

– Ce soir non. (Il n’avait pourtant rien de spécial à faire.) Demain si vous voulez.

– Va pour mardi. (Elle lui remit une carte de visite.) Vous y trouverez mon adresse et mon numéro de téléphone en cas d’empêchement. A demain donc. (Elle lui tendit une main charnue et un peu forte, au contact cependant délicieusement doux.)

Il la regarda s’éloigner en proie à la plus grande perplexité, sensible cependant au charme étrange de cette silhouette à la féminité à la fois douce et agressive. Puis il porta les yeux machinalement sur la carte de visite qu’elle venait de lui remettre.

Le choc!

13

Charles suggéra, en cette fin de soirée mémorable où il en apprit davantage sur sa mère qu’en 25 ans de vie commune, de profiter de l’absence du père pour aller voir un peu ce qui se passait du côté de Lurs.

Ce mardi matin, jour de congé de Charles-Jean, ils prirent la Nationale 96, qui conduit de Marseille à Grenoble. La circulation était fluide. Au pont de Mirabeau, la route des Alpes franchit la Durance dont elle emprunte ensuite la vallée. Lurs, petit village médiéval, perché sur une colline élevée se raccorde à la Durance par une falaise abrupte.

En arrivant sur la petite place, à l’entrée, ils s’arrêtèrent un moment car ils étaient un peu en avance sur leur horaire. Prenant place sur le petit muret garde-fou, ils contemplaient le grandiose paysage que constituaient la vallée de la Durance, le plateau de Valensole et la barrière des Alpes en fond.

Lorraine semblait songeuse, elle n’avait pas tellement parlé depuis le départ. Il la regarda et eut de nouveau l’impression de se trouver avec une amie de sa mère. Elle avait chaussé des mocassins de marche, revêtu une espèce de robe dite ‘saharienne’, en toile de coton couleur sable bardée de poches droites obliques. Semblable à celle d’Eve dans son rêve! Ses cheveux gris ondulaient librement. Elle portait des lunettes à monture fine dont le verre se teintait au soleil et, pour clore cette impression d’apurement que l’ensemble dégageait, pas un des dix doigts de ses mains ne se parait d’un bijou, pas un ongle n’était verni ou peint.

– Ce n’est tout de même pas hier que tu as acheté cette nouvelle garde-robe? s’étonna son fils.

– La robe, c’est l’an dernier. Les souliers, il y a deux ans. Les lunettes, la semaine dernière.

– Tu semblais songeuse tout à l’heure!

Elle prit un certain temps pour lui répondre:

– Essaie un peu d’imaginer l’angoisse d’un papillon quand il vient de sortir de sa chrysalide et qu’il songe à sa dépouille de chenille. (Il sourit à l’image.) Pourquoi ce sourire?

– Je t’imaginai prenant ton envol de ce muret en direction de la vallée.

– Rassure-toi, le vol c’est pour plus tard... on y va?

– Allons.

D’après ce que Charles avait pu reconstituer de quelques récits faits par sa sœur, la ferme devait se trouver sur la route de Sigonce à deux ou trois kilomètres de Lurs. Un petit chemin en terre y conduisait. Le premier qu’ils prirent sur la droite fut le bon. Il menait à un bosquet où les châtaigniers se mélangeaient aux chênes, aux pins, aux peupliers. Une inscription: “lou mas du souleou” (le mas du soleil) se devinait en lettres gravées au feu sur une pancarte en bois, toute délabrée. Sur une autre pancarte plus récente, se lisait en lettres peintes: PRIVAT... VERBOTEN.

Ils passèrent outre pour déboucher sur la façade arrière d'un bâtiment où stationnaient deux voitures 'made in Germany' et immatriculées en Allemagne de l'Ouest. Un chien berger, Germain également, déboula. Magnifique bête au pelage noir et fauve, dont les oreilles superbement droites indiquaient sans aucune équivoque la pureté de la race aryenne. Un seul aboiement bien sonore, coup de trompette d'avertissement, indiqua d'une façon fort claire que le chemin était barré. Charles coupa le moteur pour bien montrer au fier cerbère leurs intentions pacifiques. Chacun campant sur ses positions, les choses en seraient sans doute restées là un bon moment, si, par le bruit enfin alerté, un homme n'était apparu au coin du bâtiment. Immense. Un colosse barbu à la tignasse étonnamment fournie. Vêtu d'une chemise de laine à carreaux bariolés, d'une culotte courte en cuir soutenu par des bretelles, les jambes enserrées dans de grosses chaussettes de laine, il avançait à grandes enjambées dans des brodequins à lacets.

– Barbe Rousse, dit Charles.

L'homme cria: "*Was?*"

Charles, derrière la vitre de la voiture fit signe qu'il voudrait bien l'ouvrir, mais que...

Le géant cria: "*Haus*".

Le chien s'aplatit. Charles ouvrit la vitre.

– Est-ce ici qu'habite Claire de la Réole? lança-t-il d'une voix pas trop assurée.

L'homme ne répondit pas. Charles reprit en un allemand littéraire tiré du meilleur Goethe. C'est en français que Barberousse répondit:

– Oui, c'est bien ici.

L'homme avança. Le chien, toujours aplati, suivait la scène avec intérêt, se demandant à quel moment son maître allait lui demander d'intervenir.

– Que lui voulez-vous? (Tout cela en excellent français, bien articulé: du non moins meilleur Chateaubriand.)

– Madame que voilà est sa mère, continua Charles, quant à moi, je suis son frère.

– Ia, ia, la famille de Claire! Je suis très heureux. Venez, Madame, jeune homme.

Complètement démotivé par cet assaut de civilités, Rintintin se glissa sous une des deux voitures. Cette première prise de contact prometteuse fut soudain interrompue par l'irruption d'une sorte de furie revêtue d'une robe tyrolienne à ceinture de cuir. Elle gesticulait à qui mieux mieux, proférant des paroles incompréhensibles. Loraine et son fils crurent comprendre qu'aux yeux de cette charmante personne ils étaient indésirables. Le géant lança deux mots qui claquèrent comme des coups de fusil. Immédiatement la furie se radoucit et tenta même de sourire. Une troisième apparition double cette fois, par une route différente, vint tout aplanir. Une jeune femme aux cheveux bleus, vêtue normalement, s'approchait, tenant à la main un petit garçon aux cheveux réellement blonds, revêtu de la miniature d'accoutrement de Barberousse. Rintintin vint accueillir chaleureusement le petit garçon, poliment la jeune femme, que reconnurent les occupants de la Peugeot comme étant leur sœur et fille.

Claire fit les présentations. Barberousse s'appelait Hans. La personne pleine de vie en costume tyrolien était sa femme, Greta. Le garçonnet, leur fils, se prénomma Ludwig.

– Vous n'allez pas rester là! N'est-ce pas Hans? dit Claire.

– Ia, ia, répondit le colosse.

Il tourna les talons, entraînant tout le monde à sa suite, chien compris.

La disposition était classique pour une grande ferme de la région. Quatre grands bâtiments se faisaient face, délimitant ainsi une cour intérieure rectangulaire. Toutes ces constructions étaient élevées à la mode du pays, en gros murs de pierres liées par un mélange fait de terre et de paille. Le bâtiment nord constituait l'habitation, les autres ceux de service. Une grande porte centrale à deux battants horizontaux permettait à l'air et aux humains d'entrer tout en l'interdisant aux animaux divers qui avaient pu vivre en liberté dans cette ferme. Une entrée cloisonnée des deux côtés séparait deux pièces. À gauche une grande cuisine avec cheminée, à droite une salle à tout faire, dotée d'une énorme cheminée.

On prit place, le café fut servi. Ludwig et le chien repartirent dehors. Hans offrit des cigares,

demanda la permission d'en allumer un. Aspirant une large bouffée qu'il exhala vers le plafond aux poutres apparentes, il se renversa dans son siège à bascule et demanda:

- Avez-vous fait bonne route?
 - Pas beaucoup de voitures, répondit Charles.
 - Etonnant. En France on circule mal!
- Charles ne connaissait pas l'Allemagne.

Le ton de la conversation était lancé. Il ne pouvait guère y en avoir. Claire semblait gênée de la présence de ses parents. Hans tirait sur son cigare en pensant à autre chose. Greta fusillait Claire du regard. Soudain elle se leva et prit place sur un des genoux de Barberousse qui l'accueillit avec une grande satisfaction. L'autre restait libre. Hans frappa sur sa cuisse. Loraine regarda sa fille et nota son regard égaré. Hans répéta son geste. Claire se leva et vint s'asseoir sur la cuisse libre. Une satisfaction évidente se lisait sur le visage de Barberousse. Ses deux mains occupées, il n'en disposait plus pour le cigare dont la fumée nimbait les visages des deux femmes. Claire toussa. Hans grogna. Greta se saisit du cigare, en chassa la cendre et le remit en bouche. La scène était digne des contes de Grimm. Ce que pensa Charles. Il se tourna vers sa mère: elle semblait n'avoir rien vu.

Après cette démonstration, Hans poussa sans ménagements les deux femelles. Il désirait bouger.

- Voulez-vous voir nos moutons? demanda-t-il.

Loraine jeta un coup d'œil à Charles-Jean qui approuva de la tête. Tout plutôt que ce spectacle dégradant pour sa sœur!

Loraine se leva.

- Votre café était excellent, dit-elle.
- Nous le faisons venir spécialement de Cuba.

A l'extérieur, ils retrouvèrent Ludwig et Rintintin. Le groupe, reconstitué, se dirigea vers le bâtiment sud, faisant face à la maison d'habitation. En approchant, ils furent saisis par une forte odeur. Elle ne semblait pas incommoder Claire. Greta faisait la grimace.

– Ma femme n'aime pas l'odeur des moutons, dit Hans. Moi si. (Et il respira très fort.) C'est tout de même autre chose que les gaz d'échappements des voitures!

Claire restait muette et suivait, tête baissée. Loraine essaya bien de lui tirer quelques mots mais ce fut peine perdue.

Hans ouvrit la porte de l'étable. De part et d'autre d'une allée centrale, de petites stalles abritaient des dizaines de moutons. A la vue des visiteurs ils entamèrent un concert de bêlements qui sembla réjouir le colosse. "Une symphonie pastorale!" s'écria-t-il avec un geste de chef d'orchestre. L'homme ne manquait pas d'humour, remarqua Charles-Jean. Un petit chien berger surveillait le troupeau d'une mini-estrade en hauteur. Hans fit un signe. Il descendit de son perchoir. En quelques rapides allers et retours il fit taire les musiciens. Puis vint quémander une carresse près de son maître.

- Gut, gut, Karajan, dit Hans.

Greta se pinçait toujours le nez. Claire se dirigea vers le fond du bâtiment. A sa suite ils entrèrent dans une petite pièce mal éclairée. Un large évier occupait tout un pan de mur. Des ustensiles divers traînaient à terre. Sur des claies séchaient des fromages. Une odeur aigrelette s'ajoutait à celle des moutons.

- C'est ici que je les fabrique, dit-elle, avec une certaine fierté.
- Tu les vends bien? demanda son frère.
- Nous n'arrivons pas à suivre la demande.
- Il faudra pourtant. J'ai de grands projets, tonna Hans.
- Ta femme pourrait m'aider, au lieu de se tourner les pouces! s'écria Claire.
- Moi seul est juge de ce qui est bon pour la communauté.
- Bien Hans, dit Claire, en courbant la tête.
- Je vous remercie, Monsieur, il faut que nous rentrions maintenant, dit Loraine.

Un peu avant la sortie, Hans les arrêta.

– Attendez. Je vais vous faire assister à un magnifique spectacle. Karajan! cria-t-il.

Le petit chien sauta de son poste de surveillance et se plaça en bout de bâtiment. Hans ouvrit la grande porte, fit signe à ses invités de sortir. Puis il siffla. Le chien mit tout son troupeau en rangs comme le meilleur *feldwebel* (adjudant) prussien. Un nouveau coup de sifflet et l'armée des moutons défila au pas devant le groupe d'humains. Hans jubilait et lâchait une série de "ach" bien sonores.

Le troupeau s'engagea sur un petit chemin. Hans les regarda s'éloigner, l'œil mouillé.

Claire se glissa près de son frère.

– Il aime mieux ses moutons que son fils, lui confia-t-elle. Un de ces jours...

Hans, ses deux femmes, Ludwig et le chien de garde accompagnèrent les visiteurs à la voiture.

– Merci de votre visite, dit le maître de maison. Revenez quand vous voulez.

Il ne manquait plus que Lorraine ajoutât: "Quand vous passerez près d'Aix, venez donc nous voir", pour que cette visite à sa fille faisant retour à la terre fut conforme aux canons de la plus exquise politesse.

Lorsque la Peugeot retrouva la N 96, Lorraine se contenta du simple commentaire:

– Curieux personnage que ce Hans!

Charles-Jean se demanda s'il avait eu raison de proposer cette visite!

14

La carte de visite transmise par la belle rousse qui avait inspiré le rêve de Charles junior portait en lettres richement gravées: "Evelyne de la Réole".

Son appartement se situait dans le quartier des Facultés à Aix. Il s'y présenta peu avant 20 heures. Pendant une bonne partie du retour de Lurs, cette étrangeté avait occupé une bonne partie de ses pensées.

Il pensait encore à une plaisanterie possible. Sur le tableau d'affichage de l'immeuble une étiquette indiquait: Evelyne de la Réole, 4^e étage. Il pressa le bouton d'appel. Une voix charmante et empressée lui répondit:

– Montez.

La porte de l'appartement s'ouvrit sur une Evelyne habillée (peu) d'un short court, blanc et d'un polo moulant de couleur indigo. D'un seul coup d'œil, Charles nota de belles cuisses à la peau dorée ainsi qu'une poitrine ferme bien qu'importante.

Elle le fit pénétrer dans la salle de séjour qui donnait sur le sud. L'ameublement à dominante de verre et de métal laissait une impression de froid, malgré une bonne luminosité. Elle le fit asseoir sur un fauteuil en plexi, confortable mais sans chaleur, lui offrit à boire et prit place en face de lui.

– Ouh, ouh, fit-elle en agitant la main devant les yeux de son visiteur. A peine arrivé, vous êtes déjà parti? Ce n'est pas gentil pour moi.

– Ce n'est pas cela! fit-il en souriant.

– C'est quoi alors?

– La nuit qui a suivi notre rencontre, j'ai fait un rêve curieux.

– Racontez-moi.

Elle l'écouta avec une grande attention.

– Je n'ai jamais chassé mais effectivement il y a ce goût en moi. Un de mes projets est également de me rendre en Afrique. Vous m'y accompagnerez puisque vous connaissez maintenant.

Elle se leva et se dirigea vers la petite cuisine de son appartement. Charles-Jean la suivit des yeux. Le spectacle de cette fille superbe aux cuisses nues et à la poitrine arrogante se déplaçant en longues glissades sur le parquet de l'appartement, lui rappela... Il sourit.

- Pourquoi riez-vous?
 - Une image qui m’est venue.
 - Pourrais-je savoir?
- Il hésita...:
- Vous me rappelez Silvana Mangano dans Ris amer.

Ce fut à son tour de sourire.

- Diane chasseresse! Silvana Mangano! Jamais je n’avais reçu autant de compliments. Elle se rassit. Sur un pouf, cette fois. En tailleur. Elle le fixait. Il se sentit gêné, aspiré. Elle se fit soudain sérieuse. Le regard se durcit.
- Mon nom vous étonne, n’est-ce pas?
- Un peu.
- Un peu seulement?
- Non.
- C’est une longue histoire.

15

Le lendemain, Charles-Jean se leva de bonne heure car il faisait partie de l’équipe du matin. En pénétrant dans la cuisine il eut la surprise d’y trouver sa mère qui déjeunait. Elle était vêtue d’une jolie robe en cotonnade. Sa peau commençait à retrouver ses couleurs naturelles. Quelques traces de décoloration parsemaient encore sa chevelure. Elle le regardait en souriant à travers ses lunettes. Il l’embrassa avec tendresse.

- Tu es tombée du lit?

Elle lui tendit un journal d’annonces. A la rubrique “Offres d’emploi”, un grand placard était souligné. Le Supermarché Gigant recrutait des caissières pour la saison d’été.

- Tu envisages...?
- Et pourquoi pas? C’est aussi bien que faire la bonne pour ton père, tu ne trouves pas?
- Une de la Réole, caissière!
- Un de la Réole, employé de rayon!

Il rit.

- Papa va en avaler son cigare!
- Si cela pouvait le faire cesser de fumer!

L’humour de sa mère lui plut.

- Je pars avec toi, je ne veux plus me servir de la voiture que m’a offerte ton père.
- Avec plaisir, maman.

Peu après huit heures, il la laissa sur le parking de Gigant.

Liliane avait retrouvé le moral. Elle lui expliqua que son ex-jules envisageait tout bonnement de reprendre ses ‘coupables’ exercices, alors qu’il venait à peine de changer de partenaire légale. Comme elle lui demandait conseil, il lui répondit qu’il n’était pas dans sa peau – ce qui dans le cas de figure prenait une importance considérable. D’autre part, pourquoi ne pas accepter avec la deuxième légitime ce qu’elle avait consenti avec la première?

– A moins que tu n’aies songé à l’épouser? (Elle hochait la tête. Il y avait de cela!) Le mieux serait que tu en trouves un autre!

Elle ne nia pas.

La conversation en resta là sur ce sujet. Dans l’heure qui suivit, il y eut un mini coup de feu, puis un grand ressac et Charles se demanda soudain pourquoi sa mère n’était pas venue lui donner des nouvelles de son entrevue avec le Service du Personnel. À tout hasard, il alla faire un tour du côté des caisses et, à la numéro 7, il la vit, revêtue de la blouse blanche maison. Une femme portant la blouse bleue des cadres se tenait à ses côtés. Il nota que la file de la caisse 7 était notable-

ment plus fournie que les autres, comme si la clientèle voulait s'associer à la formation du personnel. Débordant cette file par la gauche, il agita deux doigts sous le nez de sa mère qui, relevant la tête lui adressa un franc sourire. Il lui lança un "ça va?" auquel elle répondit par un bref mouvement de la tête.

– On mange ensemble?

Elle fit oui de la tête.

– Tu t'attaques aux vieilles maintenant? lui lança Monique qu'il croisa sur son chemin de retour.

– C'est ma mère.

– Oh! excuse-moi, fit-elle, confuse.

Comment avait-il pu avoir l'idée de sortir avec cette fille? Elle dut sentir sa réflexion car elle n'insista pas.

Quand il rejoignit son poste, Liliane lui déposa un gros bécot sur la joue:

– Merci, Charles, tu es un véritable ami.

– Bonjour, est-ce que Charles-Jean de la Réole est de service aujourd'hui?

Liliane se retourna. Cette belle rousse qui l'avait intriguée quelques jours auparavant s'adressait à elle, en souriant. Qui plus est, elle lui tendit la main.

– Je m'appelle Evelyne de la Réole.

– Sa sœur?

– Une cousine plutôt!

– Il ne va pas tarder. Asseyez-vous.

– Volontiers... Comment est-il dans le travail?

– Charmant. Il aurait fait un superbe couturier. Il faut voir les dessins de mode qu'il tartine!

– Intéressant! fit Evelyne. Ah mais, le voilà!

Elle se leva, se déplaça à sa rencontre et l'embrassa tendrement. Il lui répondit un peu moins naturellement non sans avoir tourné la tête pour voir si le surveillant ne se trouvait pas dans les parages.

Evelyne prit le bras de son 'cousin'. Liliane nota de nouveau un comportement fort tendre. Revenus au stand, elle lui lâcha le bras, tendit de nouveau la main à Liliane.

– Au revoir, Liliane.

Puis elle embrassa de nouveau fort amoureusement Charles et les quitta.

– C'est vraiment ta cousine? lui demanda Liliane.

– Il paraît.

Elle garda ses réflexions pour elle.

A 16 heures, journée terminée, il attendait sa mère sur le parking. Il aperçut Liliane sortir en courant et se diriger vers une grosse Mercedes. A l'avant se tenait un homme imposant, au crâne dégarni, qui tapotait sur le volant en jetant des regards furtifs autour de lui. Elle lui fit un joyeux signe de la main avant de s'engouffrer dans cette voiture, – siège principal de leurs extases sexuelles, racontait-elle volontiers – et qui, dans ce but, avait reçu un aménagement spécial.

– Je ne t'ai pas fait trop attendre? s'annonça sa mère.

Pendant le retour, Lorraine lui expliqua qu'elle avait eu beaucoup de chance d'être reçue par un certain M. Prigent, qui touchait de très près au grand patron.

– Il s'est montré charmant, ne m'a rien demandé sur mes motivations intimes mais s'est déclaré très intéressé par mes diplômes. Guervenec, le grand patron, cherche justement quelqu'un ayant mon profil pour une place juridico-commerciale de haut niveau, à l'échelon du groupe. Contrairement à ton père, il ne refuserait pas à priori une femme! Si cela se concrétise, je serai sans doute appelée à me déplacer à travers la France. Y verrais-tu un inconvénient?

– Il s'agit de ta vie, maman, je ne suis plus un bébé. Du moment qu'il ne t'envoie pas à Oua-

gadougou!

– Cela ne me déplairait pas.

Elle sourit, lui posa la main sur le genou et le serra.

– J’ai tout de même demandé à réfléchir encore un peu. En attendant, ils me font faire un tour accéléré des services.

16

Charles-Henri ne donnait toujours pas de ses nouvelles. Chaque jour Lorraine et son fils se rendaient à leur travail. Le maître de maison ne leur manquait absolument pas. Il aurait pu aussi bien ne jamais revenir!

Ce jour-là ils déjeunaient à la maison quand Claire surgit avec un petit baluchon. A peine si elle leur dit bonjour.

“Je suis crevée”, furent ses seuls mots. Et elle monta se réfugier dans son donjon. Pendant trois jours, elle refusa toute nourriture et visite. Chaque fois que son frère lui demandait de ses nouvelles par l’interphone, elle ne répondait que par une question:

– Personne n’a téléphoné pour moi?

Le matin du quatrième jour elle apparut à la porte de la cuisine où Charles prenait son petit déjeuner en compagnie de sa mère. Elle était pâle, les joues hâves. Sa chevelure, encore courte, avait retrouvé sa couleur naturelle châtain clair. Dans le regard se lisait encore un certain déboussolement.

Revêtue d’une tenue de tennis Lacoste, elle ne la remplissait pas comme naguère. A l’époque, pas très lointaine (deux ans), où elle cumulait avec bonheur le sport avec ses études à la Fac des Sciences de Marseille, M^{elle} de la Réole était on ne peut plus exigeante sur la griffe de ses vêtements, de même que sur le pedigree de ses amis. Charles nota que les jambes de sa sœur qui constituaient en elles-mêmes un spectacle sur les courts du Country Club d’Aix, étaient toujours aussi belles bien que d’une blancheur qui lui eût fait horreur en ce temps là.

Elle entra, prit un siège, et s’assit au bout de la table, n’ayant pas dit un mot depuis son entrée. Sa mère lui proposa de déjeuner avec eux mais n’obtint pas de réponse. Ils décidèrent de l’ignorer et reprirent leur conversation. Lorraine évoquait son travail.

– Moi aussi, je veux travailler, déclara Claire, brusquement.

– A Gigant, ils cherchent toujours des caissières, précisa son frère.

– Ah non! fit-elle.

En lui-même il pensa à la petite pièce envahie par des odeurs atroces où elle préparait ses fromages!

– Je ne connais rien d’autre.

Un peu après, elle s’adressa à Charles:

– Tu joues toujours au tennis?

– Toujours aussi mal.

– Je prends quand même si tu veux bien... c’est possible ce matin?

– Jusqu’à 11 heures.

– Bonjour ma fille, dit à ce moment Lorraine.

– Bonjour maman... excuse-moi... tu sais...

– Je sais.

Claire laissa un moment la phrase suivante en suspens:

– Je voulais te dire que j’ai failli ne pas te reconnaître l’autre jour... ce changement... j’aime bien... j’aime... beaucoup.

Seul commentaire qu’elle fit de la visite de sa mère qui semblait cependant avoir été déterminante dans un changement total de vie.

– Votre père vous a-t-il parlé de son frère Charles-Victor? avait demandé Evelyne à son visiteur.

– Je ne savais même pas qu’il avait un frère.

– Et votre mère?

– Nous ne parlons pas beaucoup de mon père et de sa famille.

– Charles-Victor de la Réole... tous les mâles de la Réole s’appellent Charles. Savez-vous pourquoi?

– Non.

– Parce que le premier la Réole anobli le fut par Charlemagne.

Le fait qu’elle en connût plus que lui sur sa famille ne l’étonna pas outre mesure.

« Charles-Victor était l’aîné, avec tout ce que cela comporte! Fêté, adulé, choyé comme l’est le premier garçon de ces grandes familles méditerranéennes, Charles-Victor commence par décevoir. Il ne se comporte pas tout à fait comme le devrait un garçon selon l’éthique la Réole. Sans être vraiment efféminé, Charles-Victor a des goûts attribués aux filles: il pratique la harpe, adore faire la cuisine et passe le reste de son temps à jouer avec des chiffons. L’aîné restant l’aîné, on tente de lui faire passer ces goûts douteux: en vain. Une solution se présente alors. Une tante, riche, veuve sans enfant, vivant en Egypte, s’offre pour recueillir le ‘pauvret’ dont la grâce l’a touchée. L’ostracisme dont il est l’objet la révolte. Charles-Victor et sa tante prennent le chemin de l’Egypte. Ils s’installent à Alexandrie. Votre oncle change de prénom pour s’appeler Alexandre. »

Cette évocation d’un oncle inconnu, porté vers le chiffon, trouve une résonance extraordinaire en Charles-Jean. A part qu’il ne jouait pas de la harpe, tout y était: l’attitude du père, la déception, le désintéret, l’incompréhension, l’inexistence. Cette révélation le submerge. Ce que ne manque pas de noter Evelyne.

– A quoi pensez-vous?

– Vous ne pouvez pas savoir l’importance de ce que vous venez de me dire!

– Je pense que si.

– Moi aussi, je...

– Je le sais.

– Qu’est-ce que vous savez?

– Ne montez pas sur vos grands chevaux. J’ai longuement parlé avec votre amie Liliane. Elle est fort admirative pour vos talents de créateur de mode.

– Ah! elle vous a dit?

– Pourquoi faites-vous cette tête? C’est merveilleux de posséder un tel talent!

– Vous ne trouvez pas cela efféminé?

– Pas du tout.

– Mon père dit que c’est un métier de ‘tantouze’.

– Excusez-moi, mais votre père n’y connaît rien. Ce ne sont pas les hommes que vous désirez habiller! Mais les femmes! Cela prouve au contraire votre intérêt pour elles. Est-ce que je me trompe?

– Non.

Cet oncle enfin révélé lui devient soudain très cher.

« Alexandre qui mène la vie dorée des jeunes étrangers fortunés en Egypte d’après-guerre – avant l’Indépendance – rencontre une jeune femme, en 1953. Bien que mère d’une petite fille, elle est célibataire. Il est libre. Ils ne tardent pas à se marier. Alexandre adopte avec joie la petite fille, née de père inconnu et lui donne son nom. C’est ainsi que je suis devenue Evelyne de la Réole. Je suis donc votre cousine par alliance. Embrassons-nous, cousin. »

Elle se lève, vient vers lui. Quand elle se penche pour l’embrasser il s’enivre des yeux et du

nez. Elle se rassoit sur un fauteuil.

« Ma mère était dessinatrice de mode. Sous son impulsion, Alexandre – c’est ainsi que je l’appelais – se mit lui aussi sérieusement au travail. Ils fondèrent une maison de couture qui allait vite devenir célèbre. Mais, en 1956, Nasser mit les étrangers à la porte sans bagages. La tante n’avait pas survécu aux événements; c’est donc à trois que nous avons débarqué à Marseille où Alexandre – alias Charles-Victor – se faisait une joie de revoir sa famille. Loin d’être partagée, hélas! A sa mort, la tante avait légué tous ses biens à son fils adoptif. La majeure partie consistait en actions du Consortium la Réole. Un arrangement s’est fait. Alexandre céda toutes ses parts afin de monter une maison de couture à Paris. Je passe sur tous les détails juridico-financiers de l’affaire pour en arriver à la conclusion qu’il s’est fait bel et bien roulé, trucidé, volé! Votre père y a joué le rôle principal.

– Cela ne m’étonne pas de lui! gronda Charles-Jean.

» Ce n’est pas tout, continue Evelyne. Voyant que son frère avait néanmoins réussi à créer sa propre affaire, Charles-Henri monta une nouvelle machination dont mon pauvre père ne sortit pas vivant.

» Alexandre avait monté sa maison à Paris avec l’aide de capitaux Libanais, une grande partie de sa clientèle en Egypte faisant partie de la riche bourgeoisie Libanaise. Ils lui demandèrent de monter une maison associée à Beyrouth, ce qui l’amena à faire de nombreux allers et retours entre Paris et cette ville. Un jour, en débarquant à Orly, il est arrêté par la brigade des Stupéfiants et on trouve dans ses bagages de quoi lui valoir vingt ans de prison. Bien qu’innocent, c’est ce à quoi il a été condamné. Ruinée, ma mère s’est retrouvée petite couturière de quartier après avoir habillé les actrices et les princesses. Grâce à son courage, j’ai pu faire des études poussées. Ce n’est qu’à sa mort que j’ai eu connaissance de tout ce que je viens de raconter car ma mère tenait une sorte de journal intime. Voilà ce que je désirais vous dire.

Charles-Jean bouillait littéralement.

– Je savais que mon père était un salaud mais à ce point! Je vais en parler à maman. Cela l’aidera dans sa détermination.

– J’aimerais mieux que vous la laissiez en dehors... pour le moment. Voici ce que je vous propose.

Bien qu’on fût en semaine, un jour non férié, non chômé; bien que ce ne fût ni une fête laïque ni religieuse, le parking du Country Club d’Aix était déjà notablement rempli. Les courts l’étaient moins, la piscine pas davantage. L’immense bar, par contre, affichait complet.

Claire et son frère furent bien accueillis au bureau par une dame entre quarante et soixante ans, qu’ils avaient toujours connue là et qui semblait être le factotum du Club. “Comment va la maman? Comment va le papa? Cela fait longtemps qu’on ne vous avait pas vue ma chère Clotilde... Chloé...”

– Claire.

– Claire, pardon, vous étiez malade, en voyage? C’est fou ce qu’on a pu me demander ce que vous deveniez, je vais vous gronder, pas même une petite carte souvenir. Des cartes, j’en ai une de ces collections, elle vaudra cher un jour, Philippe (Philippe Chatrier, Président de la Fédération de Tennis) n’y manque jamais et pourtant s’il y a un homme occupé c’est bien lui, mais vous même Charles-Louis.

– Charles-Jean.

– C’est vrai, Charles-Louis c’est votre père.

– Non, mon père, c’est Charles-Henri.

– Charles-Henri, c’est vrai, mais avouez qu’avec tous ces Charles machin, il y a de quoi s’y perdre.

Quant à elle, elle ne se perdait jamais, équilibriste de talent, retombant toujours sur ses pieds quelle que soit l'embûche ou la peau de banane. Cela valait de l'or! Une vraie personne à la vraie place! (directement traduit de l'anglais)

Ils obtinrent un court.

– Celui que vous préférez, vous avez de la chance!

Ils étaient déjà rouges comme des pivoines car les balles avaient une maligne tendance à adopter des trajectoires tout à fait imprévisibles. Pour les rattraper il ne fallait pas ménager ses efforts.

– Tout cela me semble manquer d'entraînement! dit une voix un peu rauque qui venait de derrière le grillage.

Comme c'était l'évidence même, il n'y avait pas lieu de se formaliser, d'autant plus que cette intervention permettait une pause bienvenue. S'essuyant le front du revers du bras, le frère et la sœur se tournèrent vers le grillage.

– Vous ne me reconnaissez pas? (La voix, un peu masculine, était pourtant celle d'une femme, en tenue de tennis comme eux.) Suzy! Je suis Suzy.

– Mais oui, Suzy! s'exclamèrent avec un bel ensemble les 'de la Réole'.

– Je peux? ajouta-t-elle.

La personne qui longeait le grillage pour venir à leur rencontre n'était pas n'importe qui. Suzy Langlois, meilleure joueuse de France et de Navarre, avait failli, à maintes reprises, remporter, dans l'ordre: Roland-Garros, Wimbledon, Forest Hill, Melbourne – ce qu'on appelle le Grand Chelem. Par contre, à Carpentras aussi bien qu'à Hong Kong, à Landerneau tout autant qu'à Dallas, à Souillac ou Singapour, elle avait pris une option pour un titre à vie car elle y était imbattable. A tel point que les organisateurs songeaient sérieusement à lui donner un prix de dissuasion afin de ménager un certain suspense dans la compétition.

Elle faisait partie de ces personnes à qui on ne peut donner un âge, d'une part parce qu'elles le cachent bien et d'autre part, parce qu'on est sûr de se tromper. En ce qui la concernait plus de 20 et moins de 40 constituait une bonne fourchette.

Des jambes de 20 ans sans contredit, des jambes qui constituaient sa force principale dans le jeu car elles lui assuraient un déplacement démoniaque – pour ses adversaires! Comme si elles étaient douées, en plus, d'un sens d'anticipation qui la propulsait en temps voulu à la bonne place! "Elle court comme un homme", distillaient les mauvaises langues.

La tête faisait moins de 40... à l'extérieur. Les détracteurs ne manquaient pas d'ajouter: pas plus de 10 à l'intérieur. "Chez Langlois, ce sont les jambes qui sauvent la tête..." "Si Suzy avait la tête de ses jambes, pas une joueuse au monde n'arriverait à sa cheville". Tels furent les commentaires qui l'accompagnèrent tout au long de sa carrière tennistique.

Elle laissait médire, se contentant chaque année de remporter le Championnat National, d'être la première joueuse de France Intra-Muros et Outre-Mer et de faire sien un proverbe qu'elle avait fait graver, en chinois, sur une de ses coupes 'made in Hong-Kong': "Les chiens aboient, la caravane passe."

Elle venait d'entrer, souriante, de son pas élastique d'échassier (la 'grande bécasse' était encore un de ses surnoms). Un certain trouble se fit jour dans son regard alors qu'elle s'approchait de Claire. Elle l'embrassa d'autorité, avec effusion. Elle se tourna ensuite vers son frère qu'elle embrassa aussi mais plus distraitemment tout en continuant à regarder Claire vers laquelle elle revint, pour la prendre par les épaules.

– Tu ne peux pas savoir combien je suis heureuse. Pas plus tard qu'hier, je demandais encore de tes nouvelles à Solange (la factotum). Elle n'en avait pas, elle n'en avait plus! J'ai téléphoné chez toi au moins deux fois. La première je suis tombée sur votre bonne espagnole qui m'a proprement envoyée sur les roses. La deuxième sur ton père qui m'a dit que tu étais partie à Katmandou chez les toxicotoqués, le mot est de lui, je m'en souviens car il m'a frappé. J'ai failli aller faire un tournoi là-bas et comptais bien t'y retrouver mais cela ne s'est pas fait. J'ai bien regretté... Mais je parle, je parle et je vous empêche de jouer.

– Nous avons fini et, de toute façon, il va falloir que je m'en aille car je travaille à midi, dit Charles.

– Tu travailles? où?

– A Gigant, le Supermarché.

– Ah oui!... tu es Directeur?

– Non, non, je serais plutôt coursier.

– Pour commencer... mais je fais confiance à ton père, tu ne vas pas en rester là! (La phrase à ne pas dire.)

– Si justement: c'est tout à fait ce qu'il me faut.

Elle le regarda, étonnée, hocha la tête mais n'insista pas, revenant à son sujet principal d'attraction qui était Claire.

– Tu ne travailles pas, toi?... Tu es libre alors?... On va déjeuner ensemble, nous avons tellement de choses à nous raconter; mais pas ici, on ne sera pas tranquille. On m'a indiqué une nouvelle auberge sur les bords de la Durance. Je te ferai essayer ma nouvelle voiture, une Lancia Monte Carlo.

Sans attendre la réponse de sa sœur, Charles lança:

– Je vous laisse alors... ciao, Suzy.

– Ciao, Carlo.

(Une petite manie de la championne qui adorait jouer à l'Italienne, ayant décidé, toute seule, qu'elle ressemblait à Carla Gravina, la 'glamoureuse' actrice italienne!)

Lors de leur première rencontre, Claire avait 16 ans, jouait bien au tennis mais surtout faisait battre les cœurs des 'seniors' et monter leur tension en fonction directe du nombre d'années. Ses tenues affriolantes laissaient voir tout ce que le code tennistique permettait, et suggéraient tout ce sur quoi ce même code jetait un voile pudique. C'étaient les Italiennes qui avaient commencé à saper la mode tennistique qui émergeait tout juste de la jupe semi-longue à la Suzanne Lenglen. Il fallait l'impudeur et l'audace d'une jeune fille de 16 ans pour lancer au Country d'Aix, dont la référence anglaise traduisait l'ambiance, une mode sur laquelle le règlement ne connaît qu'une formule: "Une tenue décente est exigée." Quand on connaît l'élasticité du mot 'décente' à travers les âges on peut imaginer les discussions sans fin qui agitèrent les clubs de tennis de cette époque.

Suzy s'appelait encore Suzon; elle avait donc également dix ans de moins. Cinquième joueuse de France, elle venait de battre la numéro un au Tournoi de Nice, amorçant une série où elle allait successivement mettre à terre ses rivales et devenir la virtuelle numéro un en attendant de le devenir l'année suivante.

Elle n'avait pu entrer dans ce cénacle huppé, que constituait le Country d'Aix que grâce à son professeur de tennis et entraîneur. Ses quartiers de noblesse étaient nettement insuffisants! Ce jour là, tout était effacé, gommé, le Country fêtait sa championne; on l'entourait, l'enveloppait, l'étouffait, "ma petite Suzon, ma grande Suzanne, ma belle Suzy".

Ayant besoin d'air, elle prit prétexte d'aller chercher quelque chose dans sa voiture pour rompre le cercle. Sur le petit chemin longeant d'un côté le parking et de l'autre les courts, elle vit sur l'un de ceux-ci un jeune garçon et une jeune fille qui s'étrépaient joyeusement – tennistiquement parlant, s'entend –, sans gestes déplacés ni gros mots. Elle fut d'abord séduite par l'intensité du jeu, comme chaque fois qu'elle voyait des sportifs se livrer à fond, puis, surprise que ces deux-là ne se préoccupassent pas d'elle, reine du jour, et enfin, attirée par la beauté de ces deux jeunes gens. La tenue de la jeune fille qu'elle trouva osée, déclencha en elle le même phénomène tensio-vasculaire décrit plus haut chez les messieurs. Le souffle court, la gorge serrée, le pouls agité, les mains moites, elle ressentait les mêmes symptômes qui l'avaient terrassée l'année passée lors de son entrée sur le central de Roland Garros. Le trac, lui avait dit son entraîneur... Cette fois, l'émotion, l'émotion à l'état pur, avait une toute autre origine!... Que lui arrivait-il? ... Pas ça ... surtout pas ça!

Par un effort de volonté presque surhumain, elle commença par fermer les yeux, puis, se tour-

nant, elle les rouvrit pour continuer son chemin. Le cœur battant encore, elle s'assit un moment dans sa voiture pour faire le point, si point il y avait à faire! C'était aveuglant, délirant. Nul besoin d'être une grande lectrice – ce qu'elle n'était pas! Ni d'avoir des notions de physiologie – qu'elle ne possédait pas! Pas davantage que de psychologie – dont elle était plutôt dépourvue! Elle venait d'être touchée au tendon d'Achille des sportifs de haut niveau, un muscle très haut placé: le cœur.

Remarquant un paquet de cigarettes entamé dans une des cases de rangement du tableau de bord, elle s'en saisit machinalement, sortit une cigarette un peu fripée, la défroissa en la lissant de ses longs doigts noueux à la peau sèche, la porta à ses lèvres, enfonça l'allume cigare, attendit un moment, porta le filament incandescent au bout de sa cigarette, aspira une bouffée puis une autre, le tout en regardant fixement le pare-brise comme si elle attendait une réponse de la faible image d'elle-même qui s'y trouvait. Elle tira une troisième bouffée puis se rendant compte soudain qu'elle était en train de fumer, elle jeta au loin la cigarette allumée ainsi que le paquet qu'elle avait continué à tenir dans la main gauche. Puis elle se leva, sortit de la voiture, referma la porte et reprit le chemin du club-house, bien décidée à passer vite le long du court, en évitant d'y regarder. Elle l'aurait fait qu'elle se serait aperçue qu'ils n'y étaient plus. Et cela lui aurait évité un quasi-télescopage avec les deux jeunes gens qui débouchaient d'un chemin convergent.

– Excusez-moi, Mademoiselle Langlois, dit la jeune fille.

Elle ne put faire autrement que s'arrêter pour regarder son interlocutrice et constater que de nouveau le trouble l'envahissait.

– Vous me... vous me... connaissez? fut la seule chose qu'elle trouva à dire.

– Qui ne connaît pas notre meilleure joueuse? dit la jeune fille avec un charmant sourire qui ne fit qu'accentuer son malaise.

– Vous ne trouvez pas qu'il fait chaud? dit Suzy, en s'éventant de la main.

– Oui, c'est ce qui nous a amenés à nous arrêter, nous avons l'impression de manquer d'air, agréa la jeune fille.

Se souvenant soudain des bonnes manières que son 'coach adjoint', la femme de son entraîneur, lui enseignait à temps perdus, elle dit, en prenant le ton et le geste qui doivent s'associer à cette phrase:

– Je n'ai pas le plaisir de connaître vos noms.

– Je suis Claire de la Réole, Charles-Jean est mon frère.

– Claire de la Réole? répéta-t-elle, en jouant et s'imprégnant du nom. C'est un joli nom... qui vous va bien.

– Charles-Jean aussi!, s'empressa-t-elle d'ajouter.

Les présentations en restèrent là car, du bout du chemin, une voix énervée venait de lancer:

– Mais enfin Suzon, qu'est-ce que tu fabriques? tout le monde t'attend!

Saisissant la perche qu'on venait de lui tendre, elle partit en courant, en ayant tout juste le temps de jeter:

– Excusez-moi, c'est ma mère.

Les choses en restèrent là. Suzon se mit à parcourir le monde afin de devenir Suzy, la championne incontestée. Claire continua ses études, tout en cultivant systématiquement n'importe quelle mode susceptible de faire hurler son père. Chaque fois cependant que Miss Langlois était de passage dans son pays natal, elle ne manquait pas de venir traîner dans son Club. Ce qui faisait dire à certains que notre championne était restée simple. D'autres, plus subtils, se demandaient quelle était la raison de cet air chercheur et absent qu'elle arborait presque en permanence. Il aurait fallu être encore plus Sioux pour noter la flamme qui s'allumait dans son regard dès qu'un certain nom s'inscrivait sur le tableau de réservation. Lorsqu'elle fit jouer Charles plusieurs fois, les supputations allèrent bon train. Une nouvelle fois le beau Charles avait frappé! Il laissa dire. Quand la championne bavardait avec lui, la conversation portait uniquement sur sa sœur. Il demanda à Claire si elle l'interrogeait de la sorte sur lui. La réponse fut non.

Le parking du petit restaurant au bord de la Durance contenait trois voitures.

– C’est bien, nous serons tranquilles! déclara Suzy en descendant de sa Lancia Monte Carlo.

Pendant le court voyage elle n’avait pas accordé beaucoup d’attention au paysage. Elle n’avait d’yeux que pour Claire au volant de sa voiture.

Leurs chemins avaient divergé pendant de si nombreuses années! Suzy expérimenta l’hétérosexualité libre-service. Elle ne lui avait pas laissé une meilleure impression qu’une bonne douche froide sur un corps en transpiration. On lui fit des déclarations d’amour, certaines sincères, d’autres intéressées. Ni les unes ni les autres ne surent trouver le chemin de son cœur. Ce dernier, en tant que muscle, se portait de mieux en mieux. Il aurait tant aimé pourtant y abriter un de ces sentiments qui illuminent la vie! Maintenant que sa carrière caracolait sur les hauteurs de la réussite, Suzy en ressentait davantage le manque. Dans les meilleurs hôtels d’Acapulco, de Bangkok, de Rio ou de Tokyo, il lui arrivait le soir, avant de trouver le sommeil, de se porter par la pensée sur un certain Club de province, en France! Elle se remémorait alors les rares scènes où cet organe en manque battait la chamade dès qu’elle s’approchait d’une certaine jeune fille.

Cependant que celle-ci, inconsciente de l’effet qu’elle produisait sur la championne, s’engageait sur les sentiers de la vie en marge, consciente par contre de l’effet produit sur son père.

– Les hommes semblent incapables de cette communion à laquelle j’aspire, exprima à un moment Suzy, au cours du repas. Ils ne pensent qu’à une chose: le sexe, toujours le sexe, rien que le sexe, le sexe ‘*uber alles*’. Cette expression allemande fit sourire Claire. Elle ne pouvait qu’agrèer avec Suzy. Elle aussi avait rêvé de communion. Elle n’avait rencontré que domination.

Le moment était on ne peut mieux venu. Quand Suzy posa sa main sur la sienne, une douce chaleur l’envahit. Son cœur se dilata. Comme l’étaient les pupilles de sa vis à vis. Un sourire naquit sur leurs lèvres entrouvertes. Comme par enchantement elles furent soudain seules dans cette salle de restaurant. A leurs pieds coulait la Durance, torrent domestiqué.

19

Le lendemain, dimanche, en début d’après-midi, Charles-Henri, au volant de sa CX Spéciale, se glissa sous l’ombre des platanes bordant l’allée principale de la Sémillante. L’allure était modérée, ce qui surprit Olga, nichée au pied de son arbre préféré. S’arrêtant en face du petit perron, le conducteur actionna son Klaxon en salve. L’instrument était particulièrement puissant. Seul un mort n’aurait pu l’entendre. Pas une âme pourtant ne se manifesta. La maison semblait effectivement comme morte. Se rendant enfin compte que la puissance rageuse de son olifant ne ferait surgir aucun manant, Charles-Henri se décida à couper son moteur, à ouvrir la portière et mettre pied à terre. Costume, chemise, cravate, chaussures, respiraient le neuf et le bon coupeur. Du coffre de la voiture, il sortit sa valise en cuir de Russie. Olga s’avança vers lui, les oreilles couchées, la queue entre les jambes.

– Ah! te voilà, toi... tu ne sais pas où est ton ‘enfoirée’ de patronne?

Si, elle le savait. De son observatoire privé, elle notait tout. Dans la matinée, elle avait vu son jeune maître enfourcher sa machine puante et bruyante. Une jeune personne aux cuisses nues, qu’elle aimait bien, était montée derrière lui. Ils ne firent pas très attention à elle. Un peu vexée, elle avait réfréné son élan vers eux, arrêté les battements de sa queue et fait également mine de ne pas les voir. Elle remarqua que la jeune personne se serrait très fort contre le jeune maître et que tous les deux avaient l’air bien contents. Un peu plus tard elle vit la maîtresse pousser une machine roulante qui ne faisait pas de bruit et ne sentait pas mauvais, et la poser contre un arbre. Elle commença à s’agiter car il était un temps où le jeune maître l’emmenait courir dans la campagne, monté sur un engin identique. La maîtresse s’était approchée d’elle, lui avait parlé gentiment en lui caressant le dessus de la tête et en lui tripotant les oreilles. Bien que le ton fut doux, elle avait

compris qu'il lui faudrait rester là et garder la maison. Ce n'était pas une tâche enthousiasmante, mais elle lui apportait un sentiment d'importance en justifiant sa présence autrement que comme simple compagne de jeux.

Comme le vieux maître ne s'intéressait plus à elle, elle regagna son poste de faction, bien qu'elle fût automatiquement relevée de garde, du fait que quelqu'un se trouvait à la maison! Rien ne lui interdisait donc d'aller faire un tour! Mais il faisait doux et chaud! Elle se sentait si bien à l'ombre de son arbre qu'elle décida, après deux ou trois bâillements, d'y rester. On verrait plus tard.

En fin d'après-midi, Lorraine passa l'entrée de la propriété en vélo. Quand elle vit la voiture de son mari stationnée en travers, devant le perron, elle ne put réprimer une montée d'angoisse. Elle se demanda si la ferme résolue qui l'avait habitée toute la semaine n'allait pas soudain l'abandonner. Mettant pied à terre, elle appuya le vélo contre un platane. Sortant un mouchoir de fine baptiste, le dos tourné à la maison, elle s'essuya le front ruisselant de sueur tout en continuant à s'interroger sur la suite des événements. Une voix forte la fit sursauter.

– On ne veut pas de gitans ici.

Elle se retourna et protesta d'une petite voix:

– Mais c'est moi, Charles-Henri, Lorraine.

– J'avais bien vu! Que signifie ce déguisement?

– Ce n'est pas un déguisement, c'est une tenue de bicyclette.

– Tu t'es regardée avec tes cuisses à l'air comme une jeune minette?

Elle n'osa pas lui dire que, justement, au cours de sa randonnée, de nombreux sifflements admiratifs de mâles, vieux et jeunes, lui étaient parvenus aux oreilles. Une réflexion l'avait même fait sourire: "Dis Marcel, t'as vu les cuisses de la gonzesse, qu'est-ce que tu dirais de les avoir autour du cou?"

Son mari descendit du perron et lui lança, toujours d'une voix forte:

– Tiens, au lieu de rester plantée là comme une gourde, tu ferais mieux de rentrer ma voiture au garage.

Elle s'avança sous un regard qui la liquéfiait, un regard où se lisait la condescendance, le mépris et une sorte de pitié dédaigneuse. Elle s'apprêtait à ouvrir la portière quand son mari, accouru derrière elle, lui ôta brutalement les mains de la poignée en éructant:

– Et puis non, avec toute cette sueur ignoble, tu vas tacher le cuir des sièges.

– Mais cela s'enlève très bien avec de l'eau et du savon, balbutia-t-elle.

– Je t'en foutrai moi de l'eau et du savon... c'est toi qui en aurais besoin... de l'eau et du savon.

Et il démarra brutalement en faisant voler les graviers. Elle se mit à courir vers sa chambre, aussi vite que ses fameuses cuisses, endolories par l'effort de la randonnée en vélo, le lui permettaient.

C'est seulement sous la douche, une douche violente, au plus fort de la pression, tour à tour chaude, puis froide, qu'elle retrouva ses esprits ainsi qu'un semblant de résolution. En se frottant à s'arracher la peau avec la grande serviette, elle se surprit cependant à se demander comment elle allait s'habiller. De toute la semaine, elle ne s'était posée cette question. Elle s'habillait comme elle en avait envie. Et là, de nouveau, la hantait cette obsession qui lui avait miné sa vie: "Que va-t-il en penser?" Serrant les dents, le front contracté, elle revêtit sa tenue de jardin en coutil. Sur ses cheveux encore mouillés, elle posa son chapeau de toile verte. Le miroir lui confirma qu'elle avait fière allure, effet recherché. Elle se sentit bien. Tout à fait le genre d'armure qu'il lui fallait pour affronter le seigneur en combat singulier. Des yeux elle fit le tour de la chambre, leur chambre, qu'il désertait de plus en plus, où elle continuait cependant à espérer une sorte de miracle. Soudain, une idée folle surgit en elle: "Et si c'était moi qui faisais chambre à part!" Elle passa en revue les chambres disponibles. La grise, que Charles-Henri utilisait souvent, sans la prévenir. La bleue venait d'être choisie par Claire... Voilà! C'est le refuge de sa fille qu'il lui fallait. Tout exci-

tée à cette idée, sans en mesurer exactement les conséquences, elle entreprit d'emballer rapidement le nécessaire provisoire dans un grand sac. En passant dans la salle de bains, elle se souvint avec un soudain dégoût comment elle bichonnait son corps, telle une odalisque, à peine quelques jours auparavant. Dans le grenier de Claire ne se trouvait qu'un petit lavabo, dépourvu d'eau chaude. Elle n'allait tout de même pas s'arrêter à ces considérations hydrothérapeutiques! Quand elle désirerait un bain, elle le prendrait dans la chambre de son fils. En gravissant l'échelle, elle eut honte de sa démarche en catimini! C'est en pleine lumière qu'elle aurait dû monter un à un ces barreaux, lui, en bas, tenant l'échelle!

L'heure n'était pas à la rêverie! Elle fit le lit, un simple matelas posé sur une grosse planche reposant sur des briques. "Très bon pour le dos", pensa-t-elle, au lieu de ce matelas en mousse alvéolaire où son mari aimait s'enfoncer! "Tu comprends, lui avait-il expliqué, quand on a connu comme moi les couchages de la Légion, on peut rêver d'un peu de douceur!" "*Son idéal de douceur était celui d'un lit de cocotte, ce qu'il trouvait sans doute lors des fameuses bordées de la dite Légion!*", avait-elle pensé, sans pouvoir l'exprimer. Elle retarda au maximum le moment de descendre, celui de l'affrontement. C'est lentement, à pas comptés, qu'elle posa, un à un, les pieds sur les marches, les yeux à terre.

Elle abordait le couloir lorsqu'un bruit de moteur se fit entendre. Du seuil de l'entrée principale, elle vit son fils et Françoise qui revenaient de leur randonnée en moto. Olga les suivait en aboyant et en essayant de mordiller les chevilles de son jeune maître. Ils mirent pied à terre en riant, enlevèrent leurs casques, ce qui découvrit deux figures réjouies. Toujours en riant, Françoise se jeta littéralement au cou de Charles-Jean et le couvrit de baisers en se serrant très fort contre lui. Loraine trouva le geste charmant. Son fils parut un peu gêné d'une telle démonstration si près de sa maison et parcourut rapidement des yeux la façade. Apercevant son père qui sortait du petit bureau du rez-de-chaussée, il se dégagea immédiatement en chuchotant à sa jeune amie: "Mon père!"

Charles-Henri, en pantalon léger et chemisette à manches courtes dont l'échancrure dégageait un cou ridé mais puissant, s'avavançait, un sourire de mauvais aloi aux lèvres.

– Bonjour mon fils, dit-il.

– Bonjour papa, tu es rentré? répondit Charles-Jean qui tenait encore son casque à la main.

– Mais c'est notre petite bonne espagnole que je vois là!

– Bonjour, Monsieur, bégaya-t-elle, toute tremblante.

– Monsieur mon fils donne dans l'ancillaire, dans l'ancillaire mineur, dans l'ancillaire immigré, cela ne me plaît guère, savez vous?

La dite ancillaire plissa les yeux, fronça les sourcils, noircit son regard, en pensant: "*Quel sale type ce vieux!*" mais ne dit rien.

Charles-Jean tenta une sortie:

– Françoise n'est pas notre bonne, elle vient simplement pour aider sa mère de temps en temps.

– Je croyais qu'elle s'appelait Carmelita!... Bon, pour cette fois cela va, mais qu'on ne vous y reprenne plus.

Malgré l'angoisse qui le tenaillait, malgré son cœur dont les battements s'accéléraient au fur et à mesure de l'affrontement, Charles-Jean sentit qu'il ne fallait pas en rester là, aussi bien vis-à-vis de lui-même que de sa jeune amie. D'un ton qu'il assura le mieux possible, il lança:

– Tu oublies que je n'ai plus quinze ans, ni même vingt.

– Figure-toi que je connais ton âge aussi bien que toi, je l'ai même connu avant toi, mais, quel que soit celui-ci, pour moi, tant qu'un homme n'a pas fait son service militaire, il n'est pas un homme.

– Je l'ai fait en coopération.

– Grand titre de gloire en vérité. S'il n'avait tenu qu'à moi, c'est à Tataouine qu'on t'aurait expédié au lieu du Club Med au Sénégal.

– Je logeais simplement au Club Med, j'aidais les populations à...

– Les ‘nègues’ n’ont qu’à se démerder tout seuls.

La tête de Charles-Jean commençait à se brouiller. Avec les autres, c’est lui qui embrouillait les discussions, talent qu’il avait hérité de son père, mais à ce jeu, celui-ci était plus fort, toujours plus fort.

Françoise, sentant que la partie était perdue, opta pour une prudente retraite. Posant le casque sur la selle de la moto, elle dit :

– Bonsoir, bonsoir, Monsieur.

Tournant le dos, elle s’éloigna d’un pas déhanché que Charles-Jean ne lui connaissait pas. Le père et le fils la regardèrent un moment puis Charles-Henri sourit :

– Remarque, je te comprends, elle a réellement un joli petit cul.

Charles-Jean eut beau chercher dans sa cinémathèque personnelle un cas où un fils claquait son père pour une telle réflexion mais il n’en trouva pas, à croire que les metteurs en scène manquaient d’imagination, ou que le respect ancestral pour le père ne censurât certaines scènes.

Comme son fils restait immobile, le casque toujours à la main, le regard fixé sur l’endroit où sa jeune amie venait de disparaître, Charles-Henri, en lui mettant la main sur l’épaule, lui dit :

– N’en fais pas un drame... cela passera, simplement c’est que j’ai d’autres ambitions pour toi.

Justement, son fils en avait marre des ambitions de son père pour lui, marre, marre à en avoir la nausée. Est-ce qu’il ne pouvait pas lui laisser vivre sa vie comme il l’entendait ? Il serra les dents en y cherchant une source d’énergie, puis, en relevant d’un coup de pied sec la barre d’appui de sa moto, il l’enfourcha lestement, ce qui eut pour effet de faire tomber le casque de Fanchon que son père ramassa. D’une détente nerveuse de la jambe droite sur le kick, il essaya de mettre en route mais sans résultat. Une succession de détentes n’obtint pas un meilleur succès.

– Un bon démarreur ferait mieux l’affaire, tu ne crois pas ?

Réflexion de pur bon sens, on ne peut le nier !

Résigné enfin à admettre que ce n’était pas son jour, Charles-Jean, toute honte bue, se décida à pousser à la main son engin récalcitrant vers le garage en ayant ramassé au passage le casque que lui tendait son père. Au fur et à mesure qu’il s’éloignait physiquement de celui-ci, il retrouvait ses esprits, il redevenait lui-même. Ce n’était pas la première fois qu’il constatait ce phénomène, mais jamais de façon aussi nette. Il s’arrêta, enfourcha posément sa moto qui démarra au premier coup, ce qui confirma une fois de plus les relations étranges entre le psychisme et la matière. Il entreprit de faire un slalom autour des arbres de l’entrée, suivi par Olga qui avait assisté à toute la scène sagement assise sur son train arrière. Après ce dévouement salutaire, Charles-Jean reprit le chemin du garage où il rangea sa moto. Il s’attarda à une inspection détaillée de son engin qui n’en avait nul besoin. Un engin dont il était assuré qu’il ne répéterait pas ce qu’il avait vu !

Sur une crête déserte du Lubéron, Fanchon et Charles-Jean admiraient le paysage. La montée fut difficile par ces chemins caillouteux à souhait. Plusieurs fois la roue arrière de la moto dérapa. D’un bref coup d’accélérateur son pilote la remettait en ligne. Fanchon en profitait pour se coller à lui en simulant la peur. Il lui avait trouvé un air à la fois mystérieux et déterminé quand elle sortit de la maison de ses parents. De son short court jaillissaient de belles jambes fuselées à la jolie peau couleur brugnol. Une poitrine ferme saillait sous un polo serré. Première fois qu’il regardait sa copine d’enfance comme une femme.

– Allez, brusqua-t-il, nous sommes en retard.

– Je t’attendais, Charles-Jean ! Le ton était d’une petite femme sûre d’elle.

La moto reposait sur son trépied, parallèle à la ligne de crête. Le paysage était magnifique mais le contempler ne faisait pas partie des préoccupations premières des deux jeunes gens. Fanchon, adossée à la moto, venait même de fermer les yeux, pour soi disant mieux offrir son corps au soleil.

– Il y a place pour deux, dit-elle, la voix rauque, les yeux toujours fermés.

Après un bref moment d'hésitation, Charles la rejoignit. Elle lui prit la main. La sienne était brûlante. Il sentit une brusque accélération au niveau de son cœur. Il le mit sur le compte de l'altitude.

– Charles-Jean!

Le ton était grave, la voix profonde.

– Oui Françoise.

– Tu m'aimes?

Le regard accroché sur la ligne des Maures au loin, il répondit:

– Combien de fois faudra-t-il te le dire?

– Jamais je ne m'en lasserai. Embrasse-moi, j'en meurs d'envie.

Lui aussi il y pensait. Il allait même beaucoup plus loin mais se défendait de cette idée.

– Embrasse-moi, répéta-t-elle.

Il ne put qu'obéir. Tournant le dos non pas à la ligne bleue des Vosges mais à celle des Maures, il se pencha vers elle, toujours adossée à la moto, les yeux encore plus fermés dans l'attente de ce qui allait arriver. Un mini cyclone! La violence du baiser de la jeune fille surprit le chevalier. Elle se frottait contre lui comme la chatte Cléopâtre qu'ils avaient perdue l'année passée, au grand soulagement d'Olga, jalouse comme une tigresse, au risque de faire tomber la moto. Puis il sentit la main droite de sa jeune amie quitter son épaule qu'elle étreignait avec force pour descendre lentement mais avec détermination le long de son dos, contourner la hanche, s'immiscer dans son short, pour se stabiliser un moment entre leurs ventres collés l'un contre l'autre.

– Qu'est-ce que tu fais?

– Tais-toi.

Finalement, c'est la fermeture éclair de son propre vêtement qu'elle fit glisser. Elle le portait à même la peau. Un rien suffisait désormais pour que le short tombe. C'est ce qui se passa quand il se recula pour se débarrasser du sien.

La moto n'était toujours pas tombée mais les deux shorts gisaient à terre.

– Nous serions mieux allongés, dit-elle, les yeux toujours fermés.

C'est ce qu'il pensait également!

Posant à terre son blouson de moto, il la prit dans ses bras et l'allongea par terre. Un semblant de raison le fit alors hésiter mais elle l'attira à elle en lui disant: "Viens, viens, je te veux." Toute retenue l'abandonna et il osa se livrer à des caresses qui la firent crier et se tortiller sous lui. Mais elle ne pensait qu'à une chose: qu'il la pénètre et qu'elle soit sienne, enfin ...

Un peu plus tard, alors qu'ils se rhabillaient en silence, elle vint vers lui, pencha sa tête gracieusement sur son épaule et lui dit ces simples mots qui faisaient toute la différence:

– Je suis heureuse... cela fait tellement longtemps que j'en rêvais. Désormais je suis une femme. Tu ne pourras plus me traiter de gamine!

En sortant du garage, il chercha son père des yeux. Il ne vit qu'Olga. Il joua un moment avec elle puis songea soudain à sa mère... Comment son mari allait-il prendre les nouvelles? Passant par la cuisine, il y trouva sa mère, revêtue de son habit et de son chapeau de jardinier.

– Alors? lui demanda-t-il.

– Alors quoi? lui répondit-elle.

Son regard lui parut assuré.

– Rien.

– Tu devrais mettre le couvert, cela va bientôt être prêt, enchaîna-t-elle.

Comme il se dirigeait vers la sortie salle à manger, elle l'arrêta:

– Non, non, ici. Tu mets le couvert dans la cuisine.

– Mais... papa.

– Papa quoi?

– Il ne va pas aimer.

– Toute la semaine nous avons dîné ici, je ne vois pas pourquoi nous ferions exception ce soir sous prétexte que Monsieur est rentré, sans prévenir qui que ce soit d'ailleurs... Tu le savais, toi?

– Non, non.

– Bon, tu mets le couvert ici... point.

Avant de passer à l'action, Charles-Jean voulut prendre un temps de réflexion, puis il demanda:

– Où est-il?

– Qui?

– Papa.

– Je ne sais pas, je ne l'ai plus vu depuis mon arrivée. (Elle omit d'ajouter qu'elle avait tout fait pour!)

Charles commençait à poser, un à un, avec une certaine réticence, les différentes pièces du couvert lorsque le son d'une clochette leur parvint.

– Tu entends?

– J'entends, lui répondit-elle, toujours aussi calmement.

– On dirait la clochette de la petite salle à manger.

– C'est la clochette de la petite salle à manger.

– Cela doit être papa qui s'impatiente.

– Sans doute.

– Qu'est-ce qu'on fait?

– Rien, laisse-le sonner si cela l'amuse!

– Je vais aller voir.

– Comme tu voudras.

Pressentant un nouveau drame domestique, Charles-Jean se dirigea vers la salle à manger. Installé sur son fauteuil, son père lisait un des nombreux journaux qu'il avait rapportés de Paris. L'entrée de son fils fut tellement discrète qu'il ne la remarqua pas. Quelques toussotements lui firent lever la tête.

– Ah! c'est toi? Où est ta mère?

– A la cuisine.

– Quand est-ce qu'on bouffe?... T'as vu l'heure?

– C'est que...

– C'est que quoi?

– Il y a un petit problème.

– Il n'y a rien de prêt?

– Si, si, justement.

Alors son père, qui jusqu'alors avait gardé un ton presque aimable, éleva brusquement la voix comme il savait si bien le faire:

– Assez de mystère. Qu'est-ce qu'il se passe dans cette baraque?

Acculé, Charles-Jean bégaya:

– Maman a décidé qu'on mangeait à la cuisine.

Son père s'esclaffa:

– Ta mère a décidé!... C'est nouveau ça!... Eh bien, va lui dire que, moi, je mange ici, allez... exécution.

Déchiré, le fils reprit le chemin du retour, beaucoup plus vite qu'il n'était venu. En entrant dans la cuisine, sa mère finissait de disposer leurs deux couverts sur la table. Elle tourna la tête vers lui:

– Alors?

– Il refuse.

– Le contraire m'eut étonné.

– Qu'est-ce qu'on fait?

– Tu lui portes son couvert, moi je reste ici.

– Et moi?

– Toi?... Tu fais ce que tu veux.

Afin d'éviter de prendre une décision trop hâtive, il commença par ranger une assiette puis un verre. Il resta un bon moment un couteau à la main, finit par le ranger puis, sans un mot, se dirigea vers la salle à manger où son père l'accueillit par le même: "alors?"

– Elle préfère rester.

Il ouvrit la commode, en sortit une assiette, un verre, un couteau, une fourchette qu'il disposa devant son père. Charles-Henri s'étonna:

– Et toi?

– Moi?... oh!... je ne sais pas trop! (Ce qui était la on-ne-peut-plus-exacte vérité.)

– Comment cela tu ne sais pas? Tu ne vas tout de même pas te laisser troubler par les vapeurs d'une ménopausée!

– C'est ma mère.

– C'est également ma femme.

Cela n'avait aucun rapport mais eut pour effet de clore la discussion. L'oreille basse, le cœur en feu, Charles-Jean finit par se sortir un couvert qu'il plaça assez loin de celui de son père. Il en avait un également dans la cuisine!

– Tu ne t'assieds pas?

– Ben ... je vais chercher les plats.

– Assieds-toi, les 'de la Réole' mâles se font servir.

Alors, il se mit à agiter frénétiquement la clochette, de plus en plus fort au fur et à mesure que sa colère montait. Son fils assistait à cette escalade, en proie à une nervosité croissant au même rythme. N'y tenant plus, il se leva d'un bond et prit le chemin de la cuisine. La clochette à la main, Charles-Henri le regarda mais ne fit aucun commentaire.

Lorraine dînait tranquillement comme si de rien n'était. Il l'admira.

– Tu n'as pas entendu la cloche?

– Si, si, tout à fait bien.

La réponse était suffisamment claire, aussi se disposa-t-il à dresser un plateau afin de faire le service lui-même.

– Et toi, où manges-tu?

Il lui en voulut de cette question mais, tel l'âne de Buridan, il lui répondit:

– Je ne mange pas, je n'ai pas faim.

Il fit la même réponse à son père, suite à la même question, avec la différence que celui-ci ajouta:

– Tu ne vas tout de même pas rester planté là comme un loufiat pendant que je grille!

Il s'assit et se rassit entre chaque tour de service de ce repas mémorable, n'échangeant plus un seul mot avec ses parents, enfermés chacun dans leur lutte à distance.

A la dernière bouchée, Charles-Henri se leva comme une bombe et se précipita vers la cuisine, suivi de son fils. Lorraine achevait de débarrasser et tournait le dos à l'entrée. Stupéfait par la tenue de sa femme, il resta un moment silencieux, puis éclata:

– Qu'est-ce que c'est que ce cirque?

Lorraine, toujours de dos, ne put réprimer un fort tressaillement des épaules, mais répondit d'un ton égal:

– Quel cirque?

Cette simple réponse le prit au dépourvu pour la première fois dans l'histoire de leurs rapports. Il enchaîna par une autre question:

– Et cette tenue?

– Quelle tenue?

Elle lui tournait toujours le dos et restait insaisissable. Il voulut tenter un grand coup:

– Aurais-tu peur de me faire face?

Et là, à sa stupéfaction ainsi qu'à celle de son fils qui assistait à la scène en arrière plan, elle se

tourna brusquement:

– Moi, peur?

Il lut dans son regard une telle détermination; l'ensemble du personnage lui parut soudain tellement étranger qu'il ne reconnut plus sa femme dans cet être affublé d'une tenue si ridicule et qui osait lui tenir tête. Il cherchait en vain une faille mais n'en trouva pas.

– Je vais me coucher, essaye de ne pas me réveiller en montant.

– Tu ne risques rien.

– Et pourquoi cela? ne put-il s'empêcher de demander.

– Parce que j'ai changé de chambre.

Il ne répondit rien, remettant au lendemain l'investigation concernant ce changement extraordinaire survenu au cours de son absence. Se retournant pour repartir en sens inverse, il se heurta à son fils:

– Ah! tu étais là toi? Elle a fait une chute de vélo ou quoi? dit-il en se vissant un doigt sur la tempe.

Puis, à grandes enjambées, il se dirigea vers l'escalier.

20

Au milieu de la nuit éclata un violent orage. Charles-Jean dut se lever pour attacher les volets de sa chambre qui battaient dans les coups de vent. Il maudit cet incident car il tarda à se rendormir, se reprochant sans fin sa lâcheté, son impuissance vis-à-vis de son père. Il s'efforçait de se concentrer sur les manifestations de l'orage, le bruit des gouttes sur les tuiles, le glouglou de la gouttière, les grands soupirs des platanes sous la poussée du vent quand un bruit, intérieur cette fois, attira son attention. Il lui sembla que quelqu'un essayait d'ouvrir sa porte. Il pensa aussitôt à sa mère qui, pas mieux que lui, ne devait trouver le sommeil et il se leva à demi pour l'accueillir. Ce n'était qu'Olga qui se précipitait sur le lit en frétilant de tout son être.

– Ma pauvre Olga, tu as peur hein! Allez, viens contre moi, ma vieille Olga, ma brave Olga.

Il fourra sa main dans ses longs poils et ce simple contact suffit à créer la diversion qu'il s'efforçait en vain de trouver.

Quand il se réveilla, la tête lourde, Olga avait quitté la chambre. La porte était entrouverte. Peu après, il la vit se fermer. Il cria:

– C'est toi, maman? J'arrive.

Il sauta du lit, ouvrit les volets. Le soleil brillait déjà fort dans le ciel d'une pureté d'après orage.

Habillée d'une robe simple en coton blanc, ornée de quelques motifs floraux de couleur, Lorraine lui sembla calme et réellement reposée. Il l'embrassa. Aucun parfum ne l'entourait. Sa peau était exempte de fard. Elle sentait bon, de son odeur naturelle. Une question lui vint à l'esprit qui l'agaça et qu'il rejeta aussitôt: "et papa?"

Ils déjeunèrent en silence, le coup d'éclat de la veille était encore trop frais dans leurs esprits!

Sur la route du travail, elle lui confia:

– Je dois rencontrer le grand patron aujourd'hui. Tu connais?

– Oui. C'est un personnage assez extraordinaire.

– Il paraît.

En fin de soirée, sa CX garée en travers, Charles-Henri se tenait sur le perron de la maison, tel la statue du Commandeur. Il n'attendit pas que la Peugeot de son fils s'arrête pour lancer:

– D'où venez-vous à cette heure-ci?

- Du travail, répondit calmement Loraine, à travers la vitre ouverte.
- Son mari ne fit manifestement pas attention à la réponse, car il continua:
- Loraine, j'ai à te parler.
- Tu pourrais au moins attendre que je descende.
- Tout de suite... Charles-Jean, tu rentreras ma voiture en même temps que la tienne.

Pendant que leur fils manœuvrait les voitures pour les ranger dans le garage, Charles-Henri et Loraine se dirigèrent vers le salon bibliothèque, situé au rez-de-jardin, entre les deux salles à manger. C'était une pièce qu'on n'utilisait plus beaucoup, Charles-Henri préférant regarder la télévision dans la salle-à-manger-carré. La pièce constituait une réplique en bois de teck verni d'un des salons de l'Ambassade de France en Thaïlande où le Commandant – le précédent propriétaire –, avait fait un séjour en tant qu'attaché militaire. L'odeur du bois persistait, tenace. Loraine lui reprochait un manque d'intimité mais, du temps de son 'servage', elle aimait montrer aux invités cette pièce de musée, l'assortissant d'un commentaire de son cru dans un style emprunté à M^{me} de la Réole mère.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, l'odeur du bois la saisit un peu plus qu'à l'accoutumée. Une impression glaciale se dégageait de l'ameublement composé essentiellement de meubles au style anglais de la grande époque: celle de la Reine Victoria et du grand Empire britannique, de sa marine gardienne des Mers et des Océans que le Commandant donnait si souvent en exemple quand il était professeur à l'École Navale. Charles-Henri désigna à sa femme un grand fauteuil de cuir rouge.

- Ce sera long? demanda-t-elle.
 - Cela dépend de toi.
 - Commence, nous verrons.
- Et elle resta debout.

Son mari fit de même. Elle s'adossa à la fenêtre donnant sur la mini forêt. Charles-Henri lui faisait face près de la porte d'entrée. Une largeur de pièce les séparait. Il commença, d'un ton froid mais mesuré:

– Je ne veux pas savoir quelle mouche vous a piqués, toi et ton fils, sans parler de Claire dont on m'a appris une bien bonne aujourd'hui même. Je ne veux pas savoir, quoique, de toute façon, je le saurai un jour ou l'autre, mais j'entends que les choses reprennent leur cours normal, ce soir même.

- Qu'entends-tu par... cours normal?

Il prit un temps de réflexion:

– Eh bien! que... par exemple... je retrouve la femme que j'ai quittée il y a un peu plus d'une semaine.

– Femme dont tu ne te souciais guère, entre nous! Une sorte de poupée asiatique, apprêtée, pomponnée, faisant partie des meubles, comme ceux-ci, poupée qu'on exhibe mais à qui on refuse la parole... Je te le dis tout net: cette femme là est morte.

C'était effectivement une autre personne qu'il avait en face de lui, l'affrontant calmement sans cette lueur habituelle de soumission qu'il méprisait un peu mais qui le rassurait. Il la revoyait telle qu'il l'avait remarquée au restaurant à Aix. Une femme moderne, indépendante, ayant son franc-parler. C'est cette femme qui l'avait séduit. Il n'avait eu de cesse cependant de la contraindre à se conformer au moule 'de la Réole'. Pour un peu, il aurait retrouvé ses sentiments du début... Il hésita avant de prononcer la phrase suivante dont il ne mesura peut-être pas toute la portée:

- Si cette femme là est morte, elle n'est plus mon épouse.

Elle le prit au mot:

- Ce qui veut dire que tu vas demander le divorce! Je suis d'accord.

Ce mot le surprit. Il n'y avait pas du tout pensé.

- Chez les de la Réole, on ne divorce pas.

- Qu'entends-tu alors par: elle n'est plus mon épouse!

- Je ne sais pas encore... tout cela est trop bête... dis-moi que c'est une mauvaise plaisante-

rie... pense à toutes les années passées ensemble.

La phrase à ne pas dire! Il se serait approché d'elle, l'aurait prise dans ses bras, se serait montré un peu humain, lui aurait témoigné un peu de tendresse, que ses défenses, qu'elle maintenait à grands renforts d'énergie, se seraient peut-être écroulées! Mais, évoquer toutes leurs années dont pas une n'émergeait de la grisaille, ne pouvait que la renforcer dans sa détermination.

– Ce n'est pas une plaisanterie.

Il explosa. Ce n'était pas lui-même de s'être aussi longtemps contenu.

– Dans ce cas: dehors.

– De la pièce ou de la maison?

– Les deux.

Elle s'était préparée à cette éventualité et l'avait même souhaitée. Mais elle ne voulait pas qu'il soit dit que la décision serait de son fait. Encore toute frémissante de l'immense tension intérieure qui l'avait soutenue, elle passa devant lui, sans qu'il fit un geste pour la retenir. Son fils attendait dans le couloir, inquiet quoique rassuré de ne pas avoir perçu d'éclats de voix.

– Alors? demanda-t-il.

– Viens.

Et elle lui fit signe de l'accompagner dans l'escalier.

C'est seulement lorsqu'ils furent dans la chambre-grenier qu'elle lui raconta brièvement la scène dont il ne retint que la fin. Son père venait de mettre sa mère à la porte sans aucun ménagement. Comme il la voyait remplir d'affaires deux grands sacs de voyage, il lui demanda où elle allait?

– J'ai loué un petit appartement à Aix.

La réponse le surprit tout de même un peu mais ne tempéra pas la haine farouche que la décision de son père avait levée en lui.

– J'irai avec toi.

Elle eut du mal à le dissuader.

– J'irai au moins t'aider à t'installer.

– Si tu veux.

Lorsqu'ils descendirent les bagages dans le couloir d'entrée, ils virent l'arrière de la CX paternelle qui enfilait l'allée à grande allure. Cela faciliterait les choses.

Il était près de minuit quand Charles-Jean revint à ce qu'il continuait d'appeler la maison, bien que l'élément essentiel en fût maintenant absent. Son père n'était pas rentré. Olga le rejoignit dans le garage, se demandant ce que signifiaient toutes ces allées et venues nocturnes.

21

La vie s'organisa. Françoise se proposa pour remplacer sa mère le soir à la cuisine et au service du repas. Ses cours étaient terminés. Elle serait disponible pendant la durée de ses vacances. D'ici là, la situation évoluerait. Elle ne fit aucun commentaire sur le départ de Lorraine.

Charles-Jean décida de dîner un soir sur deux avec sa mère. Cela ne dura guère plus d'une semaine. Guervennec qui semblait fort apprécier Lorraine la désigna pour suivre un stage en Bretagne à la maison mère.

Il ne se passait pratiquement pas de jour, sans que Liliane ne vît surgir cette cousine rousse qui semblait en pincer pour son camarade. Cette affaire lui semblait bien bizarre, mais elle n'osa jamais en discuter avec le jeune homme. La plupart du temps, cette étrange parente surgissait au moment des repas. Inévitablement ils partaient ensemble. Charles-Jean semblait tout réjoui au retour. L'imagination de Liliane galopait.

Comme à l'habitude Fanchon l'attendait debout près de la porte de la cuisine. Ce soir-là il s'approcha d'elle et voulut la prendre dans ses bras. Elle se dégagea:

– Votre père vous attend pour dîner.

Charles ne s'arrêta pas à cette mauvaise humeur qu'il estimait passagère et se dirigea vers la petite salle à manger. Son père lisait le journal comme un jour ordinaire. Pour la première fois il remarqua qu'il portait des lunettes.

– Assieds-toi, mon garçon, je t'attendais.

Pendant que Charles-Jean prenait place, il plia son journal, enleva ses lunettes qu'il mit dans un étui en disant:

– Un petit coup de vieillerie passager, mais le reste tient bon: rassure toi.

Il actionna la sonnette. Françoise parut peu après, portant le premier plat. Lorsqu'elle fut ressortie, il ricana:

– Bonne idée que tu as eue là... entre nous, elle est davantage à sa place à la cuisine que sur ta moto. La raison finit toujours par reprendre le dessus... A propos, as-tu des nouvelles de ta mère?

Le ton se voulait dégagé, comme si la question n'avait qu'une importance mineure. C'est avec un grand plaisir intérieur que le fils répondit:

– Elle suit un stage en Bretagne.

– Comment cela?

– Il est question pour elle d'un poste important.

Le visage de Charles-Henri passa en un instant de l'étonnement amusé au mécontentement farouche.

– Dans cette chaîne de merde?

– Je croyais pourtant que tu désirais t'y associer.

– C'est ce qu'il voudrait bien ce vieux schnock! (Puis il se radoucit pour ironiser selon son habitude:) J'en suis très heureux pour elle. Quand elle veut, elle est très capable! Le drame c'est que cela ne dure pas... Enfin, ils verront bien, ce ne sont pas mes oignons.

Ce disant, il se promettait bien, dès les premières heures de bureau le lendemain, d'appeler directement Guervenec. Entre futurs partenaires, il y a des choses qui ne se font pas, à moins que le directeur local n'en ait pas référé au grand patron! Auquel cas, ses oreilles allaient chauffer!... Il chercha un mot... le trouva: à résipiscence. Il allait l'amener à résipiscence. Il en savourait déjà la réalisation. C'est avec cet air de suffisance qui en agaçait plus d'un, à commencer par son fils, qu'il actionna la sonnette pour le deuxième plat.

Comme il se l'était promis, Charles-Henri fit appeler Guervenec par sa secrétaire aux premières heures de bureau. Ce matin là, cela bouchonnait dur sur l'autoroute Aix Marseille. Il arriva en retard et commença par remballer vertement sa secrétaire qui lui demandait gentiment de ses nouvelles. Le central téléphonique était embouteillé lui aussi. Pendant l'attente, les yeux fixés sur le port et la mer au loin, il fumait cigarette sur cigarette, incapable de se concentrer sur autre chose que la désertion de sa femme, il n'y avait pas d'autre mot! A la Légion, on savait comment traiter les déserteurs!

– Alors, cet appel, ça vient? lança-t-il dans l'interphone.

– Ça ne passe pas, répondit la secrétaire.

– Putain de pays, incapable de faire marcher son téléphone, râla-t-il tout haut.

Cinq minutes plus tard, il fit irruption dans le bureau voisin où sa secrétaire se regardait dans un miroir de poche. Bien qu'ayant forcé sur le maquillage ce matin-là, elle se trouvait pâle et fatiguée.

– Mireille, ce n'est pas le moment de se pomponner.

De saisissement, elle laissa tomber le miroir. On entendit un bruit de verre cassé. Il la terrorisait toujours un peu quand il pénétrait ainsi dans son bureau, en coup de vent, sans frapper.

Elevée à la dure par un père militaire de carrière, veuve d'un officier de la Légion – ce qui lui

avait valu sa place –, elle ne s’était jamais faite aux manières rudes de ces messieurs et rêvait de rencontrer enfin un homme doux, gentil, prévenant, attentionné, “un homme-femme quoi!” lui avait dit un jour son mari. Mais du rêve à la réalité il y avait un grand décalage. En fait, elle n’était attirée que par des ‘machos’, tel son patron.

– Mais, monsieur, ça ne passe pas.

– Essayez encore.

Et là, miracle: la communication s’établit. Un vrai patron sait forcer les choses.

La voix de Guervenec, métallique et nasillarde, s’accommodait mal du téléphone. Handicap que n’avait pas Charles-Henri dont la voix sortait du fil charmeuse et envoûtante – c’est du moins ce que lui disait Mireille!

Après quelques civilités réduites au minimum, Charles-Henri attaqua:

– Etes-vous au courant d’un certain stage que votre directeur d’Aix envisagerait de faire suivre à ma femme?

Guervenec le coupa:

– A Gigant, rien n’échappe au patron.

– Cela ne me plaît pas trop. (Pas du tout en réalité!)

A l’autre bout de la ligne, son interlocuteur prit un temps avant de lui répondre:

– Ecoutez, mon cher la Réole, une des raisons de la réussite de notre groupe est précisément sa politique de personnel. Un de nos grands principes est de ne jamais prendre en compte aucune recommandation, positive ou négative. Nous ne nous fions qu’à notre propre jugement qui peut s’avérer faux, mais c’est rarissime. Il se trouve que M^{me} de la Réole a séduit mon directeur du personnel à qui je fais pleine confiance. J’ajoute que je l’ai reçue personnellement. Je ne peux qu’approuver mon directeur. Elle va combler un vide que j’avais constaté dans notre organisation et j’en suis heureux.

Teigneux, Charles-Henri ne s’avoua pas vaincu et abattit son dernier atout:

– Je connais ma femme et admetts qu’elle puisse faire illusion mais cela ne dure pas. Vous en reviendrez.

L’argument parut toucher Guervenec car il observa un long silence:

– Que diriez-vous, Monsieur de la Réole, si je m’avisais de commenter le fait que vous embauchiez de préférence du personnel apparenté militaire. Cela ne me semble pas un critère valable mais l’important, n’est-ce pas, est que vous vous en trouviez bien. Nous tenons beaucoup à notre politique de personnel et j’en profite pour vous dire que si nous donnons suite à notre projet de participation, elle sera une condition sine qua non.

Ce n’était pas du tout le genre de réponse auquel la Réole s’attendait et elle ne lui fit pas plaisir.

– Il s’agit tout de même de ma femme! (Il ne s’en était jamais tant préoccupé!)

C’est d’une voix douce et mesurée que Guervenec conclut:

– Dans l’état actuel de nos lois, il n’est pas besoin d’autorisation maritale pour l’embauche d’une femme mariée. Vous devez le savoir aussi bien que moi.

C’était niet, un niet ferme et offensant. De rage, il reposa brutalement le combiné sur son socle en jurant tout haut: “Sale cureton défroqué!” Puis, dans la foulée, il hurla dans l’interphone:

– Mireille... ici... au trot.

Lorsque Charles-Jean pénétra dans la salle à manger le soir même, son père ne leva pas les yeux de son journal. Il ne le mit de côté que lorsque Françoise posa le premier plat sur la table. Les deux hommes n'échangèrent pas une seule parole de tout le repas mais quand Charles-Jean vit que son père s'apprêtait à se lever, il lança:

– J'ai quelque chose à te dire.

Son père le regarda d'un œil vide:

– Fais vite, je suis pressé.

– Je vais me marier.

– Et tu vas me dire toi aussi que tu n'as pas besoin de mon consentement.

Son fils ne comprit pas le sens de cette réflexion bien que son intention ne fût effectivement que d'informer. Il n'y eut pas d'autre commentaire mais, avant de franchir la porte, il s'arrêta pour demander:

– Ce n'est pas avec... ?

Et il pointa son doigt dans la direction de la cuisine.

– Non, répondit son fils.

– Nous en reparlerons à mon retour du Koweït.

– Tu seras absent longtemps ?

– Une petite semaine.

– Quand tu reviendras...

Son père ne releva pas cette phrase incomplète.

Ayant atterri à Marseille à son retour du Koweït, Charles-Henri se rendit directement à son bureau. Lorsque, le soir, il franchit le portail de sa maison, il vit, stationnée dans l'aire gravillonnée, une rutilante BMW noire, immatriculée 91. Il s'arrêta à la hauteur, actionna la commande de descente de la vitre gauche de la CX, pencha légèrement la tête qu'il hocha en se demandant qui cela pouvait bien être lorsqu'il entendit en provenance d'une voix inconnue:

– Elle n'est pas à vendre.

Levant les yeux, il vit, en compagnie de son fils, une ravissante jeune femme aux cheveux auburn, vêtue d'une robe qui chatoyait au soleil du soir. En un déclic, il eut l'impression de l'avoir déjà vue mais ce fut fugace.

Suivie par son fils, à quelques pas, elle avançait vers lui, souriante, charmeuse. En un instant il fut conquis, subjugué.

– Charles-Henri, je suppose! Votre fils m'a beaucoup parlé de vous. Je me présente: je suis votre belle-fille.

Mais Charles-Jean qui les avait rejoints intervint:

– Non, chérie, c'est à moi de faire les présentations. Papa, je te présente ma femme, Evelyne de la Réole. 'Papa' bredouilla un:

– Enchanté, mademoiselle.

– Non: madame désormais, pas depuis longtemps mais madame tout de même, corrigea la nouvelle venue. Mais nous n'allons pas rester là figés, je crois qu'il est de tradition de faire la bise au beau-papa.

Ce disant, elle se pencha vers lui spontanément. Il se laissa faire. Cette chair jeune, fraîche, odorante lui embrasa l'esprit, d'autant plus qu'il s'y glissait un interdit. Pour la première fois, il envia son fils qui, jusqu'alors, ne lui avait guère donné de motifs de satisfaction. Où avait-il déniché ce morceau de roi?

C'est la question qu'il posa un peu plus tard, au cours du repas:

– Où vous êtes-vous connus ?

Elle se tourna vers son fils:

– On peut le dire, chéri ?

– Mais oui, chérie, *why not?*

Ces 'chéri' à répétition commençaient à l'agacer sérieusement.

- Dis le, toi.
- Non, toi.
- Non, toi.
- Comme tu voudras, chérie.

Et Charles raconta qu’il avait connu Evelyne lors d’un safari au Kenya. Le rêve qu’il avait fait la nuit suivant leur première rencontre était tellement présent à son esprit qu’il en était devenu réalité. Sa fraîche épouse avait trouvé également cette fiction follement romantique et exotique.

- Original, dit le père. Mais, quand était-ce?
- En février dernier, quand tu es parti au Qatar.
- Tu ne m’en avais pas parlé.
- Tu ne m’avais pas interrogé.

Il ne se lassait pas de la contempler. Que n’aurait-il pas donné pour avoir l’âge de son fils?

- Ainsi, mademoiselle est une grande chasseresse.
- Appelez-moi donc Evelyne puisque le madame ne passe pas.

Cette jeune femme lui glissait entre les doigts. Il sentait qu’il n’avait aucune prise sur elle. Son costume d’alpaga gris dont il avait cru bon de se vêtir pour le repas commençait à le gêner aux entournures. Son col de chemise entouré d’un nœud papillon le serrait. Machinalement, il y passa un doigt comme pour créer une cheminée d’aération.

- Quand vous êtes-vous mariés?

C’est à Evelyne qu’il s’adressait : c’est donc elle qui répondit:

- La semaine passée, à Aix... vous étiez en déplacement au Koweït.
- Vous auriez pu m’attendre.
- Nous pensions que vous étiez au-dessus de cela!
- Ce n’est pas tous les jours que son unique fils se marie.
- Ce n’est pas l’impression qu’en avait votre fils.

Le père se retourna vers ledit fils qui semblait gêné, mais ne s’y attarda pas, faisant face de nouveau à sa bru:

- Il a fait exprès de peur que...
- De peur que...?

Charles-Henri venait d’avoir une de ces visions folles qui parfois surgissaient en lui: *“lui, en uniforme de la Légion, passant la bague au doigt à cette jeune femme qui lui enflammait l’esprit.”*

Il se passa de nouveau un doigt entre le col de chemise et son cou:

- Non, rien. (Le rictus qui accompagna ses paroles n’était rien moins que carnassier.)

Françoise eut la malchance d’apparaître au seuil de la salle à manger.

- Qu’est-ce que vous faites là, vous? On ne vous a pas sonnée!

Evelyne se retourna, fit un clin d’œil à la jeune fille qui n’avait pas eu l’air impressionnée par le ton sec du patron et dit:

– Ne jouez pas au grand méchant, cela ne vous va pas, je parierais que, sous des dehors de ‘condottiere’, vous êtes le plus doux des hommes.

C’était la première fois qu’on lui faisait ce genre de compliment. Rude, brutal il était. Rude, brutal il se voulait. Mais il pouvait jouer un autre personnage. Il savait le faire, pas trop longtemps, car c’est fatigant de forcer sa nature.

– Bon, bon, il est bien connu qu’aucun homme ne peut résister à une coalition de femmes... aussi charmantes. Prenez donc place, jeune Françoise, vous boirez le café avec nous.

Fanchon interrogea du regard Charles-Jean qui lui fit un signe négatif.

- Je préférerais retourner à la maison.

– Mais bien sûr, nous nous débrouillerons très bien tous les trois. Tenez: c’est même moi qui ferai le café. A la Légion, je ne laissais à personne d’autre le soin de le faire.

- J’y vais moi, dit Charles-Jean en se levant.

- Comme tu voudras.

En fait cela l’arrangeait. Comme sa belle-fille avait paru intéressée par le mot Légion, il ne se

fit pas prier – en fait, il se pria tout seul – pour amorcer quelques souvenirs qui eurent l’air de passionner la jeune femme. Il enleva sa veste et défit sa cravate. Sa chemise à manches courtes dévoilait des avant-bras musculeux. Puisque les guerriers avaient l’air de l’intéresser: guerrier il serait! Et là: pas besoin de jouer.

Pendant ce temps, son fils s’expliquait avec Françoise dans la cuisine, pendant qu’il l’aidait à ranger la vaisselle. Elle lui tendit une casserole:

– Tiens, range cela dans le placard... chéri... merci, chéri.

– Qu’est-ce qu’il te prend?

– J’imite madame.

– Chut, on pourrait nous entendre.

– Ne t’en fais donc pas, tu es bien le dernier de ses soucis pour ton père... t’as pas vu. Il la mange des yeux... ta femme. Moi, à ta place...

– Tu n’es pas à ma place.

– Bon, bon, pourquoi m’as-tu accompagnée?

– Pour être un moment seul avec toi.

– Si tu ne peux pas te passer de moi, pourquoi t’es tu marié alors?

– Je t’ai expliqué.

– Ouais!... tu m’avais dit aussi que vous feriez chambre à part!

– Tu m’espionnes maintenant?

– J’ai bien vu qu’elle avait posé ses bagages dans ta chambre.

– On est obligé, mon père ne comprendrait pas, mais je te jure qu’on ne se touchera pas, on se-
ra...

– Comme frère et sœur!

– Voilà, exactement.

Elle allait et venait dans la cuisine, par grands mouvements brusques, tournant autour de Charles qu’elle n’hésitait pas à écarter du coude, rangeant la vaisselle dans un vacarme sonore où se mêlaient le son cristallin de la verrerie, le côté cymbale des casseroles, le manque de résonance des assiettes sauf lorsque l’une d’entre elles explosa au contact du carrelage. Elle ramassa les morceaux en pestant et jurant en espagnol, puis continua en français:

– Tu ferais mieux de m’aider au lieu de rester là planté comme...

– Comme quoi? dit-il en s’accroupissant à ses côtés, plutôt amusé par la mauvaise humeur de la jeune fille.

– Comme un ‘la Réole’.

– Qu’est-ce qu’ils ont les ‘la Réole’?

– Ce sont des sales machos.

– N’est-ce pas l’idéal de la femelle ibérique?... Le toréador aux yeux de braise mais au cœur sec!

Il se leva, mimant une passe entre la jeune fille et la poubelle où elle voulait jeter les débris, tout en fredonnant l’air de Carmen.

– Tu ferais mieux de retourner près de ta femme.

– Mais c’est toi, ma femme.

Elle le regarda, alla vite vider la petite pelle et les débris dans la poubelle puis revint se jeter dans les bras de Charles:

– Je suis malheureuse, je ne comprends rien à cette histoire.

– Tu comprendras bientôt, ma douce, mon bébé, mon petit pigeon – il venait de voir un film russe.

Ils restèrent un moment enlacés. C’est elle qui se dégagea la première:

– Il faut que je rentre.

– Tu éteindras la lumière et fermeras les volets, ordonna-t-elle en franchissant la porte.

Il voulut l’embrasser une nouvelle fois dans l’allée, mais elle se dégagea et partit en courant sans se retourner. Il revint lentement, reçut un choc dans les jambes: la façon d’Olga de se rappeler

à son souvenir. Elle revenait d'ailleurs à la charge, lui plantant les pattes sur la poitrine, cherchant à lui atteindre le visage avec la langue. Il la laissa faire, puis, lui prenant la tête par les oreilles et la frottant contre la sienne, il lui dit:

– Ma vieille Olga, si tu savais ce qui nous arrive?

En réponse, elle aboya, au grand dommage de son tympan gauche, mais il ne put dire si elle approuvait ou pas. Puis, il leva les yeux au ciel pour y lire un signe quelconque – à la façon des Anciens – mais il n'y vit, dans une voûte d'une luminosité exceptionnelle, que des milliers de points brillants à la lumière froide dont certains se déplaçaient selon une courbe immuable, programmée, à l'encontre de la course folle et suicidaire des étoiles filantes.

Il rentra sans se presser, ferma les volets et éteignit les lumières de la cuisine, selon les consignes, puis se dirigea vers la salle à manger d'où lui parvenait le bruit d'une conversation animée, parsemée d'éclats de rire. Son entrée fut à peine remarquée et ce n'est que lorsqu'il se fût assis qu'Evelyne lui dit:

– Ah! c'est toi, chéri?

– C'est moi, chérie, lui répondit-il.

Plus qu'un long discours, le regard que lui adressa alors son père signifiait combien il dérangeait.

– Je vous disais donc, reprit ce dernier.

Mais Evelyne ne l'écoutait plus. Elle s'adressa à son mari:

– Veux-tu que nous montions nous coucher, chéri?

– Comme tu voudras, chérie.

Elle se leva, imitée par Charles-Jean et dit:

– J'ai été charmée de faire la connaissance du beau-papa, un beau-papa si jeune, si dynamique... je sens que nous allons fort bien nous entendre tous les trois.

Elle s'approcha de lui, se pencha, lui fit la bise sur le front. Ce n'était certes pas ce qu'il aurait souhaité! Cela lui permit cependant une vue plongeante sur une poitrine en liberté dont le grain de peau et le galbe lui mirent le rouge aux oreilles. L'envers, qu'il put contempler lorsqu'elle s'éloigna n'enleva rien à ce rouge. La conclusion se résuma en une phrase qu'il prononça à voix haute: "une sacrée pouliche, bordel de Dieu", et il se versa une triple rasade de cognac VSOP qui transféra le rouge aux pommettes.

C'est à un homard cuit qu'il aurait ressemblé s'il avait pu assister à la scène qui se déroula dans la chambre bleue qu'Evelyne avait choisie comme pièce conjugale.

Les 'époux' montèrent en silence. Elle entra la première. Il ferma la porte, se dirigea vers la fenêtre pour en clore les volets. Lorsqu'il se retourna, elle était nue comme les trois premières lettres de son prénom.

S'efforçant de ne lui voir que les yeux, il bredouilla:

– Mais, mais, que fais-tu?

– Je me couche... tu te couches habillé toi, chéri?

– Non, répondit-il, la gorge de plus en plus serrée au fur et à mesure qu'elle s'approchait de lui en ondulant comme une danseuse Egyptienne. Avant que l'espace les séparant ne fût réduit à un micron, il eut le temps d'articuler – péniblement:

– Mais je croyais que!

Pour toute réponse, elle défit les boutons de sa chemisette. Elle la fit glisser de ses bras, porta la main à la ceinture de son pantalon mais là il l'arrêta. Il ne laissait à personne le soin de lui enlever ou de mettre son pantalon, symbole de son accession à l'autonomie d'habillement lorsqu'il était enfant. De telle sorte qu'il se trouva en caleçon bariolé, les pieds emprisonnés dans son pantalon tire-bouchonné, aux bras de son épouse dont la bouche parcourait son torse. Le ridicule de la situation le paralysait d'autant plus qu'une scène identique lui était revenue à l'esprit mettant en scène Robert Redford dans 'L'homme au caleçon vert'.

– C'est tout l'effet que je te fais? dit-elle en se reculant. A ta place il y a longtemps que ton

père m'aurait enlevée à la hussarde!

C'était la bonne phrase. Elle déclencha un fort signal d'activité. En un tournemain, pantalon, caleçon, chaussures, chaussettes suivirent des courbes diverses avant de s'aplatir sur le plancher. En riant, elle le précéda sur le lit. Il s'y jeta à ses côtés, bien décidé à lui montrer que bon sang ne saurait mentir, la jeunesse en prime.

Elle ne parut pas le regretter, ne tenta plus aucune comparaison concernant la fougue de son époux. Les seize ans de la pauvre Fanchon n'existèrent plus en face de l'expérience de cette femme déjà mûre.

“Comme frère et sœur”, avait-il dit à Fanchon! Cela avait été le cas jusqu'ici, les deux nuits qu'il avait passées au domicile d'Evelyne. Cette fois, il s'agissait d'un inceste flagrant, mais ni l'un ni l'autre ne ressentirent la moindre culpabilité. Plusieurs fois, elle laissa échapper “chéri, je t'aime” qui semblèrent vrais. Pas du cinéma! Lui-même se sentit à plusieurs reprises le cœur impliqué autant que les sens. Après un premier somme qu'il fit dans ses bras, il se mit à penser que cette nouvelle donne allait tout bouleverser. Mais, comme elle venait de se réveiller, elle aussi, pour se jeter goulûment sur ses lèvres, il n'eut pas le temps d'approfondir sa pensée.

Evelyne venait de tirer sur une antilope bien qu'il eût tenté de s'interposer. Il s'était approché de l'animal blessé qui le regardait avec ses yeux de biche embués. Elle voulait manifestement lui faire passer un message. Il força son regard et, en un flash très bref, il crut voir le visage de Fanchon se superposer sur celui de l'antilope blessée à mort. Peu après elle expira.

– Téléphone pour monsieur, entendit-il, accompagné de plusieurs coups frappés à la porte.

Il crut reconnaître la voix de Françoise. Il se leva d'un bond, s'aperçut à la fois qu'il était nu et seul dans le lit. Il passa rapidement un short. Lorsqu'il ouvrit la porte, le couloir était désert. Le combiné du poste téléphonique en branchement mural pendait au bout de son fil.

– Allô, oui!

Son père lui répondit.

– J'ai déjà appelé. Chaque fois ton espagnole m'a raconté que tu dormais. Il y a tout de même des limites au sommeil.

– Qu'est-ce que tu voulais?

– Ta femme dort encore?

– Non, pourquoi?

– Tu peux me la passer au téléphone?

– Je ne sais pas où elle est.

Il parut déçu.

– Nous avons convenu que je lui ferais visiter la boîte. Nous en avons parlé hier soir. Elle m'a étonné ta femme: Sup de Co en France, Master Business Harvard en Amérique, un stage chez IBM – Charles-Jean apprenait tout cela de son père, au téléphone, stoïquement, à peine réveillé, tout juste habillé! –, et avec cela, loin d'être laide! Mais: tu le sais mieux que moi. Félicitations, tu as tiré le gros lot – sous entendu: on se demande comment un raté comme toi a pu faire?

Il conclut:

– Si tu la retrouves, sois gentil de lui rappeler ma proposition. Ciao, mon fils.

Il raccrocha. Il entendit des pas dans l'escalier. Evelyne apparut, fraîche, souriante.

– Déjà levé, chéri? Il fait un temps magnifique.

Elle l'embrassa sur les lèvres. Il la suivit dans la chambre.

– Qui était-ce au téléphone?

– Mon père.

– Qu'est-ce qu'il voulait?

– Te rappeler son invitation.

– Je n'ai pas oublié. Le temps de m'habiller et j'y vais. Cela ne te contrarie pas au moins, chéri?

– Pas le moins du monde.

Il se planta devant la fenêtre de la chambre, regardant le ciel au-dessus des platanes, cependant qu'elle entra dans la salle de bains. Une grosse mouche fit irruption, en vrombissant, puis ce fut le tour d'un papillon qui, lui, ne dépassa pas le rebord de la fenêtre.

– Il va faire une superbe journée, tu ne penses pas? entendit-il derrière son dos.

Il se retourna. Elle était de nouveau nue devant lui. Il crut lire une invite. Il s'avança. Il la souleva dans ses bras et la déposa sur le lit.

– Mon père t'attend.

– Cherches-tu des excuses?

A ce genre de provocation il n'existait qu'une seule réponse.

Peu après il reposait, le front au creux de son épaule.

– Evelyne?

– Oui.

– Et si je tombais amoureux?

– Pour quelle raison tomberais-tu amoureux, ne m'as-tu pas dit que tu l'étais déjà? Ce qui, entre nous, a beaucoup facilité mon plan.

– Et si toi tu tombais amoureuse?

– Moi amoureuse?... jamais! Je suis vaccinée à vie.

– Il y a des vaccins qui ne prennent pas.

Les gestes de la nuit lui revinrent. A la différence des mots, ils ne trompent pas, eux. Ils sont l'instinct, ils viennent de l'être profond.

Elle se leva d'un bond. En passant au-dessus de lui, elle s'attarda un moment, poussa un soupir, lui effleura les lèvres.

– Tu es un merveilleux amant, mais il faut que je me sauve. Bonne journée, chéri. A ce soir.

Il était encore étendu quand il entendit successivement l'échappement rageur du vélomoteur de Française, puis celui, feutré, de la BMW.

23

Les bureaux de L'OTM (Omnium de Travaux de Marseille) dont Charles-Henri était le PDG, donnaient sur le Vieux Port, face au sud. Ils occupaient la presque totalité d'un vieil immeuble dont la rénovation paraissait récente. A l'exception du premier étage dont les boiseries des fenêtres s'écaillaient comme la carapace d'une vieille tortue, à partir du deuxième étage les ouvertures étaient constituées de grands panneaux vitrés à armature d'aluminium qui laissaient entrer la lumière à flots – trop pour certains, pas assez pour d'autres – et filtraient considérablement le bruit. A l'intérieur, comme dans tout immeuble modernisé, étaient accolés un ascenseur flambant neuf et un escalier ayant le même âge que l'immeuble, dont une grille métallique, arborant un écriteau 'Propriété Privée', fermée par un superbe cadenas, interdisait l'accès. Ce qui n'empêchait pas le visiteur de remarquer que le bois de l'escalier était vermoulu et que certaines marches manquaient. Passé ce sas (par l'ascenseur) le reste de l'escalier avait été rénové style Napoléon III.

Evelyne arriva peu après 14 heures, heure de réouverture des bureaux après la traditionnelle et provinciale coupure midi-2 heures. Les visiteurs, prudents, viendraient plus tard. Lorsqu'elle appuya sur la touche '6-Direction' de l'ascenseur, elle s'y trouvait seule. Ascinter l'emporta de bonne grâce.

Le couloir desservant les pièces de cet étage était recouvert d'une épaisse moquette rouge. Les murs tendus en paille dite japonaise. Les portes en teck à épaisseur variable selon l'importance du locataire. Celle du secrétariat de la Direction était entrouverte. Evelyne y passa la tête et vit une

femme à la chevelure noire piquetée de gris, qui regardait pensivement à travers la fenêtre, entièrement vitrée. Evelyne frappa légèrement à la porte. La secrétaire tourna la tête et c'est d'un ton peu aimable qu'elle s'adressa à la visiteuse:

– C'est pourquoi?

– Monsieur de la Réole.

– Occupé.

– Je patienterai.

– Il en a pour l'après-midi.

– Il aura bien un petit trou.

– Cela m'étonnerait, il attend le grand patron de la Shell d'une minute à l'autre... je ne pense pas que ce soit vous?

Evelyne décida qu'avec ce genre de personne l'amabilité ne payait pas.

– Pourquoi pas?

Elle vit l'étonnement naître sur le visage de la secrétaire, le laissa s'installer, puis corrigea:

– Pas encore... je ne suis que sa belle-fille, la femme de son fils et il m'attend.

Le changement de ton et d'attitude fut comique.

– Ah bon! ah bon!

Elle se leva et lui désigna une chaise:

– Prenez donc place, je vais le prévenir.

Elle enclencha une commande et on entendit la voix forte du patron.

– Il téléphone, c'est le ministre lui-même, il y a un gros contrat en vue, chez les Arabes.

La componction, le sérieux du ton et la gravité du visage laissaient supposer que c'était elle qui les avait mis en contact, ce qui, téléphoniquement parlant, était vrai. Elle rabattit la commande, se mit à fouiller dans des papiers pour se donner un peu de contenance.

Curieux tout de même que le patron ne lui ait pas parlé du mariage de son fils! Il aurait même dû l'inviter. Elle conservait une très belle robe pour ce genre d'occasion qui ne se présentait guère, il lui fallait bien le reconnaître! Il lui avait annoncé le départ de sa femme en des termes qui l'avaient choquée tout en soulevant une certaine espérance: "Cette salope a voulu vivre sa vie, qu'elle se démerde!"... Et si cette sainte-nitouche, trop belle pour être honnête lui racontait des salades! Ce n'était pas la première fois qu'un visiteur se faisait passer pour un 'ami très proche', 'copain de régiment'... "on fait du golf ensemble"... "nos femmes sont des amies d'enfance"... "je suis sa sœur, sa cousine"... "je lui suis très proche, je ne peux pas en dire plus, vous comprenez!" Bien qu'il lui ait dit plusieurs fois: "ma pauvre Mireille, des naïves comme toi, on n'en fait plus", elle se laissait prendre à chaque fois par l'apparence de la sincérité. Mais cette fois, c'était de l'inédit un peu trop gros, d'autant plus que ce visage ne lui était pas inconnu. Fine mouche, elle dit d'une voix douce:

– Vous êtes la femme de quel fils?

– Il n'en a qu'un.

– Vous êtes sûre?

– Certaine.

Cela, n'importe qui pouvait le savoir.

– Ce cher Charles-Gustave, je l'ai connu bambino (accompagné du geste de la main indiquant la hauteur).

– Charles-Jean.

– Plait-il?

– Mon mari, unique fils de Charles-Henri, s'appelle Charles-Jean.

Vouloir jouer des personnages pour lesquels on n'est manifestement pas fait mène à des impasses où le ridicule vous submerge. Mieux vaut encore passer pour une naïve. Elle se remit à froisser du papier sous le regard amusé d'Evelyne. Le gong-interphone la sauva du K.O.:

– Mireille, si ma belle-fille me demande, vous me la passez tout de suite.

– Elle, elle ... est là, enfin il y a quelqu'un qui...

On entendit un bruit de meuble qu'on déplace, la porte de communication s'ouvrit. Charles-Henri parut et se précipita vers Evelyne dont il prit une des mains pour y déposer un baiser tout en la soulevant de son siège.

– Mireille, je te présente ma très chère belle-fille. Elle est belle n'est-ce pas?... Cette robe vous va à ravir... il y a longtemps que vous êtes là?

Mireille prit les devants:

– Vous téléphoniez au ministre, alors j'ai...

– Tu l'as fait attendre pour cet enfoiré! Je ne te le pardonnerai jamais.

– Ne la grondez pas, elle a cru bien faire, minauda Evelyne, magnanime.

Se faire engueuler puis traiter comme une petite fille par cette putain de luxe, c'était trop, car maintenant elle en était presque sûre, c'est elle qu'elle avait vue dans une salle de jeux clandestine où elle s'était laissée entraîner un soir.

– Veuillez m'excuser, monsieur.

– C'est bon, c'est bon.

Il fit passer Evelyne devant lui et avant de refermer la porte, il déclara:

– Je ne suis plus là pour personne, vous avez compris, Rollin?

Quand il la vouvoyait et l'appelait par son nom, c'est que l'affaire était grave... Elle se mit à imaginer des choses qui la choquèrent. Quand, un peu plus tard, tenaillée par une curiosité insupportable, elle tenta de se brancher sur interphone, elle constata que la liaison était coupée. Les murs et la porte étant phoniquement imperméables, elle resta sur sa faim de savoir ce qui se passait.

C'est dommage car elle eut été fortement étonnée de découvrir en son patron une facette totalement inédite du personnage.

Il avait fait asseoir Evelyne à son fauteuil Directorial. Celle-ci s'y sentit tout de suite à l'aise, promenant ses mains sur le cuir du bureau, s'attardant sur les téléphones, interphone, le râtelier à stylos, crayons, feutres.

– Vous avez l'air comme chez vous, remarqua-t-il en riant.

– C'est un peu ça, répondit-elle d'un air énigmatique.

Elle se tourna légèrement, inclina le fauteuil, croisa les jambes. Il nota un profil qui ne le cédaient en rien au reste. Jamais il ne s'était senti ainsi attiré par une femme, tout au moins pas depuis ses folles années de jeune lieutenant où on le surnommait: le 'Hussard'! Etait-ce de lui cette résistance stoïque qu'il opposait à cette envie irrésistible de se jeter vers elle, de la soulever dans ses bras et de l'allonger par terre, là, sur la moquette – qui en avait vu d'autres! (Pas si jeunes, ni si belles, toutefois!) Elle ne semblait pas du tout consciente de ce qui se passait. Son visage se fit grave.

– A quoi pensez-vous? demanda-t-il.

Elle prit un certain temps avant de répondre:

– Vous seriez étonné si vous le saviez, oui... très étonné.

Il ne resta pas très longtemps en supputation. *“Elle éprouvait la même attirance – ces choses là ne peuvent être à sens unique – mais une dernière réticence la bloquait!”* Il connaissait un bon moyen pour débloquer de telles situations.

– Ce n'est pas un jour pour rester enfermés dans un bureau, que diriez-vous d'une promenade en mer?

– Vous avez un bateau?

– Non, mais j'ai un ami qui me le prête quand je le désire... tenez, on le voit d'ici.

Il fit le tour du bureau pour se mettre à la fenêtre, attendit qu'elle se lève, puis, se collant contre elle, lui désigna, par repères successifs, un bateau à moteur mouillé dans le port de plaisance.

– Et vous savez piloter des engins pareils? lui demanda-t-elle en se dégageant un peu de cette présence qui se faisait de plus en plus pressante.

– Je sais oui, mais il y a en permanence un marin à bord.

– J’aime mieux cela, dit-elle.

Elle lui faisait face. Il la prit par les épaules tout en s’efforçant de rester naturel.

– Cela veut dire que vous n’avez pas confiance en moi.

– C’est un peu cela.

Il s’efforçait de ne pas rire jaune, découvrant ses dents de carnassier en un rictus qui ne collait pas du tout au personnage de séducteur raffiné qu’il voulait jouer.

– C’est pour le bateau seulement ou pour tout?

– Pour tout.

Et elle se dégagea d’un mouvement brusque en mettant une distance appréciable entre eux deux.

Elle le regardait avec une sévérité qui le surprit et le refroidit quelque peu. La phrase suivante finit de le désarçonner.

– Asseyez-vous en face de moi, j’ai quelque chose à vous dire.

Elle prit d’autorité le fauteuil du patron et il s’assit dans celui du visiteur. Cette scène lui reviendrait en mémoire plus tard.

– Ne tournons pas autour du pot, ce n’est pas votre style ni le mien. Il se trouve que je vous plais, disons... plus que la sympathie naturelle qu’un père peut éprouver pour la femme de son fils... vous ne niez pas?

– C’est vrai. J’ai tout de suite éprouvé pour vous une attirance irrésistible mais... puis-je me permettre une question?... est-ce réciproque?

Elle le regardait en souriant, bien calée sur le siège, les mains croisées reposant sur le bureau.

– Etant donnée la situation, il serait souhaitable que l’un des deux garde la tête froide. Ce sera moi, aussi je ne vous répondrai pas.

Cette réponse lui fit peut-être davantage plaisir qu’un simple oui. L’esprit humain est parfois si tortueux! Un air de victoire parut sur son visage qu’elle s’empressa aussitôt de contrer.

– Tant que je serai la femme de votre fils, il ne se passera jamais rien entre nous, je veux que ceci soit très clair.

Pour que de cette phrase puisse naître un espoir aussi mince soit-il, il aurait fallu être d’un optimisme béat ou bien supposer qu’elle n’en pensait pas le moindre mot! Il opta pour le dernier point.

– Me suis-je bien fait comprendre? (Oui, oui, fit-il de la tête.) Vous n’avez pas l’air de me croire. (Si, si, refit-il.)

Et soudain, elle éclata de rire. Il en profita pour prendre ses mains dans les siennes. Elle ne les retira pas. Il voulut se lever mais elle fit “hun, hun” et il se rassit. Il se comportait en parfait petit toutou et cela l’agaça. Il retira ses mains. Puis il se leva et alla se planter dans le coin opposé, le front contre la vitre, faisant semblant de s’absorber dans les mouvements de bateaux du Vieux-Port. Elle lui posa quelques questions concernant le fonctionnement de la compagnie auxquelles il répondit machinalement, puis elle lui dit brusquement:

– Cela tient toujours votre proposition de sortie en mer?

Cela lui souriait moins maintenant car il n’y voyait plus le même attrait mais il fallait se montrer beau joueur! C’est avec un enthousiasme pas trop mal simulé qu’il répondit:

– Mais bien sûr, je ne fais jamais de promesse en l’air.

Après avoir, par l’interphone, averti Mireille qu’il s’absentait pour le restant de la journée, ils prirent l’escalier jusqu’au premier étage. C’est là, en attendant l’ascenseur, que Charles-Henri expliqua:

« Nous l’avons acheté il y a une dizaine d’années. C’était un immeuble d’habitation, en mauvais état. Nous avons pu déloger assez facilement tous les locataires à l’exception de celle du premier. Une femme d’une cinquantaine d’années à l’époque, vivant en recluse avec sa colonie de chats. Nous avons tout essayé: l’argent, les menaces. Rien n’y a fait. Pas davantage la Justice que

la Police n'étaient décidées à nous aider. A la suite d'une visite d'un prince Arabe qui s'est étonné de cette verrue dans notre siège social – impensable chez eux –, j'ai pris l'affaire en mains. Non sans difficultés, j'ai obtenu le fin mot. Cette demoiselle était incontournable. Gloire de la Résistance elle fut la maîtresse du maire de Marseille pendant de longues années, jusqu'à ce qu'elle perde complètement la tête. Non seulement nous n'avons pu la déloger mais encore nous lui payons une pension pour la remercier en quelque sorte de continuer à occuper ce premier étage qui dépare notre siège social.

– L'avez-vous rencontrée personnellement?

– Non, pourquoi?

– Il me semble que c'était la première chose à faire!

D'une autre personne, Charles-Henri n'aurait pas supporté une telle réflexion!

Amarrée en bout de ponton, une vedette se balançait, au gré des vagues déclenchées par les mouvements des 'Bateaux des Iles' dans le vieux port de Marseille. Le nom, Rocval, s'étalait en larges lettres bien dessinées sur le tableau arrière. Personne ne se manifesta à bord.

– Il n'est jamais là lorsqu'on a besoin de lui, laissa tomber méchamment Charles-Henri.

– Ce sera pour une autre fois! dit Evelyne, arrangeante.

– Pas du tout. C'est aujourd'hui que je vous ai invitée: ce sera aujourd'hui (na). Attendez-moi, ce ne sera pas long.

Sur la petite aire de carénage attenante, avisant un pêcheur qui grattait sa coque en bois, il lui demanda s'il savait où se trouvait le matelot de Rocval?

– Titin(g)? Oh! à cette heure-ci et avec la chaleur, il ne peut-être qu'à la Sardine, à taper la belote avec les collègues.

La Sardine se situait juste en face. Il n'y avait que la rue à traverser. Plus facile à dire qu'à faire! Entre les autos et surtout les motos qui ne s'arrêtaient au rouge vif que pour redémarrer au rouge pâle, la circulation était pratiquement continue. Il profita de la défaillance d'une voiture étrangère, une 04 (Alpes de Haute-Provence) conduite par une femme qui se fit instantanément incendier d'un concert rageur d'avertisseurs, pour traverser en courant cependant qu'un motocycliste lui frôlait les basques en criant: "accélère, pépé". Il avait bien fait de laisser Evelyne sur le ponton.

La Sardine était un petit bistrot qui résistait bien à la modernité transformant les troquets d'antan en 'snaqueu barreu' avec la déshumanisation qu'entraînait le passage au néon, formica, boîtes à musique et jeux divers aussi bruyants que multicolores. A la Sardine, la couleur était dans l'accent aussi bien du patron et de ses 'assesseurs' que de la clientèle dont la fidélité et le nombre faisaient regretter à plus d'un voisin d'avoir cédé au chant de sirène du 'modernisme'.

Il était trois heures de l'après-midi, petite pointe après repas et sieste. Encore un peu chaud pour travailler dehors, d'autant plus qu'au soleil, il n'était qu'une heure! (L'heure la plus chaude de la journée: c'est bien connu. Sauf des Parisiens qui ont eu cette idée bien parisienne de traficoter avé le Soleilleu).

Titin tapait le carton avec ses copains pêcheurs ou gardiens de 'Yatte', qui constituaient le gros de la clientèle de la Sardine. Quand il aperçut la silhouette de Charles-Henri se profiler dans le trou de lumière de l'entrée il se dit que sa journée était foutue. Dommage car il était dans un jour de veine! (C'était toujours comme ça!). A 'moinsse' que le Charles ne vienne que chercher la clef afin de faire visiter le 'Yatte' à une cliente comme cela lui arrivait souvent. Pas à cette heure là! Et puis la poupée serait avec lui! Ce devait être autre chose!

Baissant la tête, il frappa sa carte sur la table, assortissant le geste d'un sonore "belote!" Mais, un des joueurs, un adversaire, un qui perdait, lui dit – sans aucune malice:

– Oh Titingue, je crois qu'on te cherche. (Tout juste s'il ne le montrait pas du doigt!)

Charles-Henri était près de la table. Titin s'absorbait de plus en plus dans son jeu. C'était d'autant plus enfantin que les trois autres s'étaient arrêtés de jouer. Ils regardaient alternativement Charles-Henri et Titin, un sourire naissant au coin des lèvres. Il suffirait d'un rien pour le trans-

former en franche rigolade. Titin, de plus en plus inconfortable, tenta une sortie honorable en levant la tête pour lancer:

– Alors, on joue ou on fait la sieste, oh pardon! monsieur Charles, je vous avais pas vu, vous voulez la clef? Je l’ai là dans la poche.

Il s’était levé, mettant effectivement la main à la poche mais la suite arrêta le mouvement.

– Non, non, c’est pour une sortie, si le bateau est en état toutefois.

Là, Charles-Henri venait de lui tendre une sacrée perche! Il suffisait de prendre un air de circonstance et de dire: “Ça tombe mal, je dois justement faire la vidange aujourd’hui, on a déjà du retard, demain si vous voulez!” Personne irait voir. Il en serait quitte pour faire une vidange qu’il avait déjà faite la semaine passée, mais le patron n’en était pas à une près... . Oui, il n’avait qu’à dire cela et il retrouvait sa tranquillité. Mais, une phrase de Suong, sa compagne Vietnamiennne, lui revint en mémoire.

Il venait de lui raconter, en rigolant, que les moteurs du ‘yatte’ s’étaient mis à consommer de l’huile, qu’il allait falloir les sortir, un paquet de fric ça allait coûter. Et il lui avait confié qu’il y en aurait un bon peu pour eux.

« Ecoute Augustin, lui dit-elle – la seule qui l’appelât ainsi, à part son patron quand il était chauffeur de l’Amiral dans la Royale –, tu as un bon boulot, un patron pas regardant, qui te fait confiance. Le jour où il apprend une de tes petites magouilles minables, tu te retrouves le sac à terre. »

Il avait fait le faraud en disant qu’il n’avait pas besoin de cela pour vivre et que sa retraite de la Marine lui suffirait largement.

« Elle suffira peut-être mais pas pour deux, j’ai assez mangé de cochon enragé dans mon pays pour ne pas avoir envie de recommencer. Sûr qu’en restant honnête il y a peu de chances de devenir millionnaire mais il y en a encore moins en étant malhonnête... alors: ou tu arrêtes tes conneries ou je vais voir ailleurs. »

C’était pas le grand amour mais il l’aimait bien sa ‘congaïe’ et, dans sa tête il était déjà décidé à l’écouter, elle, plutôt que l’amicale des gardiens de ‘Yatte’. Dommage pourtant, car il n’avait jamais eu autant de jeu que ce jour!

Il se leva en soupirant et remonta son pantalon sur son ventre qui débordait quelque peu.

– Mais avec plaisir, monsieur Charles.

Et, à l’intention de ses co-joueurs, il ajouta:

– Vous avez de la chance vous autres car aujourd’hui, je faisais un malheur.

Titin portait allègrement sa cinquantaine, une cinquantaine costaud et pesant bon poids. Portant en toutes saisons un treillis de la marine – à croire qu’il avait découvert une cache –, auquel il adjoignait, par dessous, la quantité de lainages adaptée à la température, il arborait avec fierté une casquette de Commodore que son patron lui avait rapportée d’Amérique. Une casquette bien dorée, là où il fallait, ce qui lui avait valu son surnom: l’amiral Titin.

Il traversa la route sans se soucier des feux – ce qui ne le distinguait pas des motorisés –, essuyant un concert d’injures colorées avec accompagnement de pneus crissant sur l’asphalte en basse et klaxons mono et bi-tonés en alto. Charles, hésitant une seconde de trop à prendre la remorque, resta sur l’autre rive. Ce que voyant, Titin prit un air désolé, leva les bras au ciel et lança un sonore:

– ‘Alorsse’, monsieur Charles, vous voulez que j’aille vous chercher?

Depuis le début de l’après-midi, le moins qu’on puisse dire est que Charles-Henri n’avait guère prise sur l’événement. Voyant qu’il hésitait – et il y avait de quoi pour un humain conscient –, Titin reprit le chemin inverse (cf. plus haut), fit demi-tour au milieu de la rivière, voyant que son passager venait de profiter d’une accalmie dans le courant. Les deux regagnèrent la rive ouest sans encombre. Un petit attroupement s’était formé pour admirer ce mini spectacle de cirque.

Un des badauds lui dit:

– ‘Alorsse, Titingue’, c’est pas possible, tu les aimes ces voitures!

Impérial, Titin répondit:

– Eh ouais! Tellement je les aime qu’elles viennent me manger dans la main. (Accompagné du geste idoine.)

Le badaud s’adressait maintenant au passager:

– Hein, monsieur, avec lui faut pas avoir peur, faut les avoir bien accrochées! (La sortie fut ponctuée par un éclat de rire collectif.)

En temps normal celles de Charles-Henri l’étaient. Il en était fier et ne laissait à personne le soin de le proclamer. Mais ce n’était pas un jour habituel. En silence, ‘Monsieur’ prit cette fois les devants, s’engageant résolument sur le ponton, laissant Titin savourer sa célébrité d’un moment. Evelyne était assise en bout de ponton, pieds nus jouant dans l’eau. A ses côtés se trouvait un tout jeune pêcheur. Peu sensible à ce tableau éternel: ‘La Femme et l’Enfant’, Charles-Henri dit d’un ton sec: “Nous n’attendons plus que vous.”

Elle se leva et rechaussa ses souliers. Titin s’engageait sur le ponton. A la vue d’Evelyne il écarquilla les yeux, ouvrit la bouche et s’arrêta. “*La première fois que Charles-Henri lui amenait une pépée pareille. Les autres étaient toujours plus au moins sur le retour. Cette fois il s’agissait d’une authentique belle jeunesse!*” Il ne regretta pas d’avoir abandonné sa partie de cartes. Il secoua la tête et reprit sa marche.

– Titin, je te présente notre passagère: Evelyne.

– Enchanté de faire votre connaissance, mademoiselle.

– Madame.

– Excusez-moi.

– Je suis la belle-fille de monsieur.

Charles-Henri ne put camoufler son mécontentement. A la limite, cette sortie en mer ne rimait plus à rien!

Titin n’insista pas et se saisit d’une amarre pour tirer à lui le ‘boate’ (de l’anglais: *boat*, bateau). Lorsqu’il fut à bonne distance, il s’élança sur la plate-forme arrière, monta à bord, se rendit à la proue pour donner du mou à l’amarrage avant, revint pour reprendre de l’arrière. Puis au moyen d’une manivelle il abaissa la passerelle articulée grée à l’arrière du ‘boate’. Quand elle reposa sur le ponton, il lança un savoureux:

– Ces messieurs dames peuvent embarquer.

Il tendit la main à Evelyne afin de l’aider à franchir la dite passerelle. En prenant la menotte de la dame dans sa grosse paluche, il se sentit fondre. Une telle tendresse dans le creux de sa main, il ne se souvenait pas de l’avoir jamais ressentie. Il en resta tout chose et soupira. Charles-Henri, toujours de méchante humeur, s’efforça de franchir la chose le plus dignement possible, pendant que l’amiral commençait la préparation du ‘boate’.

Rocval était un bateau à moteur à cabine (*cabin cruiser*) de 40 pieds – dans la marine, le système métrique n’a pas bonne presse –, propulsé par deux moteurs de 500 ch. Construit en Italie – les maîtres du style – par Spongorsori, il attirait autant l’œil en mer qu’au port – où il passait le plus clair de son temps. Bien qu’âgé de cinq ans, il paraissait comme neuf, car Titin, à la bonne école de la Royale, ne lésinait pas sur l’eau et l’huile de coude: “Un ‘boate’ ça doit être ‘nickel’.”

Pour vous dire jusqu’où cela allait, il faisait enlever leurs chaussures aux passagers pour leur donner en échange des chaussures dites: de pont, dont il avait une grande collection à bord. Ce qui lui permit de constater que le contact de la cheville d’Evelyne était aussi troublant que celui de sa main.

Après avoir fait un tas de vérifications, en grand acteur qui donne à chaque chose l’importance qu’elle n’a pas, il fit de grands gestes à l’entour pour signaler qu’il allait mettre ses moteurs en route. Ce n’était pas gratuit! Dès les premiers tours, les vicieux engins se mirent à cracher et à fumer comme une vieille locomotive asthmatique, enveloppant bateau et occupants dans un nuage polluant et malodorant, qui se dissipa lentement car il n’y avait pas de vent. Quelques taches noires apparurent sur le visage et la robe d’Evelyne ainsi que les vêtements de Charles-Henri. Titin, tout confus de l’incongruité de ses moteurs, grommela:

– Depuis le temps que je dis à Monsieur Claude (le propriétaire) qu’il faut faire quelque chose à ces moteurs! (Et il eut une pensée de revanche envers Suong qui avait presque réussi ce matin à lui faire croire qu’il serait malhonnête.) Non, non, ne touchez pas, cela va s’étaler et votre robe, elle serait foutue, ce qui serait dommage! La seule chose à faire est de la secouer... non pas ici... vous aussi, monsieur, c’est pareil.

Les moteurs ronronnaient maintenant avec un souffle de bon aloi et un gargouillis convenable à l’échappement. Titin fit de grands gestes, poussa de grands cris sans qu’on sut d’abord pourquoi. Tout congestionné sous sa casquette, il descendit de sa passerelle.

– C’est pas possible cela. Plus ça va, plus c’est pire... on leur demande pas grand chose pourtant, juste de se le bouger un tout petit peu leur gros cul et de se l’amener là, sur le ponton pour me larguer les amarres, j’peux pas être là haut et en bas à la fois.

– On peut le faire nous, dit Evelyne.

Il la regarda en levant les sourcils.

– Vous savez où c’est bâbord?

– Bien sûr.

Et elle lui montra.

– Ah bon!... et tribord?

– C’est une question bête.

– Ah bon!... sans vous commander, monsieur Charles, pourriez-vous vous occuper de l’amarre avant?

Charles se demandait ce que signifiait tout ce cirque car, d’habitude c’était lui qui larguait les amarres sans qu’on en fasse tout ce plat. Titin commençait à l’agacer sérieusement. Il était temps de le remettre en place.

– J’allais justement vous demander de le faire, je ferai la sortie moi-même.

– Tout ce que vous voulez monsieur Charles, mais ça c’est pas possible, l’Assurance elle marcherait pas.

– Je ne vais pas te le casser ton bateau, il n’y a pas un pet de vent, c’est quand même pas le France.

– D’abord, c’est pas mon bateau mais celui de monsieur Claude.

– Claude, c’est mon meilleur ami... allez pousse-toi.

Et Charles-Henri entreprit de grimper l’échelle de passerelle. Titin n’hésita pas et du poste de commandement du bas, il coupa le moteur tribord, tout en clamant:

– Moi, je sais ce qu’il m’a dit, monsieur Claude.

– Qu’est-ce qu’il vous a dit? interrogea Evelyne.

– De ne laisser personne d’autre que moi manœuvrer, (ajoutant plus bas:) et surtout pas monsieur Charles.

Evelyne se fendit d’un large sourire cependant que Charles-Henri descendait à toute allure à reculons. Il se planta devant Titin et cingla, le visage blanc de colère:

– Tu vas me remettre ce foutu moteur en route ou je te casse la gueule.

Là, se posait un problème pour Titin, car ses instructions n’étaient pas assez détaillées. En désespoir de cause, il jeta un coup d’œil vers Evelyne qui lui fit non de la tête. Requinqué, il fit front.

– Alors? J’attends.

– Beau-papa, je crois que vous avez tort, intervint Evelyne.

– Oh vous! lui lança-t-il, furieux, oublieux de la raison de cette sortie en mer.

– Moi quoi?

– Rien.

Il commençait à chercher une sortie honorable qu’il crut trouver en coupant l’autre moteur.

– On ne sort plus.

– Parlez pour vous.

– C’est à moi que Claude prête le bateau.

- Il me le prêtera aussi bien.
- Comment cela? Vous le connaissez?
- Si je lui demande gentiment!

Le beau-père ne répondit pas et entreprit de mettre en place la passerelle de coupée.

- Laissez, dit Titin.

Mais le père de Charles insista pour faire la manœuvre, seul, comme un grand! C'est également seul, mortifié jusqu'à l'os, qu'il regagna le ponton. Il le remonta au pas de charge, la tête vissée sur les épaules, lèvres cousues.

- Eh bé! fit Titin lorsqu'il eut disparu à la vue, alors qu'est-ce qu'on fait, madame?
- Je vais descendre aussi.
- Dommage, c'était vraiment le jour pour une belle sortie. Nous n'avions pas besoin de lui!

Pendant qu'Evelyne remettait, seule, ses chaussures de ville, une question lui trottait dans la tête qu'il n'osait formuler. Ce n'est que lorsqu'elle lui tendit la main pour prendre congé de lui qu'il osa:

- Ce n'est pas une blague, vous êtes vraiment mariée?
- Oui, qu'y a-t-il de si bizarre?
- Oh! rien, rien... et... 'avé' le fils de Monsieur Charles?
- Eh oui! Vous le connaissez?
- Non.
- Un très beau jeune homme.
- Je n'en doute pas!

Quand elle s'éloigna sur le quai, il hocha la tête en cadence, ce que firent les quelques marins qui commençaient à s'affairer sur les 'boates'.

Charles-Henri ne parut pas au repas du soir. Angelina qui remplaçait sa fille, malade, ne voulut pas attendre plus d'un quart d'heure et déclara qu'elle éteindrait les feux à "*las nueve*". Quand Charles-Jean voulut en savoir un peu plus sur la maladie de sa fille, elle lui lança un œil de feu. Il en conclut que c'était grave. Exactement ce qu'en pensait la mère. Bien que Carmelita, têtue comme une mule d'Andalousie, n'ait rien voulu lui dire, pour sa mère, il était évident qu'une jeune fille en bonne santé ne pouvait être malade que d'Amour.

La nouvelle madame, cause de tout, arriva peu avant 8 heures et ne parut pas surprise de voir sur le pas de la porte de la cuisine cette femme d'un certain âge qu'elle ne connaissait pas. Sur un ton fort aimable elle lui demanda à quelle heure on mangeait? En réponse, elle perçut une sorte d'aboiement d'où se dégagait un mot: "*ahora*" (tout de suite). Disciplinée, la madame prit juste le temps de monter dans sa chambre pour y déposer ses affaires et changer la robe portant toujours trace de la mauvaise haleine des moteurs de Titin.

Charles-Jean attendait assis à la table, tapotant des doigts sur la nappe pour calmer son impatience. Deux heures qu'il attendait, le cerveau en ébullition! Il l'était en fait depuis le départ d'Evelyne au matin.

Lorsqu'elle parut, il se leva. Elle lui fit signe de se rasseoir. Il voulait simplement l'embrasser, lui dit-il. Elle venait de se mettre de la crème.

- Sur le nez!
- Non, n'insiste pas.

Il voulut lui prendre une main, elle la retira. Cependant, à peine assise, elle lui demanda en souriant ce qu'il avait fait de beau.

- Je n'ai pas arrêté de penser à toi.
- Il ne faut pas.
- Je ne peux pas m'empêcher, et toi?
- Moi quoi?
- As-tu pensé à moi?

Le "non" fut sec et fit mal. Ce n'est qu'après qu'il eut digéré le coup que, timidement, il lui

demanda ce qu'elle avait fait, elle? Elle fut évasive.

A 9 heures précises, la table était nette, propre, prête à resservir et ils étaient là tous les deux, comme un vieux couple qui n'a plus rien à se dire. Bien qu'il fût encore grand jour, elle manifesta l'intention d'aller se coucher. Sans un mot, elle quitta la pièce, le laissant seul avec ses interrogations sans réponses. Il sentit un poids chaud sur sa cuisse droite. Baissant les yeux, il vit Olga qui lui rappelait gentiment son existence. Immédiatement, il imagina que la tête qu'il caressait était celle d'Evelyne, assise à même le sol, la tête contre sa cuisse, silencieuse, aimante, soumise, fidèle.

Après avoir longuement caressé Olga, il sortit faire un tour. Trop court au goût de la chienne! Mais elle ne pouvait imaginer que son jeune patron était déjà en pensée dans une certaine chambre du premier étage où il se demandait ce qu'il allait trouver. Le meilleur moyen de le savoir était encore d'y aller voir. Il prit congé d'Olga et monta l'escalier, l'angoisse au ventre. Il marqua un arrêt devant la porte, à l'affût d'un bruit quelconque qui pourrait lui donner une indication. Un silence de mauvais aloi transpirait à travers la porte. C'est le cœur battant qu'il l'ouvrit.

Entièrement nue, assise en tailleur, adossée au mur, Evelyne lisait. Quand il entra, elle leva les yeux au-dessus de son livre et lui fit un charmant sourire. Prudent, il ne dit rien, refermant la porte avec la même lenteur qu'il l'avait ouverte. Il pénétra dans la salle de bains pour se laver les dents et s'interroger sur la situation. Quand il ressortit, il vit qu'elle le regardait et c'est sous son regard qu'il se déshabilla jusqu'au caleçon.

– Tu es beau, lui dit-elle. Viens, j'ai envie de toi.

“Voilà ce que je suis pour elle: un étalon! Et si je lui faisais le coup de l'amour-propre?... Un autre jour!”

Quand il fut dans ses bras, elle susurra:

– Vilain, tu m'as fait attendre.

– J'ai fait exprès.

– Vraiment?

– Oui.

Manifestement elle ne le croyait pas.

24

Certains spécialistes n'auraient pas hésité à baptiser: sado-masochistes les rapports entre Mi-reille et son patron. Qu'elle soit une belle femme de quarante ans on ne pouvait le nier, même si son patron faisait mine de ne pas s'en apercevoir – ce qui la désolait. Ce n'était pourtant pas faute d'utiliser tous les artifices dont les femmes sont expertes pour mettre en valeur leur capital! (Maquillages variant avec la saison, le jour, l'heure, la luminosité; fanfreluches diverses laissant voir, entrevoir, suggérer telle partie du corps féminin réputé pour émoustiller le mâle.) Rien n'y faisait. Une fois cependant elle vit s'allumer la flamme révélatrice dans l'œil de Charles-Henri, ainsi qu'elle l'appelait dans son tête-à-tête avec elle-même. La phrase accompagnatrice n'était certes pas celle qu'elle aurait souhaitée mais cela prouvait tout de même qu'il avait jeté un regard sur elle et qu'il s'y était attardé!

– Quel beau cul je vois là!

C'était le jour où elle s'était présentée devant lui, compressée dans un 'jean' qu'elle avait pensé un moment ne pas pouvoir enfiler.

La main avait suivi le regard.

– Oh! monsieur Charles! fit-elle semblant de s'offusquer.

– Ben quoi! N'est-ce pas ce que tu cherchais?

Logique imparable qui la laissa sans voix!

Ce ne fut pas tout. Il s'était approché et, dans le creux de l'oreille, il lui avait glissé des choses qu'on ne peut ni répéter ni même écrire, et qui la firent rougir jusqu'aux oreilles.

Il n'avait pas récidivé mais elle était persuadée qu'il ne la regardait plus de la même façon.

Lorsqu'un jour il lui fit remarquer que ses cheveux blanchissaient, elle passa des heures à traquer le moindre poil blanc devant sa psyché. Une autre fois il ricana que si elle continuait à se peinturlurer de la sorte elle allait ressembler à une 'mère maquerelle'. (Se trouvant une sale mine, elle avait forcé sur le maquillage.) De retour à la maison elle jeta au panier toutes les pages consacrées au maquillage qu'elle avait découpées dans des revues féminines normales et décida sur le champ de s'abonner à la revue Nature qui prônait le retour... au naturel! Il fallait une bonne dose de foi pour se contenter de si peu! Cela occupait fort cependant l'esprit de Mireille.

Quand elle apprit que la femme légitime de son patron avait quitté la maison et qu'on parlait divorce, elle en avait conçu un espoir fou. Hélas, il ne dura guère. Une plus jeune qu'elle, sa propre belle-fille venait d'entrer en scène! Un culot monstre! Qu'avaient-ils pu bien faire dans le bureau? Où était-il allé avec elle? Au retour Charles-Henri paraissait de méchante humeur, tellement de méchante humeur qu'il ne l'avait pas passée sur elle comme c'était l'habitude.

Et voilà que de nouveau, sans s'annoncer cette fois, cette... venait d'entrer dans son bureau! Mireille réprima une réplique cinglante qui ne lui était d'ailleurs pas venue à l'esprit et dit simplement, d'un ton sec:

- Le patron est en grande conférence et n'entend pas être dérangé.
- Je sais, répondit l'intruse qui, illico, se dirigea vers la porte de communication.
- Mais je vous ai dit...
- Je sais.

Mireille se leva, bien décidée à ponctuer du geste sa phrase mais l'intruse était déjà dans la pièce à côté. Elle put alors assister à une scène qui resterait définitivement gravée dans sa mémoire. Son patron - l'homme qu'elle admirait le plus après son père, auprès duquel, pas plus tard que la veille, elle se voyait roucouler pour le restant de ses jours -, se leva comme un collégien amoureux pour se précipiter vers l'arrivante. Lui prenant les deux mains, il les porta à ses lèvres et les couvrit de baisers. Alors que, médusée, elle n'en croyait pas ses yeux, sa rivale - ainsi la qualifia-t-elle instantanément - tourna la tête et lui lança, d'un ton hautain:

- Vous pouvez fermer la porte, Mireille.

Rageusement, elle se retira de l'arène. Sa pensée enfourcha un cheval de course. Au cours de ce bref galop tout y passa, jusqu'à l'ultime: avertir le fils Charles-Jean de ce qui se tramait derrière son dos. Cela n'alla pas plus loin que poser le doigt sur la première touche du clavier du téléphone!

La tempête s'apaisait à peine sous son crâne qu'elle fut convoquée dans le bureau directorial. Pincée, coincée, resserrée, elle s'entendit annoncer que M^{me} Evelyne de la Réole venait d'être nommée Directeur du Marketing. On la chargeait de lui aménager un bureau en rapport avec sa fonction qui était grande, ce domaine ayant toujours été un peu négligé.

C'était le moment ou jamais de donner avec fracas sa démission, mais, l'idée même qu'elle venait de caresser en franchissant la porte, lui fut encore plus insupportable que ce qu'elle venait d'apprendre.

- Bien, monsieur, dit-elle, et elle repartit, les épaules voûtées sous le poids de ce destin qui lui serait toujours contraire.

Le fils du beau-père, quant à lui, n'apprit la nouvelle que le soir, incidemment, au cours du repas. Comme il s'en étonnait, sa femme lui fit remarquer qu'il était normal et sain qu'elle occupe ses journées aussi bien que ces nuits, portion de phrase qui rongea le père tout en rassurant le fils, à moitié.

Les choses allèrent vite, au siège de l'OTM. Evelyne se trouva tout d'abord en butte à l'hostilité du conseil d'administration et des autres directeurs car Charles-Henri avait agi seul. Mais elle réussit un coup qui laissa tout ce beau monde pantois sinon admiratif.

Le lendemain même de sa nomination, elle s'arrêta au premier étage. S'étant annoncée à la porte de l'appartement privé qui occupait l'étage, elle fut invitée à entrer. Quand elle en ressortit deux heures plus tard, la locataire l'accompagnait, radieuse et souriante, pas si vieille et décatie que ne l'avait dépeinte le président de l'OTM. Deux jours après, un camion de déménagement emportait l'obstinée, ses meubles et ses chats, vers une autre destination que ni elle ni Evelyne ne voulurent révéler. En s'éloignant à bord du camion, la vieille dame agitait ses bras, envoyant des baisers aux employés de l'OTM, penchés aux fenêtres.

On accusa la nouvelle directrice d'avoir puisé sans vergogne dans des fonds secrets dont personne ne put prouver l'existence. On imagina et on broda beaucoup mais la version qui fut la plus couramment retenue est qu'elle avait un 'parrain' de poids dans sa manche. Charles-Henri, pas plus que les autres, ne réussit à obtenir la moindre indication sur la façon dont Evelyne s'était prise, d'autant plus, qu'apparemment, cela n'avait pas coûté un sou à l'entreprise.

Le premier conseil d'administration auquel la belle-fille du patron assista fut mémorable. Jusqu'alors, cette assemblée ressemblait beaucoup plus à une chambre d'enregistrement qu'à une réunion où tous les avis étaient sollicités. Charles-Henri y faisait étalage de son caractère de despote. Celui qui, par ignorance ou outrecuidance, tentait de s'opposer à lui, ne serait-ce qu'une fois, ne s'avisait pas de recommencer. Que vit-on ce jour là? La nouvelle directrice, Evelyne de la Réole, s'opposer fermement à son beau-père. A la stupéfaction de tous, non seulement il accepta de l'écouter mais encore lui donna raison. Et, souriant, il ajouta même:

– Je crois que cette maison avait besoin de sang neuf!

Ce jour là, dans l'esprit de beaucoup des participants, germa l'idée que leur prochain président serait une femme.

Le premier soir où elle ne rentra pas à la maison surprit autant Charles-Jean que son père. Il l'avait quittée vers 18 heures, l'ayant avisée de son départ par la porte de son bureau entrouverte. Elle lui répondit: "Je vous suis." Pressés par Angelina, le père et le fils se virent contraints de dîner seuls, en silence, chacun remuant pour soi ses pensées. A la fin du repas, Charles-Jean demanda si sa femme n'avait rien dit de particulier? A part: "je vous suis", qu'il répéta, son père n'en savait pas plus que lui. A tout hasard, ils téléphonèrent à l'OTM où le grand silence fut troublé un long moment par cette sonnerie incongrue. Charles fils téléphona à l'appartement d'Aix. Ce fut le même silence. Il ne restait plus que l'accident. Charles-Jean fut tenté de faire la route à l'envers puis y renonça. Il fit promettre à son père de l'appeler dès son arrivée au bureau le lendemain et ils allèrent se coucher.

Lorsque Charles-Henri arriva au bureau avant l'ouverture, elle y était déjà.

– Nous vous avons attendue hier soir!

– C'est bien possible.

– Nous nous sommes inquiétés.

– Il ne fallait pas.

– Vous devriez appeler mon fils, il est à la maison ce matin.

– Quand j'aurai un moment, je le ferai.

Elle avait fait toutes ces réponses sans lever une seule fois la tête, très absorbée, sembla-t-il, par sa tâche présente.

Vers 10 heures, Charles-Jean appela mais ne put l'obtenir, pas davantage que dans l'après-midi. Il attendit le soir, mais, cette fois, ni elle ni son père n'apparurent. Il décida de se rendre à Marseille le lendemain.

Etendu dans son lit, les yeux grand ouverts dans la pénombre s'épaississant, Charles-Jean tournait et retournait le problème de ses relations avec Evelyne dont la partie sensée de lui-même conseillait de s'éloigner au plus vite. Le premier rêve se vérifiait chaque jour davantage. C'était

une chasseresse! Pourquoi avait-il accepté d'entrer dans son jeu? Le gibier ne réussit jamais à séduire le chasseur! Et pourtant, par moments elle se révélait une femme tendre, aimante, s'abandonnant, s'épanchant... Eve de nuit, Diane de jour, quelle était la véritable Evelyne?

La porte s'ouvrit lentement sur Evelyne qui entra, un doigt sur les lèvres. C'est en silence et dans l'ombre qu'elle ôta sa robe sous laquelle elle ne portait rien. C'est avec ce rien qu'elle se glissa sous le drap blanc. Charles l'accueillit avec empressement, toutes ses résolutions balayées en un instant.

Il pleura, tellement elle fut douce, tellement elle fut sienne.

– Evelyne!

Elle lui mit un doigt sur les lèvres.

– Chut, ne parle pas, je t'en supplie, jamais je n'ai été aussi bien.

Il se tut mais son imagination embrayant aussitôt, il se mit à bâtir une histoire dans laquelle elle était prisonnière d'un énorme secret qui ne la laissait libre que la nuit. Il la serra très fort contre lui, jurant de la défendre contre ses ennemis, aussi puissants soient-ils.

Réveillé bien avant elle, il se perdit en contemplation. Les traits détendus, les lèvres pleines, entrouvertes, à son cou une artère s'enflait au rythme de son cœur. Il sentit le sien se gonfler de tendresse et brûla du désir de la prendre dans ses bras. La retrouverait-il ainsi à son réveil?

Lorsqu'elle s'éveilla, il capta son premier regard. Il crut y voir un sourire, une invite et s'approcha pour murmurer:

– Je voudrais t'épouser réellement.

En réponse, elle lui broya l'épaule de la main. Une larme s'échappa d'une paupière. Il la cueillit de son doigt. Ils restèrent ainsi un long moment puis il la sentit se ressaisir.

– Il doit être affreusement tard, dit-elle en se redressant brusquement.

Puis elle se leva, direction la salle de bains.

Lorsqu'elle en ressortit, habillée, il était encore allongé, prolongeant l'instant qu'il venait de vivre. Elle s'assit au bord du lit, lui prit la main:

– Tu me poses un sérieux problème, Charles-Jean... oui, un sérieux problème. (Elle n'en dit pas plus.)

Que signifiait cette phrase?

Lorsqu'il descendit, tard dans la matinée, Angelina s'apprêtait à partir. Elle n'avait pas l'air de bonne humeur et c'est tout juste si elle répondit à son salut. Elle lui demanda cependant s'il pensait avoir toujours besoin d'elle car la maison était de moins en moins habitée. Depuis le départ de Madame, rien n'allait plus, quand reviendrait-elle?

En réponse il demanda des nouvelles de Carmelita. Elle lui lança un regard noir.

Le jour même il venait de recevoir une carte postale d'Espagne. La fille d'Angelina passait tout l'été dans la famille de ses parents. "*Estupendo*" (Super), écrivait-elle.

Ses pensées revinrent vers Evelyne: il se sentait de nouveau désorienté. Il aurait aimé pouvoir en parler à quelqu'un. Sa mère lui manquait, il eut soudain envie de lui téléphoner.

Le contact fut tonique, comme d'habitude, mais jamais il ne l'avait ressenti comme aujourd'hui. Le travail de Lorraine l'intéressait énormément. Elle posa des questions sur la maison, le jardin, les plantes, les fleurs, Olga, sur son travail à lui. Il n'osa pas évoquer Evelyne, le motif pourtant de son appel.

Le directeur du magasin attendait le fils de la Réole à l'entrée du personnel. Il se précipita vers lui en tendant une main longue d'une aune, comme s'il était son plus cher ami. Le prenant par le bras, il l'entraîna vers l'escalier.

– Monsieur Guervenec vous attend au dernier étage.

Sur la dernière marche, prenant le relais, le directeur du personnel, Loïck Prigent, l'attendait en se frottant les mains nerveusement.

– Le patron vous attend, répéta-t-il.

Et il le conduisit vers une porte au fond du couloir, marquée 'Archives'.

La pièce était longue et étroite, éclairée par deux fenêtres hautes à chaque bout et par une très longue rampe de néon. Les rangements qui occupaient toute la surface des murs se partageaient entre des dossiers papiers et des disquettes d'ordinateur. Une table étroite occupait le milieu de la pièce. A l'un des bouts se tenait Guervenec. Il se leva à son entrée, puis fit un signe de tête à son fidèle Prigent qui se retira aussitôt. S'approchant de Charles-Jean, il lui serra la main longuement en le regardant droit dans les yeux selon sa gênante habitude.

– Mes meubles ne sont pas arrivés – ses meubles le suivaient dans ses tournées d'inspection – le camion est tombé en panne et comme je déteste cette grande pièce que vous connaissez avec ses meubles de directeur standard, j'ai préféré vous recevoir dans ce cagibi.

Comme Charles-Jean montrait des signes évidents d'étonnement, il sourit et ironisa:

– Cela fait un peu vieux maniaque, je vous l'accorde. Pour ma part je dirais: excentrique! J'assume. C'est une manie un peu coûteuse mais pas dangereuse... prenez place.

Et sans autre préambule, il embraya:

– Comme vous ne le savez peut-être pas, votre mère est devenue une de mes plus proches collaboratrices. (Charles-Jean crut noter une chaleur inhabituelle chez son interlocuteur.) Vous souvenez-vous de notre première entrevue? Je vous avais parlé de mon fils et de son secret et j'avais ajouté: "Cela ne m'étonnerait pas qu'il y ait en vous également un jardin secret." Votre mère m'a parlé.

Charles se durcit:

– Cela ne vous regardait pas.

Erwan Guervenec le regardait en souriant, nullement indisposé par cet accès d'agressivité.

– Loraine m'avait prévenu d'y entrer sur la pointe des pieds dans votre jardin. (*"Il l'avait appelée Loraine!"*) Nous parlerons de cela plus tard. J'ai un projet qui pourrait vous intéresser. Mais c'est une autre affaire dont je veux m'entretenir avec vous aujourd'hui. Le groupe Gigant vient de prendre une participation dans l'OTM. Or, j'apprends qu'il se passe de drôles de choses là bas, sur le Vieux Port. Entre autres, le rôle qu'y joue une certaine madame de la Réole. Cette jeune femme se fait passer pour votre épouse.

"Comment l'avait-il appris, qui l'avait renseigné?"

– Ma vie privée ne concerne que moi. En dehors de mon travail je fais ce que je veux.

– Loin de moi l'idée de vous juger. Mais il se trouve que ce petit jeu interfère dans nos affaires. Vous voudrez bien m'excuser, mais j'ai fait effectuer une enquête. C'est bien à la mairie d'Aix que vous vous êtes marié? Tout au moins c'est ce que vous avez dit à votre mère. *"Manque de chance, il n'en avait justement pas parlé, à sa mère!"* Elle a beaucoup regretté ne pas avoir été présente.

– Evelyne était pressée et désirait la plus stricte intimité.

Un sourire ironique naquit sur les lèvres de son vis-à-vis.

– Ce n'est pas donné à n'importe qui de bien plaider le faux!

– Que voulez-vous dire?

Sous le regard inquisiteur de Guervenec il était en train de perdre ses moyens.

– On ne trouve, hélas, aucune trace de votre mariage dans les registres. Mais c'est peut-être

dans une autre ville?

Continuer de la sorte ne servait à rien.

– Effectivement, nous ne sommes pas mariés.

– Comme je vous l’ai dit, si cette supercherie n’avait aucune incidence sur le cours de mes affaires, je ne vous en aurais même pas parlé.

Rouge de confusion, le jeune homme lança:

– J’aimerais vous expliquer... je suis certain que vous me comprendriez, mais je ne pense pas en avoir l’autorisation. Je peux simplement vous dire que ce n’est pas dirigé contre vous.

– J’en prends acte.

La première chose que Charles-Jean nota en rentrant le soir fut la CX de son père garée en travers dans la cour. En vain, il chercha des yeux la BMW d’Evelyne.

A peine eut-il ouvert la portière qu’Olga, selon son habitude, vint poser son museau sur sa cuisse. Il s’apprêtait à lui gratter la tête quand elle se recula soudainement en gémissant de douleur. Charles-Henri se dressait de toute sa hauteur près de la voiture. Il venait de chasser la chienne d’un magistral coup de botte.

– Il faut que je te parle. (Le ton était sec. Le visage fermé, les traits durs.) Dis donc, ta fameuse femme?

Le fils bredouilla:

– Quoi, ma femme?

– C’est bien à la mairie d’Aix que vous vous êtes mariés?

– Euh! oui.

– Mireille, ma secrétaire a fait des recherches, d’elle-même, je ne lui avais rien demandé. On n’y trouve nulle trace.

– C’est peut-être à Puyricard! Je ne sais plus!

– Tu te fous de ma gueule ou quoi!

Charles-Jean commençait à paniquer car il sentait monter en son père une de ses colères qui le terrifiait lorsqu’il était gamin.

– Nous ne sommes effectivement pas mariés.

– Qu’est-ce que vous avez magouillé tous les deux?

– Ecoute papa, je t’assure, je ne comprends pas, je n’ai rien fait.

– Tu n’as rien fait! Tu m’as quand même raconté un sacré bobard et je vous ai cru, bordel de Dieu, je vous ai cru, toi mon fils et elle, cette sainte nitouche de pute.

“*Qu’avait-elle donc fait pour qu’il la traite de la sorte?*”

Charles-Henri haussa les épaules. C’est avec un ton d’immense commisération qu’il laissa tomber:

– Mon pauvre Charles!

Puis il reprit:

– Tu ferais mieux de tout me raconter depuis le début.

– On ne serait pas mieux à l’intérieur?

– Viens dans mon bureau.

La pièce, au rez-de-jardin, était une ancienne remise de jardinage. Charles-Henri l’avait aménagée selon son goût. Les murs étaient peints à la chaux, le sol en tomnettes de terre cuite recouvert sur une moitié par un tapis en poil de chameau. Une table en sapin, peinte en blanc, un tabouret en bois avec dossier, une cantine militaire en bois recouvert de cuir martelé de clous en cuivre, constituaient tout l’ameublement. L’ensemble faisait très monacal. Ce n’était pourtant pas la reconstitution d’une cellule de moine, mais celle de son bureau lorsqu’il était en poste dans la Légion à Colomb Béchar, dans le Sud algérien. Habituellement, lorsqu’il s’y retirait pour travailler, il enfilaient une gandoura pure laine de méhariste et chaussait des nahils (sandales ouvertes en cuir). Ce n’est pas souvent que son fils pénétrait dans l’antre devant lequel on passait rapidement sans

même oser jeter un coup d'œil à l'intérieur.

– Assieds-toi sur la cantine.

Lui-même avait pris place sur le tabouret, reposant sa jambe gauche à l'horizontale sur sa cuisse droite.

– Je t'écoute.

Charles-Jean rapporta le récit d'Evelyne. Mais il n'alla pas bien loin car, dès la première phrase son père l'arrêta:

– Sache d'abord que je n'ai pas de frère, ce que j'ai regretté d'ailleurs!

– Tu n'as pas de frère?

– Rien que des pisseuses après moi. Tu préfères croire cette salope?

– Non, non.

– Tiens, j'ai là justement une photocopie du livret de famille de mon père, regarde, regarde.

Il le lui fourra sous le nez.

– Un garçon, trois filles, tu es convaincu?

Il ne savait plus quoi penser!

– Une fois de plus tu t'es laissé avoir comme une bleusaille! La première connerie qu'on raconte sur ton père, tu la gobes comme vérité première! Et la première pute qui se présente, il se prête à son jeu tordu. Je ne sais pas ce qu'elle vient magouiller à l'OTM, ou plutôt si, je commence à m'en douter. Comment je vais te la virer demain, à coups de bottes dans le train! (Quelques heures auparavant, il ne rêvait à rien d'autre qu'à le lui caresser, ce train!)

Il s'était levé et arpentait la petite pièce de long en large en exhalant sa colère de s'être fait piéger de si belle manière!

– Quel est son vrai nom? Que je fasse faire une enquête sur elle!

– Evelyne de la Réole. C'est le nom que j'ai lu sur ses cartes de visite et à la porte de son appartement.

– Evelyne de la Réole! Décidément mon pauvre Charles-Jean, tu ne vaux guère mieux que ta mère! Où vas-tu?

– Lui demander des comptes.

– Reste là, c'est moi qui mène la danse désormais... Cela ne m'étonnerait pas qu'il y ait du Guervenec là-dessous! Poussé par ta mère! On m'avait prévenu: en affaires, c'est un vrai requin.

Charles garda pour lui sa rencontre avec le patron de Gigant.

Aussitôt après le repas qu'ils prirent ensemble sans échanger un seul mot, Charles-Henri s'engouffra dans la CX et sortit en trombe de la propriété. Peu après, son fils en fit autant. Olga se demandait bien ce qui se passait car aucun des deux n'avait fait attention à elle.

La BMW d'Evelyne était absente du parking de son immeuble. A tout hasard il actionna le bouton d'appel de l'appartement mais n'obtint aucune réponse. Vitres grandes ouvertes, il s'installa dans sa voiture, décidé à attendre. La montre du tableau de bord indiquait dix heures. Il alluma la radio et se remit à penser à cette histoire folle qu'il était en train de vivre.

Un peu avant onze heures, une voix le tira de l'espèce d'engourdissement dans lequel il se trouvait:

– Alors, mon chou, on se trouve seul ce soir? Moi aussi je le suis, tu viens?

Il sursauta. Dans l'ouverture de la porte s'encadrait un visage agréable quoiqu'un peu trop fardé. Voulant s'en débarrasser, il dit:

– Je n'ai pas d'argent sur moi.

– Qui parle d'argent, tu es assez beau gosse pour qu'on ne te fasse pas payer.

– Je n'ai pas envie.

– L'envie c'est comme l'appétit: cela vient en mangeant.

Décidément, elle avait réponse à tout.

– J'attends quelqu'un.

– Il fallait le dire tout de suite... si toutefois elle ne vient pas, tu vois l'immeuble en face?

(c'était celui d'Evelyne), mon nom est Belloni, tu pourras appeler à n'importe quelle heure. Domage, tu me plaisais bien, fit-elle en s'éloignant.

Vêtue d'une robe légère ondulant autour d'un corps encore jeune, la silhouette était agréable. Avant de pénétrer dans le hall, elle se retourna et lui adressa un baiser du bout des doigts. Quand elle referma la porte, elle était déjà sortie de l'esprit de Charles.

Il s'écoula encore une demi-heure, puis, soudain une voiture entra un peu vite dans le parc, passant à bonne allure devant lui. Il reconnut la BMW noire d'Evelyne. Le cœur battant, il bondit hors de sa voiture. Evelyne fermait les portes de la sienne. Quand elle l'aperçut, elle poussa un petit cri.

- Tu m'as fait peur, qu'est-ce que tu fais là?
- Je t'attendais.
- A cette heure-ci?
- Y a-t-il une heure limite pour attendre sa femme adorée?
- Je crains que le jeu ne soit fini.
- Justement, c'est à ce sujet que je voulais te parler.
- Moi aussi, montons.

Ce n'était plus la même personne. Le ton était autoritaire, la voix sèche.

– Assieds-toi.

Il prit place sur le même siège que le premier jour où il lui rendit visite.

- Mon père n'a pas de frère.
- Tu ne m'apprends rien.
- Tu ne t'appelles pas de la Réole.
- Hélas si!
- Pourquoi hélas?
- Parce que je hais ce nom... Tu n'y es pour rien, Charles.
- Pourquoi m'as-tu menti?

Elle se leva, se saisit de son sac déposé sur une table basse, en sortit un livret de famille qu'elle lui tendit.

– Tiens: lis.

Il l'ouvrit et lut: Diane de la Réole, née le 15 mai 1951 à Saïgon. (Il écarquilla les yeux, en prenant connaissance de la suite:) Fille du capitaine Charles-Henri de la Réole et de Clotilde Gensac.

Cette fois le visage de Charles-Jean se décomposa littéralement.

– Rassure-toi, je ne suis pas ta sœur... Mon vrai père est ce fameux 'Commandant' qui hante tellement la Sémillante. J'y ai vécu quatre ans à notre retour d'Indochine. Maman, officiellement infirmière de la femme légitime, infirme. C'était ma maison. Mon père l'a cédée à ton père en toute propriété, je ne reviens pas là dessus. Ma mère, Clotilde, était convoyeuse de l'air. Le Commandant s'en est épris. Ils sont devenus amants. L'annonce de la grossesse de maman lui a posé un problème. Sa femme ne pouvait lui donner d'enfant. Il rêvait d'en avoir un. Catholique, officier supérieur de marine, vieille noblesse bretonne – il s'appelait Jean de Kermaria – il ne pouvait me donner son nom. Aussi s'est-il arrangé avec un de ses amis, capitaine à la Légion: Charles-Henri de la Réole. Ton père a donc épousé ma mère puis a divorcé quelques mois après ma naissance. Puis ils ont dû quitter l'Indochine, après Dien Bien Phu. Mon père a quitté la marine, a acheté la propriété de Puyricard, à laquelle il a donné le nom de Sémillante, celui de son dernier bateau. Puis il s'est lancé dans les affaires, auxquelles il a petit à petit associé le tien en garnison à Aubagne. Lorsque la femme de Jean est morte, mes parents décidèrent de se marier. Le Destin ne l'a pas voulu. Mon père est mort peu après sa femme. Une mort étrange, au cours d'un voyage d'affaires en Afrique, effectué en compagnie de ton père, en poste à Ouagadougou où tu es né. "*Elle savait tout de lui, et lui rien d'elle!*" Ton père a fait rapatrier le corps, l'a accompagné jusqu'à sa dernière demeure dans la propriété familiale en Bretagne. A peine le corps au tombeau, ton père a proposé le mariage à ma mère, bien qu'il fût déjà marié lui aussi, père de deux enfants.

– C’est monstrueux.

– Je ne te le fais pas dire.

» Maman a refusé, bien évidemment, outrée d’une telle proposition. De retour à Aix, il a insisté, lui faisant remarquer qu’elle ne pouvait priver sa fille de père. Apparemment, toi et ta sœur ne comptiez guère pour lui.

– Ça n’a guère changé. (Charles bouillait littéralement, ce qui lui enlevait toute possibilité de se demander si tout ce que lui racontait Evelyne était vrai. Il lui demanda pourtant:) Etait-il à ce point amoureux de ta mère?

Elle ricana:

– Amoureux, ton père! Il n’y a que le cul qui l’intéresse, excuse-moi de te parler si crûment. Rien ne l’arrête, même le fait d’avoir été sa belle-fille, ne serait-ce qu’un moment.

– Il t’a...?

– Qu’est-ce que tu crois!

– Et tu l’as...?

– Qu’est-ce que tu crois?

– De mon père, je m’attends à tout.

– Et de moi?

– Je ne sais pas, je ne sais plus.

Elle laissa planer un moment de silence.

– Tu me plais, Charles-Jean, tu me plais réellement.

– Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir?

– Je ne dis rien que je ne pense.

Le ton était sec, affirmé. C’était de nouveau Diane chasserresse qu’il avait devant lui.

» Quant à ma mère, le moins qu’on puisse dire est qu’elle n’était pas très portée sur la chose. Si je n’avais pas existé, à la mort de mon père elle se serait bien retirée dans un couvent. Cela aurait peut-être mieux valu, car elle ne s’est guère occupée de moi.

– Pour quelle raison alors, ‘papa’ (Le mot lui avait échappé, il n’avait pas encore fait le deuil de son père.) voulait-il épouser ta mère?

– Qu’est-ce qui mène le monde, d’après toi?

– Un tas de choses.

– Non: deux seulement... le cul et le fric. (*“Mon père ne se serait pas exprimé autrement!”* pensa le jeune homme.) Comme je t’ai déjà dit ce qu’il en était du premier pour ma mère, il ne reste donc que le second.

» Jean de Kermaria avait brillamment réussi sa reconversion de la vie militaire. Il était aussi doué en affaires que pour tirer au canon; dans les deux cas il ne faut pas s’embarrasser de sentiments et pointer dans la bonne direction. L’OTM (Omnium de travaux de Marseille) est son enfant, il l’a créé de toutes pièces. Ton père y a également beaucoup participé, c’est pourquoi il avait 30% des actions à la mort de papa, en toute légalité, j’ai vérifié. Le reste était donc partagé entre ma mère et moi. En épousant maman, Charles-Henri devenait majoritaire. En fait il aurait pu se dispenser d’une telle proposition car ma mère n’était pas plus douée pour les affaires que pour le reste et elle s’est totalement désintéressée de l’OTM, à charge pour ton père de nous verser une pension suffisante pour vivre.

– Les dividendes de vos actions.

– C’est ce que j’ai cru longtemps, en fait jusqu’à la mort de ma mère, où j’ai découvert qu’elle avait cédé ses actions à ton père en échange d’une rente viagère.

– De telle sorte que...

– Ton père est majoritaire.

– Avait-elle le droit de les céder?

– Il faudrait prouver qu’il les lui a extorquées. C’est ce que j’ai essayé de trouver dans les archives de l’OTM.

– Pourquoi m’avoir mêlé à tout cela et m’avoir raconté cette histoire de frère?

- M'aurais-tu cru davantage si je t'avais dit la simple vérité?
- L'est-elle plus d'ailleurs?
- Tu ne me crois pas?
- J'aimerais.
- Peu m'importe après tout.

Elle semblait fragilisée tout d'un coup; Charles crut même noter une amorce de larmes dans ces yeux qui l'avaient tant ému il n'y avait guère si longtemps.

- Pourquoi toute cette machination?

- Pourquoi? Notre faux mariage m'a permis d'entrer dans la place et de vérifier si le legs de mon père, la donation de ma mère étaient légaux. Hélas oui! Je me serais fait connaître en disant: "Voilà, c'est moi, je viens réclamer ce qui m'est dû!" je me serais fait jeter avec perte et fracas! Ce qui va être le cas maintenant qu'il sait.

- Il te reste 35%.

- C'est la présidence de l'OTM que je veux. C'est mon père, Jean de Kermaria qui a créé la société.

- Papa n'est pas éternel. A sa mort, Claire et moi te céderons volontiers les actions dont nous aurons hérité...

- C'est maintenant ou jamais.

C'est de nouveau une Diane chasserresse qui se tenait en face de lui. La traque de son gibier passait avant tout.

- Pourquoi avoir attendu si longtemps, rétorqua-t-il cependant.

- Je poursuivais mes études en Amérique pour me préparer au mieux à reprendre l'OTM car j'ignorais tout des accords de ma mère et ton père.

C'est d'une petite voix qu'il proposa à tout hasard:

- Qu'est-ce que je peux faire pour toi?
- Rien. Je n'ai besoin de personne.
- Je ne suis donc rien pour toi?
- Je n'ai besoin de personne.
- Tu n'as pas répondu à ma question.
- Si.
- Si quoi?

Il eut l'impression qu'elle se débarrassait momentanément de son armure.

- Tu ne m'es pas indifférent, mais...

- Mais...?

- Dans le combat que je mène contre ton père, je ne pense pas que tu puisses m'être d'une grande utilité.

- Tu t'es pourtant servi de moi, en me mentant.

- Il le fallait.

- Un instrument! Un simple instrument... voilà ce que j'ai été pour toi. Toi et mon père, vous êtes bien de la même race: une fois que vous avez pressé le citron, vous le jetez.

Plus qu'un chagrin c'est un immense dégoût de lui-même qui le submergeait. Le dos voûté, le regard à terre il se dirigea vers la sortie. Puis peu à peu il se redressa et, en posant la main sur la poignée de la porte, il se retourna vers la jeune femme:

- Et si je...!

- Si je quoi...?

- Rien... mon père et toi allez voir que je ne suis pas aussi nul que vous le pensez.

La standardiste du siège social de Gigant en Bretagne fit attendre Charles-Jean puis déclara qu'elle n'avait pas encore vu sa mère ce matin. Elle ne manquerait pas de lui faire part de son appel. Déçu, il raccrocha. Parler à sa mère lui devenait indispensable. Incapable de supporter cette attente qu'on lui demandait, il eut l'idée d'appeler Guervenec au bureau d'Aix, puis décida de demander Loïck Prigent au siège breton. Il l'obtint tout de suite. L'accueil fut chaleureux. Il lui apprit que Loraine avait pris l'avion Brest-Marseille de 9 heures. Ayant composé le numéro d'Aix, la secrétaire de Guervenec lui fit savoir que le patron venait de partir pour Marignane chercher quelqu'un.

A Marseille Marignane, c'était la cohue des jours d'été. Les vacanciers se mêlaient au trafic d'affaires. Charles-Jean se fraya difficilement un chemin dans cette foule disparate et colorée pour atteindre le point d'attente des vols 'Arrivée'.

Ce fut Guervenec qui l'aperçut le premier. Une main sur l'épaule le fit se retourner. Un visage osseux lui souriait. Le patron avait tombé la veste et la cravate.

– Vous attendez quelqu'un?

Sans lui répondre que c'était la même personne et sans non plus prendre le temps de lui dire bonjour, Charles-Jean lui répondit:

– J'ai à vous parler, c'est important (Comme son interlocuteur regardait sa montre, il ajouta:) l'avion est retardé de 15 minutes, je l'ai vu sur le tableau d'affichage.

– Allons prendre un café au bar.

– Je préférerais un endroit plus secret, votre voiture par exemple!

– J'ai un chauffeur.

– Dans ce cas, allons dans la mienne.

Un peu intrigué tout de même mais décidé à tout faire pour ne pas contrarier le fils de la femme qu'il aimait, il le suivit. A peine installés, le jeune homme lui fit un résumé de ce qu'il venait d'apprendre auprès de son père et d'Evelyne-Diane. Guervenec l'écouta sans l'interrompre, avec son attention habituelle. Il resta un long moment silencieux après la fin du récit, se grattant le menton avec le pouce droit.

– Je suis heureux que vous ayez pensé à moi, votre confiance me touche. Je vois désormais plus clair. Allons accueillir votre mère, nous reparlerons de tout cela après.

Loraine parut, souriante, épanouie, vêtue d'un tailleur sport en toile couleur sable, chaussée de mocassins blancs. Ses cheveux, coupés court, ondulaient librement dans leur couleur naturelle grise, à peine teintée de bleu. Guervenec se précipita, lui prit la main qu'il porta à ses lèvres avec une sorte de dévotion qui surprit Charles-Jean. Il s'empara de la petite valise de cabine qu'elle portait puis lui signala la présence de son fils, un peu en retrait. Elle vint vers lui, de la joie dans les yeux. Ils se serrèrent longuement l'un contre l'autre. Les effusions terminées, Erwan demanda:

– C'est tout ce que vous avez comme bagage?

– Eh oui! répondit-elle avec un sourire, n'est-ce pas vous, mon ami, qui m'avez dit de ne pas m'encombrer?

– En effet... dans ce cas, partons.

Le chauffeur attendait au parking dans la CX Président. A l'arrivée du groupe, il sortit, enleva sa casquette, prit le bagage des mains de son patron, s'enquit des conditions du voyage de Madame, et, après avoir refermé la malle, ouvrit la portière arrière. Il s'apprêtait à reprendre place à l'avant quand son patron l'arrêta:

– Laissez Emile, le fils de madame se fera un plaisir de nous conduire. Vous ramènerez sa voiture.

– Bien, monsieur.

– Cela ne vous fait rien, Erwan, si je prends place à côté de mon fils?

– Je mentirais en répondant non, mais je comprends.

– Il paraît que tu as une grande nouvelle à m’annoncer! furent les premières paroles de Lorraine.

– Plus tard, maman, plus tard, si tu le veux bien.

Charles-Jean fit semblant de se concentrer sur la conduite, cependant qu’à l’arrière, Guervenec souriait pour lui-même. Puis la conversation s’orienta autour des problèmes domestiques des deux résidences de sa mère, la nouvelle et l’ancienne.

Au parking de Gigant, ils furent accueillis par le directeur, le sous-directeur, le chef des achats, le chef des ventes, le chef des gorilles, auxquels se joignit subrepticement à leur arrivée Liliane qui se présenta comme déléguée du personnel.

Ce genre de cour d’accueil ne plaisait guère à Guervenec. Il renvoya vite fait au travail tous les chefs, accorda deux minutes à Liliane pour exposer son problème, ce qu’elle fit brillamment. Charles trouva le sujet scabreux. Mais Guervenec devait être blindé sur les demandes du personnel car il ne sourcilla pas.

– J’ai noté, réponse à deux heures, répondit-il simplement quand elle eut fini.

Lorsqu’elle s’éloigna, il demanda à Charles s’il la connaissait?

– Nous faisons partie de la même équipe, d’ailleurs il va falloir que j’y aille, je prends mon service à midi.

Au rayon, Liliane l’attendait avec un sourire narquois.

– T’es passé de l’autre côté, tu joues les chauffeurs de Maître maintenant!

– Et toi les déléguées postiches! Entre nous, je trouve ta demande plutôt déplacée.

– Qui n’ose rien n’a rien.

– C’est un gag non?

– Tout ce qu’il y a de plus sérieux. C’est la règle, si je puis dire, dans la fonction publique. Une copine travaille aux Impôts. Le premier jour de leurs règles est congé. Cela s’impose encore plus dans le commerce à mon avis car ce jour là, c’est bien connu, tous les médecins le disent, il est impossible d’être aimable.

– En ce qui te concerne, tu dois être en règles permanentes.

– Ouah! ouah! fit Liliane.

Cela faisait du bien de se déconnecter un peu.

Un peu plus tard, le sous-directeur, un jeune sortant d’une bonne Ecole, costumé, cravaté, le visage et le corps confits d’importance, vint prévenir le vicomte de la Réole que son excellence le Président-Directeur-Général le mandait en son office. Il s’offrit à le conduire mais Charles commençait à connaître les lieux.

– Moi, je ne connais pas, dit Liliane, votre patron me doit une réponse dans une demi-heure exactement.

– Je ne suis pas au courant, répondit l’homme.

– Vous êtes nouveau ici?

– Une semaine tout juste.

– Cela se voit.

– Tant que cela?

– Plus que cela.

Il se passait quelque chose d’étrange entre ces deux êtres qu’un monde séparait en apparence. Le jeune homme ne connaissait de la vie que le travail et la réussite scolaire. Il appliquait à la lettre les préceptes du manuel de la réussite. La nature avait refusé à la jeune femme les moyens de séduction. En elle pourtant gisaient des trésors de tendresse et d’amour. Débarrassé de sa gourme artificielle, le jeune homme eut été plutôt bien. Dans son imagination Liliane l’habilla en short et basket. L’image lui plut. Remplaçant le manque de séduction par la provocation, elle insista:

- Vous auriez besoin de quelques conseils, j’en donne, mais uniquement en cours du soir.
- A sa stupéfaction, le jeune sous-directeur sourit:
- Je ne dis pas non.
- Sans cravate alors!
- Sans cravate, quand vous voudrez.

27

Lorraine se présenta à l’entrée de l’OTM peu après 14 heures. La pause de midi à deux heures étant un peu élastique, surtout en ces mois d’été, elle prit l’ascenseur en compagnie d’employés de la Compagnie. Ayant demandé à quel étage se trouvait la Direction, un jeune homme à l’air vif et intelligent lui répondit:

- Quelle Direction? le colonel de paras ou la panthère noire?

Pour la première fois, Lorraine foulait aux pieds les lieux de travail de Charles-Henri. Elle frappa à la porte du secrétariat.

- Vous désirez?

Le ton était peu avenant.

- Madame Evelyne de la Réole.

- Elle n’y est plus pour longtemps. A quinze heures elle ne fait plus partie de la maison.

Elle aurait bien voulu ajouter qu’elle y était pour quelque chose! Cette mijaurée lui avait déplu dès le premier instant. De voir que son grand homme se transformait en toutou, l’avait révoltée. Une riche idée qu’elle avait eue d’aller fouiller à la mairie d’Aix!

– Si vous venez pour affaires, il faudra attendre le Président. Il sera là à 16 heures. Je ne sais pas s’il pourra vous recevoir aujourd’hui, sa journée est très chargée.

- C’est personnel.

- Ah bon!

- Pourriez-vous m’annoncer?

- Elle refuse toute visite. Je peux essayer. Qui dois-je annoncer?

- Lorraine de la Réole.

Mireille ne cacha pas sa surprise et laissa échapper un: “Encore une la Réole?” qui laissait entendre que le jeu avait des limites.

- Je suis l’épouse de votre patron.

Mireille ouvrit une bouche grande comme le Vésuve. Elle bégaya:

- La femme de... Monsieur?

- Plus pour longtemps. Nous sommes en instance de divorce.

Cette confirmation la revigora instantanément. Cette future ex-M^{me} de la Réole lui paraissait fort sympathique. Elle prit un ton et une mine de circonstance pour dire:

- Il s’en passe des choses ici!

- Je sais, approuva Lorraine.

– Vous savez? Ah bon! (“*Elle savait quoi, au juste?*”) C’est donc votre fils qui a soi-disant épousé cette...?

- C’est mon fils.

- A vous aussi il a fait le coup?

– A moi aussi. (Décidément rien n’avait l’air de toucher cette femme!) Où se trouve son bureau?

– Elle ne reçoit personne, j’aime mieux vous prévenir. A droite dans le couloir, la deuxième porte.

- J’ai aimé faire votre connaissance, Charles-Henri me parlait souvent de vous.

- Ah bon!

Décidément cette femme lui était de plus en plus sympathique! “*Que pouvait-elle bien vouloir à cette salope d’ex belle-fille du patron...?*”

– Ce n’est pas indiscret de vous demander ce que vous lui voulez à cette...?

– Si... mais je vais vous répondre tout de même. Faire la connaissance de celle qui se faisait passer pour ma belle-fille. (Comme Mireille aurait aimé se transformer en souris!)

Lorraine prit la direction de la porte. Mireille ne pouvait pas la laisser partir ainsi!

– C’est moi qui ai découvert le pot aux roses. Monsieur me doit une fière chandelle. J’aurais aimé qu’on me prévienne, moi aussi, mon mari ne serait peut-être pas mort!

Lorraine marqua un temps d’arrêt.

– Vous êtes veuve?

– Mon mari, capitaine de la Légion, est mort en service commandé selon la version officielle. En réalité, il voulut épater sa maîtresse du moment sur les routes de Corse. Elle en a réchappé, sur une chaise roulante, il y a une Justice. Il est mort sur le coup, Dieu ait son âme.

– Et vous êtes inconsolable!

La logique de son histoire aurait voulu qu’elle le soit. Mais ce n’était pas le cas. La réponse méritait réflexion. Cette femme risquait de la rapporter à Charles-Henri, qui en déduirait... Mais Lorraine était déjà dans le couloir. Elle la regarda frapper à la porte et entrer comme si de rien n’était.

Sans frapper, Lorraine ouvrit la porte du bureau d’Evelyne. Elle téléphonait. Machinalement, elle leva les yeux...

– Diane!

– Lorraine!

Avant de travailler dans le restaurant où elle avait fait la connaissance de Charles-Henri, Lorraine était dame-de-compagnie-nurse au château des Eyguières à Puyricard. Non loin se trouvait la demeure où le Commandant, Jean de Kermaria, vivait en compagnie de sa femme, sa maîtresse et la fille de celle-ci. Il ne se passait pas de jour où la petite Diane ne vint jouer avec le jeune Gontran, dont Lorraine avait la charge. A moins qu’elle ne conduise celui-ci dans cette maison qui serait un jour la sienne! (Ce qu’elle ne pouvait évidemment pas imaginer!) Une grande tendresse naquit entre elle et la petite fille. La mère de Diane, Clotilde, lui sembla plus préoccupée par le père de sa fille (parrain aux yeux de son épouse) que par celle-ci. Les deux femmes ne s’apprécièrent guère.

Elle était là maintenant, devant elle. L’adorable petite fille était devenue une belle jeune femme dans laquelle elle retrouvait l’air à la fois mutin et volontaire, les yeux si changeants, passant en un instant du dur au tendre! Tout ce passé remontait maintenant à la surface avec son cortège d’émotions contre lesquelles Diane semblait également lutter avec difficulté. Lorraine tenta une diversion.

– Tu as toujours ta cicatrice à la cheville droite?

Diane fit oui de la tête.

– Tu te souviens des circonstances?

– J’en ai eu des cauchemars des années après.

Un gros chien berger en errance avait attaqué la fillette qui n’avait dû sa vie qu’à l’action de Lorraine assommant le chien avec un gros gourdin.

Elles se levèrent en même temps, marchant lentement l’une à la rencontre de l’autre. Ce fut Diane qui se jeta dans les bras de la grande amie de son enfance!

Attablés à une terrasse de café, face au Vieux Port, Diane et Lorraine évoquèrent le passé. Le Commandant, père de Diane, ne recevait jamais son ami Charles-Henri de la Réole chez lui. Il avait peut-être de bonnes raisons? En tout cas Diane ne l’y avait jamais vu. De même n’avait-elle

pas accompagné sa mère en Bretagne pour les obsèques de son père, dont elle se souvenait comme d'un personnage un peu rigide. Elle n'avait plus revu Loraine et n'en avait eu aucune nouvelle; d'apprendre qu'elle avait épousé Charles-Henri et qu'elle était donc la mère de Charles-Jean, bouleversa Diane au delà de ce qu'elle aurait pu imaginer.

– Avoue tout de même que le Destin est parfois facétieux, commenta Loraine. J'ai épousé l'homme qui t'a donné son nom et vécu dans la maison de ton enfance! Quand nous nous y sommes installés j'ai demandé de tes nouvelles à Charles-Henri. Il vous avait perdues de vue, m'a-t-il répondu. Ce n'est pas du passé dont je veux m'entretenir avec toi mais de l'avenir. Charles-Jean m'a tout raconté. En particulier votre pas si faux mariage que cela. (Diane sourit. Un peu de rose apparut sur ses pommettes.) Il est très épris. C'est un être très sensible. Il ne faudrait pas lui faire de mal.

– Cela n'a jamais été mon intention... et encore moins maintenant que je sais qui est sa mère.

– Il t'a laissé entendre qu'il pouvait t'aider. Tu ne l'as pas cru. Ce faisant, tu lui as rappelé son père qui l'a toujours rabaissé. Et pourtant il avait raison: il peut effectivement t'aider. Il ne reste qu'un point, important: que mon ami Guervenec et toi fassiez connaissance!

Charles-Jean était déjà dans le bureau de Guervenec quand Diane entra en compagnie de sa mère. N'eut été la présence du patron, il se serait volontiers rongé les ongles. Le regard que lui adressa celle qui s'était montrée si tendre, au cours de certaines nuits à la Sémillante, le rassura. Il reposa ses mains sur ses genoux. Pendant tout l'entretien il ne cessait de manger des yeux son ex épouse. Guervenec n'était pas sensible à la beauté physique chez une femme. Seule celle de l'âme l'intéressait. Aussi n'eut-il pas le sursaut habituel que déclenchait l'apparition de Diane parmi la gent mâle. Il l'interrogea sur ses études, son expérience des affaires, ses projets. Il l'écouta sans l'interrompre. L'homme impressionna Diane par sa simple attitude mais elle ne lui trouva tout d'abord aucune chaleur humaine. Aussi fut-elle étonnée de le voir à un moment prendre la main de Loraine pour la porter quasi religieusement à ses lèvres. Le regard ému de celle-ci lui fit sentir que derrière la carapace il y avait sans doute un être humain.

– Vous vous croyez injustement lésée: c'est sans doute vrai. Il ne faudrait pas cependant que ce soit le seul souci de vengeance qui vous fasse agir. C'est une bonne motivation dans un premier temps, mais qui devient un handicap dans la gestion quotidienne, une fois qu'elle est assouvie. Je ne vous demande pas de répondre. Je ne m'oppose pas à ce que vous preniez la tête de l'OTM, mais ce sera pour une période d'essai de six mois. Ce n'est pas que je mette en doute la confiance que Loraine manifeste envers vous, mais elle est forcément partielle. Acceptez-vous le 'deal', comme disent nos amis américains?

– J'accepte.

Il se tourna vers son futur beau-fils:

– Charles-Jean, c'est à vous de jouer maintenant.

Les préoccupations de ce dernier étaient à mille lieues de ces discours d'affaires. Une seule chose lui importait: quel serait son avenir aux côtés de la future présidente de l'OTM? Pas dans l'organigramme de la société mais dans le cœur de sa responsable.

– Charles, mon ami, ce n'est pas le moment de rêvasser! venait-elle de lui dire.

Le ton était doux, accompagné d'un charmant sourire.

– J'y vais, Diane, j'y vais... chérie, osa-t-il.

– Courage, Charles, je sais qu'il t'en faudra. (Le 'chéri' était absent mais le ton suppléait.)

Il démarra comme si une guêpe venait de le piquer.

Olga l'accueillit comme à l'accoutumée – les chiens boudent rarement. Aucune lumière ne filtrait de la façade de la Sémillante. La CX ne se trouvait pas au garage. Il en fut plutôt soulagé. Il laissa un message sur la porte du garage, sur la table de la cuisine, en glissa un sous la porte de la chambre paternelle puis regagna la sienne où il eut le plus grand mal à s'endormir.

Il était à peine 22 heures quand Charles-Henri rentra. Comme à l'accoutumée, il actionna son

Klaxon afin que quelqu'un vienne lui ouvrir la porte du garage. Son fils lui avait à maintes fois signalé l'existence de 'bip' qui feraient cela mieux que n'importe quel humain. "Et si moi je préfère que ce soit l'un de mes esclaves!" lui avait-il répondu. Aucune lumière ne filtrait. Il dut se résoudre à descendre de voiture, ce qui amorça un début de mauvaise humeur. Ce n'est qu'en refermant qu'il remarqua le message. Il faillit le mettre en boule dans sa poche, mais c'est lui qui se mit en boule dès qu'il en eut pris connaissance. L'ancien légionnaire se mit en branle immédiatement, au pas de chasseur, les poings serrés, le front barré d'un immense pli de mauvaise humeur. C'est ainsi qu'il parvint à la porte de la chambre de son fils qu'il ouvrit à la volée. Si l'ouverture brutale d'une vieille porte ne suffit pas à réveiller Charles-Jean, le claironnant: "Qu'est-ce que c'est que ce cirque?" ne lui laissa aucune chance. C'est en sursautant qu'il ouvrit les yeux, dont la première image fut celle d'un paternel furibard, brandissant à la main son message. Par un réflexe idiot, il balbutia:

– Ah! c'est toi?

– Qu'est-ce que c'est que ce cirque? répéta le pater.

– Quel cirque? bégaya-t-il, cette fois vraiment réveillé et assis dans son lit.

– Qu'est-ce qu'on me veut?

– T'énerve pas, papa.

– Je ne m'énerve pas, où tu vois que je m'énerve? Je trouve simplement cavalier qu'on me convoque comme un sous-off par un vulgaire bout de papier collé sur la porte du garage.

– Il y en avait un dans ta chambre, ainsi que dans la cuisine.

– Le nombre n'enlève rien au procédé... qu'est-ce qu'ils me veulent?

– Je préférerais que ce soit eux qui te le disent, par contre, je peux, moi, te confier que c'est important, très important, cela concerne ta place à l'OTM.

– Qu'ils viennent!

– A cette heure-ci?

Son père resta un moment silencieux, puis il se fit ironique:

– Cette petite garce aurait des propositions à me faire?

– Elle te le dira.

– Je les attends de pied ferme. Diane, la fille de Clotilde, celle à qui j'ai donné mon nom, a disparu en Amérique. J'ai eu le résultat de l'enquête ce matin. Guervenec a persuadé cette pute de jouer le rôle. Je vais lui mettre le nez dans son caca au cureton.

– Je t'assure papa qu'elle est la vraie Diane, maman l'a connue quand elle était toute petite.

– Moi aussi, figure-toi, puisque je lui ai donné mon nom. Et je peux t'assurer que ce n'est pas elle. Téléphone-leur de venir qu'on en finisse au plus vite.

– A cette heure-ci?

– Dans les affaires, il n'y a pas d'heure.

Voyant que son fils ne semblait guère enthousiaste, il ironisa:

– Ah! j'ai compris! Ma femme roucoule dans les bras du défroqué! Je me demande bien ce que cela peut donner? Un faux curé et une vierge marie! Parce que ta mère, elle n'était pas trop portée sur la bagatelle!

Charles-Jean hésitait entre l'envie de se jeter sur son père et le bourrer de coups et de lui balancer qu'avec un goujat de son espèce ce n'était pas étonnant, mais il ne fit ni l'un ni l'autre, estimant que le feu brûlait suffisamment fort tout seul, pour lui ajouter de l'huile.

– C'est tout de suite ou jamais, reprit le père avec une assurance qui en imposa à son fils.

– Je veux bien essayer.

Il lui fallait se lever. Il était à poil dans son lit. Il hésita, puis se décida d'un coup. Il dut passer devant son père pour se saisir de sa robe de chambre.

– T'es presque aussi bien monté que moi! Je n'aurais pas imaginé!

Ayant revêtu avec soulagement sa robe de chambre, Charles-Jean descendit téléphoner. La réponse était négative. Guervenec proposait le lendemain en tout début de matinée.

– On ne me sonne pas comme un vulgaire loufiat! S'ils veulent me voir, ils prendront rendez-

vous à mon secrétariat et on verra quand on peut les recevoir, si toutefois on y trouve une utilité quelconque, tu pourras leur dire.

Puis il sortit en claquant la porte. Charles-Jean eut du mal à s'endormir, imaginant ce qui allait se passer le lendemain si son père ne se trouvait pas là!

A sept heures sonnantes, une CX aux vitres noires fumées, conduite par un chauffeur à casquette, se gara dans la cour d'entrée de la Sémillante. Par les deux portes arrière sortirent un homme et deux femmes que Charles-Jean accueillit avec empressement avant de les introduire dans la maison. Il conduisit le groupe vers la bibliothèque.

Charles-Henri les attendait dans le grand fauteuil anglais en cuir rouge. Il ne se leva pas pour accueillir les arrivants, se contentant de leur indiquer de s'asseoir. Il attaqua immédiatement en disant:

– Je vous serai reconnaissant de faire vite, j'ai une réunion très importante à Marseille.

Guervenec répondit simplement:

– L'importance des choses est relative, écoutez-nous d'abord.

– Je sais ce que vous allez me dire.

– Le capital de l'OTM se divise en trois parts, 35% à Clotilde Gensac, décédée, dont voici l'acte de décès.

– Qui me reviennent.

– Nous ne le nions pas, bien que la justice aurait peut-être son mot à dire. Nous n'envisageons pas de procès pour le moment.

– Vous êtes bien bon.

– 35% à sa fille Diane de la Réole.

– Tout ceci est parfaitement exact, mais, où voulez-vous en venir?

– Je détiens 25%.

– Encore exact.

– 25 plus 35 font 60.

– Vous comptez à merveille.

– Vous n'avez plus la majorité.

– Pour que ce beau raisonnement se tienne, faudrait-il encore que cette pute soit la véritable Diane.

– Maquereau vous-même, rétorqua Diane.

– Allons, allons, un peu de tenue, calma Guervenec.

– Usurpation d'identité cela va chercher dans les cinq ans.

Diane fouilla rapidement dans son sac, en sortit un passeport qu'elle mit sous le nez de Charles-Henri. Il le tripatouilla un moment puis lâcha:

– Cela ne prouve rien. Je connais au moins deux personnes à Marseille qui pourraient me faire passer pour l'émir du Koweït. De véritables artistes.

– Pour moi il n'y a aucune doute, intervint Lorraine, cette jeune personne est réellement celle que tu as reconnue comme ta fille.

– Toi, on ne t'a pas sonnée, répliqua méchamment Charles-Henri.

Guervenec se dressa d'un bond, le visage blanc.

– Je vous somme de vous excuser immédiatement.

– Elle est ma femme et je peux lui dire ce que je veux, je ne permettrai à personne de venir me faire la morale chez moi.

– Laissez Erwan, ce n'est pas grave.

– Pour moi, si, je répète: des excuses immédiates ou...

– Ou quoi?

– Ou vous pouvez dire adieu à l'OTM.

Charles-Henri s'était renversé dans son fauteuil et ricanait:

– Il n'est pas encore né celui qui me mettra dehors.

- Il est là devant vous... j'attends.
- Vous attendez quoi?
- Vos excuses.
- Va te faire voir.

La phrase fut accompagnée d'un geste qu'on appelle – on ne sait trop pourquoi – 'bras d'honneur'!

Sans répondre, Guervenec se dirigea vers la porte, suivi de Diane puis de Loraine à qui Charles-Henri intima:

- Toi, tu restes ici.
- Loraine n'hésita qu'une fraction de seconde, puis reprit sa marche.
- Tu m'entends? cria-t-il encore plus fort.
- Papa, dit Charles-Jean.
- Ta gueule, lui lança son père.

Cette diversion mit fin comme par enchantement au baroud d'honneur que venait de mener l'ancien Légionnaire. Camerone, c'est bien mais on ne vit pas que d'honneur. Le cerveau de Charles-Henri fonctionnait encore bien et si son humeur à fleur de peau lui jouait parfois des tours bien qu'elle le servît davantage qu'elle ne le desservît, il n'avait pas une nature suicidaire.

- Rattrape les, dit-il à son fils, dis-lui que je suis prêt à faire des excuses, allez cours.

Charles-Jean ne se fit pas prier. Guervenec ne parut pas surpris, comme s'il avait prévu la réaction de la Réole, et c'est sans aucune réticence qu'il le suivit, seul, car Loraine et Diane avaient soudain décidé d'aller bavarder avec Juan le jardinier. Ce que Charles-Henri apprécia car, lorsqu'ils entrèrent, c'est debout cette fois qu'il dit:

- Vous avez raison, ce sera mieux entre hommes.

Puis il ajouta avec beaucoup de mal, en mâchouillant ses mots:

– Veuillez m'excuser pour tout à l'heure, mais, mettez-vous à ma place, je vis des durs moments.

Loin de compatir, aussi glacé qu'il savait l'être, Guervenec répondit:

- Je ne crois pas à la malchance, elle n'est que le fruit de nos actes.

Charles-Henri encaissa, mais restant aimable, il indiqua un siège à Guervenec, ajoutant:

- Charles-Jean, tu peux nous laisser maintenant.
- Non, non, je tiens essentiellement à ce que votre fils reste.
- Comme vous voudrez.

Un long silence suivit. Charles-Jean était à la fois ravi et peiné de voir son père en rabattre et il aurait préféré être dehors avec sa mère et Diane. Ce fut Charles-Henri qui rompit le silence:

- Quelles sont vos propositions?

– Je n'ai rien à proposer. J'établis un constat. Je vous répète ce que je vous ai dit tout à l'heure. Vous n'avez plus la majorité. Nous pourrions vous vider comme un malpropre mais il nous est apparu que vous ne faisiez pas si mal l'affaire. Aussi nous vous proposons d'y rester comme Directeur Général, la Présidence revenant à celle qui aurait dû être le principal actionnaire.

- Moi, travailler sous les ordres de cette...? Vous m'avez bien regardé?
- C'est à prendre ou à laisser.

Le premier réflexe eut été de tous les envoyer promener. Mais la place était bonne. Certes il ne serait plus son maître. Travailler sous les ordres de celle qui l'avait bel et bien baisé, il n'y avait pas d'autre mot; un renversement de situation dont il n'avait pas l'habitude!

– Cela vous convient-il? monsieur de la Réole, reprit Guervenec d'une voix étonnamment calme.

- Ai-je le choix?
- On a toujours le choix. Mais ce n'est pas tout.
- Je me disais aussi! ironisa Charles-Henri.
- Vous accordez le divorce à votre épouse.
- Chez les la Réole, on ne divorce pas.

- Ce sera donc une première... Encore une chose.
- Ne vous gênez pas. Tant qu'à m'enfoncer, mettez-y toute la tête.
- Nous vous demandons votre témoignage pour modifier la filiation de Diane qui désirerait épouser votre fils.
- Battu, cocu et vous me demandez d'applaudir, c'est bien cela?
- Vous avez deux jours pour donner votre réponse. Monsieur de la Réole, je vous salue.

Après le départ des visiteurs, Charles-Henri resta un long moment assis dans son fauteuil, le regard perdu au plafond, y cherchant désespérément une solution qu'il ne trouva pas. Puis il décida d'aller faire quelques trous au golfe d'Aix avant de se rendre à son bureau.

Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas touché un club et il ne fut pas très glorieux là non plus, mais ce n'était pas son jour et il le prit plutôt bien. Quand il arriva à son bureau, il était près de midi et les premiers employés sortaient. Il leur trouva un air curieusement aimable, du genre d'amabilité que l'on a pour un nanti qui vient de tout perdre. Mireille, par contre, était vraiment inquiète.

- Cela ne va pas, Rollin?
- C'est à vous qu'il faut demander cela, Monsieur.
- Où vas-tu prendre cela? Je n'ai jamais été en aussi grande forme.

Mireille était loin d'en être persuadée mais elle dit, puisque cela lui faisait plaisir:

- J'en suis heureuse pour vous.

Il se retira dans son bureau, s'assit dans 'son' fauteuil, ouvrit et ferma tous les tiroirs, joua avec 'ses' crayons, 'ses' stylos, mit en route 'son' micro-ordinateur, se demandant si on pouvait mettre en équation 'son' problème, chercha à qui il pourrait demander conseil mais n'alla pas plus loin car, d'habitude c'était lui le donneur de conseils. Ce n'était pas le moment d'étaler une faille. Puis, à l'interphone, il demanda:

- Rollin, vous êtes toujours là?
- Bien sûr, Monsieur.
- Venez.

Instantanément, elle fut là, comme si elle n'avait attendu que ce moment. Il la dévisagea des pieds à la tête comme pour une première embauche. Intuition ou prescience, ce jour là, Mireille était particulièrement séduisante. Elle avait été chez le coiffeur, portait une robe légère qui mettait en valeur ses atouts, c'est à dire une poitrine encore ferme et généreuse, des hanches pleines, des épaules rondes. Elle avait par contre caché ses genoux qui n'avaient pas grande forme, mis un foulard pour dissimuler les rides du cou, signature intraitable de l'âge; les yeux noisette, savamment mis en valeur par un maquillage discret, distillaient un trouble profond.

- Dites donc, Rollin, vous êtes encore pas mal pour votre âge!

Elle rougit de plaisir, juste ce qu'il fallait, ainsi qu'on le lui avait appris dans la pension religieuse où elle avait fait ses humanités.

- Dites-moi, Rollin, est-ce qu'il vous arrive encore de baiser?

Les braves religieuses n'avaient pas prévu ce genre de question et cette fois, le rouge fut franc et total. La réponse était: "*Hélas pas très souvent et cela lui manquait!*" mais elle la garda pour elle.

- Avec votre mari, comment c'était?
- Bien, répondit-elle cette fois. Et c'était vrai: bien qu'elle dût partager avec d'autres, leur vie sexuelle avait été variée, gratifiante, exaltante parfois. Toutes les expériences post-veuvage avaient été plutôt décevantes, coïncé qu'elle était entre un souvenir vivace et une espérance tenace.
- Vous êtes libre ce soir?
- Oh oui! répondit-elle sans calcul.
- Faut surtout pas vous mettre des idées en tête.
- Pas de danger, Monsieur (Et pourtant, elles trottaient, elles trottaient les idées!) C'est tout,

Monsieur? j'ai noté quelques appels ce matin.

– Bon, bon, vous me direz cela tout à l'heure... en attendant, appelez-moi Gigant à Aix.

Elle rejoignit son bureau. Quelques instants après, elle dit à l'interphone:

– Vous avez Gigant, Monsieur.

Lorsqu'il eut Guervenec en ligne, il lui fit savoir qu'il était d'accord sur toute la ligne, racrocha, resta un moment songeur, puis, de nouveau à l'interphone demanda:

– Rollin, cela vous dirait un tour en mer?

– Dimanche, monsieur?

– Mais non, idiot, aujourd'hui, tout de suite.

Tout en donnant son accord, elle regarda par la fenêtre car elle craignait le mal de mer, comme lorsqu'elle avait été en Corse par le ferry; pour une première, il ne valait mieux pas, mais elle fut rassurée, les Dieux étaient avec elle, tout au moins ceux du vent et de la mer.

L'impression que Mireille fit sur Titin fut fort loin de celle laissée par Diane. Pour lui c'était une vieille.

28

Claire et Suzy parcouraient le monde, raquettes de tennis en main. La championne avait bazardé tout ce qui gravite autour des sportifs de haut niveau: le manager, gérant les contrats et l'argent qui en découle, sans oublier d'en prélever une substantielle part au passage; le coach, responsable des entraînements, donneur de conseils au cours des compétitions, ne manquant pas une occasion de diriger l'œil des caméras de télévision sur son importante personne; le masseur kinésithérapeute, chargé de remettre en forme un corps stressé par les efforts; sans compter le gourou, comptable du mental; et, *last but not least*, l'inévitable parent, sans lequel – n'est-il pas? – le (ou la) petit prodige ne serait pas devenu une star. Claire, omni présente, prit tout en mains. L'âme, le cœur, le corps, le porte-monnaie. Les évincés prédirent à Suzy la pire dégringolade. Elle atteignit les sommets. Le milieu en attribua tout le mérite à Claire. On lui demanda son secret. Les journaux féminins du monde entier la présentèrent comme une fée à la baguette magique. Les concurrentes de Suzy entreprirent bien de débaucher Claire. A son honneur elle fut d'une fidélité qui renforça encore un peu plus le cœur de la championne. Le couple devint célèbre. Le cinéma voulut les attirer. L'édition leur réclama un livre. On verrait plus tard. Chaque chose en son temps. La dispersion est l'ennemie du champion. L'avenir commença à les préoccuper. La matérielle était largement assurée. L'affectif, bien qu'encore solide, souffrait cependant d'un manque. Claire souhaitait un enfant. Sa baguette magique ne pouvait lui en donner sans passer par un gêne mâle. Suzy fit nettement comprendre qu'elle ne le supporterait pas. A Hong-Kong – où on trouve de tout comme chacun sait – elles se procurèrent un charmant bébé chinois, pourvu du meilleur pedigree. Elles la baptisèrent Charlotte.

On imagine aisément l'étonnement de Loraine lorsqu'elle reçut une photo de l'adorable bébé, au dos de laquelle se lisait une simple inscription: "Ta petite fille."

EPILOGUE

Le soir même de ce jour où Charles-Henri de la Réole avait retrouvé toute sa superbe en même temps qu'une femme-esclave, son fils prenait la route de la Bretagne en compagnie de Diane.

A leur retour, Charles-Henri accepta de vendre la Sémillante à son ex-fille. Il tenta bien un baroud d'honneur, sans succès. "Ils m'auront jusqu'au trognon!" s'exclama-t-il. La transaction fut

toutefois correcte. Avec la somme il racheta une orgueilleuse bâtisse dans Marseille même, un peu délabrée toutefois. Il y installa Mireille qui ne pouvait plus rester au secrétariat du fait de son futur statut d'épouse. Pour la remplacer on lui présenta une jeune femme de père Corse et de mère Allemande, trilingue et de toute beauté, à se demander comment une telle perle pouvait se trouver au chômage! Lui-même ne se posa pas cette question, d'autant plus que cette secrétaire, en plus de son trilinguisme et de sa voix enjôleuse sur laquelle se pâmaient ses correspondants téléphoniques n'avait pas plus froid aux fesses qu'aux yeux. Elle lui fit redécouvrir des ressources qu'il croyait à jamais disparues. La future épouse vit cela d'un mauvais œil et s'en ouvrit à Lorraine. Un ordre venu d'en haut mit fin à une collaboration qui ravissait le Directeur Général de l'OTM.

– Fallait me dire qu'en plus il me faudrait mener une vie de curé! s'exclama-t-il au reçu de l'oukase.

Mireille fut chargée de lui trouver cette fois une nouvelle secrétaire, tâche dont elle s'acquitta avec cœur et efficacité. La nouvelle était plus près des cinquante que des vingt ans, n'était pas trilingue, son père était Provençal ainsi que sa mère, elle allait à l'Eglise tous les dimanches, communiait à Pâques et, tous les ans, effectuait une semaine de retraite à Lourdes. Veuve, elle aussi, d'un Légionnaire, seul point qui trouva grâce aux yeux de son nouveau patron, elle avait élevé deux enfants dans le respect du Travail, de la Famille et du Pays, trilogie totalement anachronique en ces temps de dévaluation de tous les credos qui avaient fait la France.

Quelques jours par mois, la présidente de l'OTM venait occuper son rutilant bureau. Le Directeur Général s'arrangeait pour partir en tournée le plus loin possible. Au retour il trouvait une liste d'instructions qui le laissait de mauvaise humeur pour au moins une journée.

Entre son caporal-chef – ainsi qu'il dénommait Diane – et sa geolière-gardiennede-la-Loi, Charles-Henri commença à trouver que les affaires n'étaient plus ce qu'elles furent. Il reprit contact avec les Anciens de la Légion, afin de voir s'il n'y aurait pas un petit travail de remise en ordre, quelque part en Afrique. Mais l'Afrique également n'était plus ce qu'elle avait été. De plus, on lui fit gentiment comprendre que si sa présence était toujours souhaitée lors des banquets, sur le terrain elle l'était moins. Mireille n'était pas aussi docile qu'il l'avait pensé et lui rappela sa mère en deux ou trois occasions.

Nous allons donc laisser Charles-Henri de la Réole avec un grand problème métaphysique mais, d'une part, il l'avait un peu cherché et d'autre part, on peut imaginer qu'il saura rebondir un jour!

Pendant le séjour en Bretagne de Diane et de Charles-Jean, Erwan avait négocié la reprise d'une maison de haute couture qui avait eu son heure de célébrité, en vue d'en confier la gestion à Diane dont il avait pu apprécier la rigueur, ne serait-ce que dans la façon dont elle suivait à distance les affaires de l'OTM; son futur beau-fils en serait le créateur-styliste. Diane aurait préféré la Direction de l'OTM à plein temps, elle ne se sentait pas assez féminine pour saisir la Mode et pas assez masculine pour commander à un personnel en majorité féminin. Mais elle était consciente qu'il lui fallait faire ses classes afin de parvenir à ce qui restait son but: la direction de l'OTM à plein temps. Elle ne pouvait que donner son accord.

Charles-Jean vivait en permanence sur un petit nuage. La seule présence de l'être qu'il aimait lui suffisait à colorier ses journées. Quand Diane manifestait le besoin de respirer seule ou qu'elle descendait à Marseille, il sortait son carton à dessin et le temps n'existait plus pour lui. Il fut d'abord réticent à la proposition de son futur beau-père car il craignait que la création forcée ne le stérilise. Après l'acceptation de Diane, celle-ci le mit au travail, tous les matins, et peu à peu, ses craintes disparurent. La nuit, Diane était sienne; le jour, il était son collaborateur qu'elle n'hésitait pas à bousculer. Il reconnaissait volontiers qu'il en avait besoin et ne lui en tenait pas rigueur, l'important étant qu'elle l'aime, ce dont il douterait cependant toujours un peu.

En guise de cadeau de mariage, Erwan Guervenec offrit à son épouse le château des Eyguière

où elle avait fait la connaissance de la petite Diane de la Réole. Le double mariage du patron du groupe Gigant et de la Présidente de l'OTM fit grand bruit dans la région. Le village de Puyricard n'avait jamais tant vu de Mercedes, CX, BMW, Alfa Roméo, Bentley, Rolls – tout le gratin de la production européenne. Les Japonais n'étaient pas encore dans la course.

Devenue M^{me} Guervenec, Loraine s'impliqua un peu plus dans les affaires du groupe Gigant. Elle songeait sérieusement à se lancer dans la politique, poussée par un nombre croissant de personnes, hommes et femmes, qui la trouvaient rassurante: "Vous ressemblez à Simone Veil." Erwan riait. Tout ce que faisait Loraine trouvait grâce à ses yeux.

Elle reprit Angelina à son service, ainsi que Juan. Ouvertement le couple parlait de se retirer dans leur Andalousie natale. A l'annonce du mariage de Charles-Jean elle se signa:

– Vous et moi, nous avons fait pourtant de grands projets pour ces deux enfants qui s'adoraient, n'est-ce pas madame? Mais... c'est la vida. J'espère que ma Carmelita s'en remettra!

Olga se plut bien en Bretagne. Elle s'était découvert une passion pour la cueillette des coquillages, couteaux et coques. Lorsque la marée découvrait de grandes étendues de sable, elle parcourait d'abord à vive allure la plage comme pour se mettre en condition, puis, avec une sûreté d'instinct qui faisait la joie des petits et des grands, elle se mettait à gratter frénétiquement jusqu'à désensabler le coquillage. Puis, généreuse, elle laissait aux humains le fruit de son plaisir; elle n'imaginait pas que cela puisse se manger.

C'est avec bonheur qu'elle retrouva cependant ses platanes de Provence et ses chasses au lézard.

Claire également s'était remise à donner de ses nouvelles. Le choquant de certains passages de ses lettres était atténué par la distance car le 'couple' continuait à parcourir le Monde. Sous la direction avisée de sa compagne, Suzy se maintenait aisément dans le peloton de tête. Les pourparlers étaient bien avancés pour l'achat d'un château à Puyricard, seul cadre digne de la ravissante Charlotte, leur bébé 'made in Hong-Kong'.

Dans le Provençal, journal des Bouches du Rhône que se faisait adresser Erwan au siège de Gigant, Loraine lut en page régionale un entrefilet qui attira son attention: "Non loin de Lurs, une bergerie appartenant à une communauté d'Allemands a entièrement brûlé, des centaines de moutons enfermés à l'intérieur ont péri carbonisés, l'odeur était effroyable. Dans la maison d'habitation, gisaient les cadavres d'un homme, un colosse, d'une femme, d'un jeune garçon, tous habillés en costume tyrolien. Un superbe chien berger hurlait à la mort près des corps sans vie de ses maîtres."

La petite Sophie, la jeune Eurasienne, adoptée elle aussi, apprit, on ne sait comment, que Charles-Jean allait recréer une maison de couture à Paris. Elle lui fit savoir qu'elle serait folle de joie de travailler sous sa direction.

– Qui est cette Sophie? s'émut Diane.

Le ton inquisiteur de sa question mit du baume au cœur de son époux: "*pas toujours au même d'être inquiet!*"

Liliane avait abandonné dix kilos et annonçait son mariage pour la fin de l'année avec son sous-directeur qui, lui, avait perdu ses boutons.

A l'équinoxe de septembre, tout s'était remis en place, une place différente, à la suite des bouleversements de l'Été.